

PQ

2625

.067B6

1927

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PAUL MORAND

**BOUDDHA
VIVANT**

GRASSET

10^e Edition

207

BOUDDHA VIVANT

DU MÊME AUTEUR

POÈMES (*Au Sans Pareil*) 1914-1924. 9^e édition.

TENDRES STOCKS (*Nouvelle Revue française*) 1921. 18^e édit.

OUVERT LA NUIT (— — —) 1922. 106^e édit.

FERMÉ LA NUIT (— — —) 1923. 73^e édit.

LEWIS et IRÈNE (B. Grasset) 1924. 110^e édition.

CHRONIQUE DU XX^e SIÈCLE

I. L'EUROPE GALANTE (B. Grasset), 1925. 108^e édition.

II. BOUDDHA VIVANT (B. Grasset), 1927.

III. MAGIE NOIRE (*en préparation*).

IV. (*en préparation*)

VOYAGES

RIEN QUE LA TERRE (B. Grasset), 1926. 65^e édition.

LE VOYAGE (Hachette), 1927, 20^e édition.

VOYAGE AU MEXIQUE. (*en préparation*).

PAUL MORAND

CHRONIQUE DU XX^e SIÈCLE

* *

BOUDDHA VIVANT



PARIS
BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1927

PQ 2625

1067B6

192

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1927.

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE INTERDITE

159512

I

L'automobile s'engagea au-dessus des rizières sur une chaussée bordée en contre-bas du cri des grenouilles ; c'était une voiture haute, lourde et démodée, une voiture de roi. A côté du chauffeur, il n'y avait personne ; derrière, étaient assis le Prince héritier et un aide-de-camp. Les pneus broyaient le gravier, comme une meule le grain, faisaient gicler les flaques de l'orage quotidien que la terre, calmée par la nuit, n'avait pas encore bues. Par la glace entr'ouverte, à hauteur du nez, une odeur d'humidité annonça la forêt : en effet, immédiatement, on entra sous une crypte végétale. Le chauffeur se mit à conduire de la main droite ; de la gauche, il fit jouer le projecteur, éclaira des vols de chauves-souris, des fuites de chiens sauvages à yeux métalliques, à poil hérissé.

Cela dura ainsi dix minutes. Puis la voiture ralentit, s'arrêta ; les faisceaux des phares s'abattirent. Alors seulement, l'on vit que la route n'allait pas plus loin et qu'on était arrivé au bord d'un grand fleuve, plein d'étoiles. La forêt entraît d'un coup dans l'eau rapide, luisant à plat et qui prenait désormais possession de l'horizon

On n'apercevait pas la lune, mais elle était partout. Les trois hommes demeurèrent à leur place, sans parler. La fraîcheur était tombée, avec la vitesse ; les dos, un instant secs, recommencèrent de s'imprimer sur les vestes blanches. Une cigarette fut allumée. Le chauffeur tua des moustiques. Un rat se jeta à la nage.

Une course de minuit, presque quotidienne, amenait le prince Jâli hors de la ville, en cet endroit, après le dîner du Roi, son père. Ici, le fleuve, surtout en cette saison des pluies, se hâte vers l'océan. Aucune rive n'ose plus le limiter, aucun pont lui passer le joug. Il soulève les dernières maisons flottantes, qui se heurtent et se mettent en marche ; il pénètre sous les cases à pilotis, délaie le sous-sol, prend cette couleur chocolat et déchire ses berges. Navigable cependant, il alimente du nord au sud ce petit royaume asiatique qui, comme ses voisins, le Cambodge, le Siam, ou la Birmanie, n'est qu'un couloir d'alluvions spongieux, de terres exondées, et apporte aux chaudes mers indiennes les neiges du Thibet. Ce fleuve nourricier a un rang dans le cérémonial du pays et porte le titre de duc.

Au bout d'un moment, le Prince descendit de voiture et, suivi de l'aide-de-camp, entra sans hésiter sous bois, dans les fougères géantes. Il devait être familier du lieu, car sans se soucier des rives indécises qui s'avançaient ou parfois

reculaient, il prit le sentier surélevé, bâti avec des planches fixées bout à bout. Arrivés à une cinquantaine de mètres de leur point de départ, les deux hommes s'arrêtèrent et se prosternèrent trois fois. Ils demeurèrent ainsi, comme en prière... Le Prince se releva le premier et, se tournant vers celui qui le suivait, se fit remettre des bâtonnets d'herbes sèches ; dans l'obscurité lourde, un briquet éclaira. En levant la tête on eût pu voir alors, entre une déchirure des arbres, une présence immobile, une masse plus haute que la forêt : c'était, parmi les ruines d'un temple de briques effondré, terrassé par la végétation l'image géante et polie d'un Bouddha. Jadis cette statue avait eu les paupières ouvertes, mais les pluies en érodèrent tellement le relief que maintenant elle paraissait dormir ; le temps lui avait, comme à un homme, fermé les yeux...

Le Prince revint à sa voiture. Dans la clairière, il n'y eut plus qu'un point incandescent et l'odeur des aromates qui brûlaient.

— Renaud ?

— Oui, Monseigneur.

— Rappelez-vous que demain soir, à cette heure-ci, nous serons partis.

— A vos ordres, Monseigneur, — répondit le chauffeur stylé, qui demeura immobile, le buste droit et sans se retourner.

De nouveau, il y eut silence. Entourés de lucioles à éclairage intermittent et de crapauds-buffles soufflant dans leur trompe de carton, les trois hommes, tête nue, sans casque, semblaient uniquement occupés à faire provision de fraîcheur, avant d'aller dormir. Mais, en réalité, tous savaient que le moment était grave et qu'un d'eux détenait ce soir un secret, un secret si neuf, couronnant un édifice construit avec tant de rapidité et d'audace que le moindre geste semblait périlleux, la moindre parole capable de les ensevelir sous des décombres. La nuit tropicale, pourtant si animée, avec ses profondeurs et ses reliefs, ses halos, ses travaux sourds, se neutralisait, abolie par l'effet de cet ordre bref que le Prince venait de donner à son chauffeur.

Ce chauffeur, — il faut le présenter d'abord, car, sans être le personnage principal de ce récit, il a joué, depuis deux mois qu'il se trouve au service du Prince, un rôle capital, — est un jeune Français de vingt-six ans. Sixième fils d'un gentilhomme normand, le comte d'Écouen, tué comme engagé volontaire à soixante ans, il est né à huit mille kilomètres d'ici, dans un vieux château Louis XIII, entre le Vexin et le pays de Caux. Renaud d'Écouen a entendu le bruit du canon mais pas d'assez près pour en être, comme ses aînés, assourdi. Il n'a pas pris part à cette grande guerre qui marque, pour les uns, le commence-

ment d'un âge, et pour les autres, la fin d'un monde. Aussi l'indifférence qu'il professe pour cette épopée est-elle sincère ; cela l'ennuie comme de l'histoire sainte, le déçoit comme un match nul. Lui n'a rien fait, rien appris encore, mais ce qu'il sent venir est tellement neuf qu'il est sûr qu'auparavant il n'y avait rien. Il est arrivé juste à temps pour voir porter en terre la monnaie-or et son fils aîné, le sens moral. Placé en face de 1914, comme un Musset, un Vigny vis-à-vis des batailles de l'Empire, il a leur pessimisme, mais sans rien de leur admiration pour ce qui les précédait. Il sait seulement, — aujourd'hui les Français eux-mêmes s'en rendent compte, — que tout ce massacre a été vain, que, huit ans après, il ne reste rien des principes au nom de quoi l'on se battait, mots usés pour avoir été trop portés au cimier des casques. Son père était mort sous Verdun, ayant tué beaucoup de hobereaux allemands (qui étaient ce qui lui ressemblait le plus en ce monde). Renaud avait les larmes aux yeux en pensant à ce sort navrant. La guerre du Droit lui apparaissait comme une confuse catastrophe de chemin de fer. « Mon pauvre père est décédé dans un accident terrible », disait-il. Renaud laisse le monde aller de travers ; lui a le cerveau bien fait, servi par d'excellents réflexes, de la décision et, pour l'action, un goût d'autant plus méritoire qu'au fond il ne croit pas en elle. Si

ces traits sont en somme communs aux autres garçons de son époque, Renaud a, comme signe individuel, un cœur chaud et romanesque, bien qu'il s'efforce ardemment de déplaire et qu'il y réussisse assez bien.

Pour chacun de ses enfants, la veuve du comte d'Écouen s'imposa une ruine partielle ; soit comme officiers, soit comme fonctionnaires, elle les prépara de son mieux, et suivant une noble et aveugle tradition, à la misère. Quatre-vingts hectares de bois furent abattus, de 1922 à 1924, pour que ce sixième fils pût préparer le concours d'inspecteur des Colonies. Élevé au lycée de Rouen, Renaud y avait mal travaillé. Puis, au sortir du service militaire, il vécut à Paris.

Renaud ne connut pas longtemps l'angoisse vague de ses camarades plus indolents ou plus riches. Il ignora ces rêves monstrueux de puissance où s'attardent les adolescents débiles avant d'entrer dans quelque étude d'avoué. Il resta un enfant curieux de tout, à l'œil exact et implacable. Doué d'un sens du réel qui abandonne les meilleurs aux environs de la vingtième année, ayant mesuré, d'un coup, vers quelle impasse s'engageaient ceux qui se laissaient aller à leurs inquiétudes métaphysiques et tournaient, sans d'ailleurs oser y entrer, autour de la mort, il prit le monde sensible pour ce qu'il vaut. Tous répétaient à l'envi : « A quoi bon ? on est vaincu d'avance » ;

Renaud, lui, partait de là pour vivre le mieux, c'est-à-dire le plus vite possible ; il laissa donc les autres au café, occupés à « se définir », ayant rapidement vu que c'est la vie qui définit et le temps qui classe.

Estimant sans doute que la route, devant lui, était assez large pour permettre des embardées, Renaud a fait à la Sorbonne et aux Langues orientales ses études qui l'ont amené finalement à courir pour la maison Bugatti. D'abord camelot du Roi, à Rouen, il s'est mis à fréquenter, à Paris, des milieux de gauche, puis d'extrême-gauche. Il passait ses matinées à Levallois, assis sur des châssis, et ses soirées à Montparnasse, dans des restaurants à linge de papier et à couverts d'aluminium, où l'on « revisait » volontiers les valeurs morales. Un peu pour étonner la Rotonde, il s'affilia enfin aux Jeunesses Communistes et transforma, vers cette époque, ce nom d'Écouen, qui en imposait tant à Saint-Simon, en un nom de guerre, rond comme une bombe : Cohen. N'avait-il pas raison ? En Orient, qui se convertit commence par changer de nom ; or, Renaud venait de se convertir sinon à l'intelligence, du moins à « l'intelligenza ». Fils d'aristocrate, il eut plus de facilités qu'un autre pour se déclasser. C'est ainsi qu'on rencontre aujourd'hui hors de France, et surtout hors d'Europe, un certain nombre de jeunes aventuriers français ; le plus souvent, ils

appartiennent, comme Renaud, à la noblesse de province. On les retrouve dans les ranches ou dans les carlingues d'avion ; parfois ils épousent une héritière fabuleuse ou, ce qui est encore mieux, une étoile de cinéma ; parfois aussi, ils finissent contrebandiers ou maîtres d'école.

C'est vers cette époque que Renaud condamna, pour faire comme tout le monde, l'Occident et, d'enthousiasme, sans beaucoup réfléchir, reporta sa mise sur l'Orient. Il s'y montra acharné. Partout où, à travers l'Europe, l'Asie apparaîtrait, il se lançait sur ses traces : il la retrouvait sur les paravents du dix-huitième, aux docks de la Tamise, entre les lignes des pessimistes allemands, dans les collections de Leyde ou au musée Guimet. Était-ce l'influence de ses études des Langues orientales, ou celle de son aïeul, Amaury d'Écouen, tué aux Croisades, ou celle de son nouveau nom ? Déjà, pendant son long séjour militaire en Allemagne occupée, Renaud avait publié à Mayence une plaquette de poèmes, intitulée *Usage Interne*, où se révélait à chaque ligne l'influence de Spengler, de Keyserling, de tous ces Allemands qui, pendant que leur maison brûlait, ont fui l'Occident par la porte de derrière, et dont les œuvres emplissaient, au lendemain de l'armistice, les bibliothèques des gares germaniques. Car, malgré sa chair gaie, Renaud lisait tous les livres. Il attaquait les auteurs avec furie, un couteau à la main,

comme pour les égorger et boire leur sang. Ses poèmes parurent, et, sur la bande : « *Vive l'Allemagne, cette Inde de l'Europe.* » « *Vive* », était de lui ; le reste, de Hugo, et d'ailleurs, pour un génie de 1848, pas si idiot. C'est alors que Renaud était rentré en France. Paris, qu'il regarda avec des yeux propres, des mains nettes et le ventre assez creux, lui offrit un tel spectacle de laideur morale et même urbaine, de bêtise politique, de méchanceté sociale, de turpitude et de barbarie, qu'il résolut de quitter l'Occident. Il n'avait à la bouche, vers ce moment-là, que les mots d'innocence et d'anonymat. Il parlait volontiers d'actes « gratuits », — comme si chaque acte n'était pas aussi attaché à une cause que la voiture l'est au cheval. Il pensa mettre le feu au château maternel et détruire son identité, afin d'être un vrai enfant prodigue, de la race de ceux qui ne reviennent pas pour manger du veau. Mais, extravagant dans ses pensées, il fut sauvé par sa bonne éducation et la peur de passer pour un dandy des premiers romans de Barrès, — égotisme à la boutonnière et bonbons à la dynamite. Il cessa d'écrire ; rien ne l'obligeait à écrire, sinon la violence : mais celle qui ne fait verser que de l'encre lui semblait une piètre violence. Comme il avait ce type anglais qu'on retrouve parfois si pur en Normandie, jusque chez des valets de ferme, il n'eut pas de peine à se faire avancer dans les bars quelque

argent et compléta la somme par un appel à un de ses cousins d'Outre-Manche, sir Patrice Ecouen, d'Abbotsfield Hall, près Exeter, qu'il n'avait pas revu depuis 1066, mais avec qui sa famille échangeait parfois des arbres généalogiques et des bourriches de gibier. Il lui adressa en bon anglais une lettre désinvolte et spirituelle où il disait qu'après le mythe des grands hommes, va disparaître enfin celui des grandes personnes et que l'heure des enfants, c'est-à-dire la sienne, était venue. (Cette génération n'a plus de bâtonnets d'encens pour les ancêtres). Bref, à tout autre époque, on eût dit de Renaud qu'il avait mal tourné; mais comme, aujourd'hui, c'est le monde qui tourne mal, on se contenta de reconnaître qu'il marchait avec son temps.

Renaud passa par Moscou, gagna Shanghai où, dans l'été de 1925, il fonda un journal Jeune-Chine. Il séjourna deux fois à Canton, visita le Yunnan, le Tonkin et le Cambodge. Le résultat ne se fit pas attendre. A son mépris pour l'Occident vint s'ajouter, en moins d'un an, l'horreur de l'Orient nouveau. Il se rappela les cafés et les salons de Paris, haussa les épaules au souvenir de cet actuel engouement pour l'Orient : « Madame, nous avons tout à apprendre de l'Asie... » — « Les Chinois, Mademoiselle, connaissaient cela bien avant nous... » — « Les Orientaux, mon cher, nous percent à jour alors que nous n'y

voyons goutte... » Nous reprocher de n'être pas des Jaunes, c'était idiot. Il fallait être Keyserling, qui du reste vit sur un voyage d'avant-guerre, pour en arriver là ; d'ailleurs les Allemands sont suspects qui aiment mieux crier que l'Occident se meurt que d'avouer qu'ils n'ont pas réussi à passer sous l'Arc de Triomphe. Déjà l'Inde de Kipling, la Chine de Claudel avaient été rejoindre la Perse de Montesquieu et le Grand Mogol de Marco Polo. Ce que Renaud rencontra en Asie, ce furent des raisons de moins détester l'Europe. En réalité, s'il y avait un moment où l'Asie se trouvait vis-à-vis de l'Europe fortement débitrice, c'était bien aujourd'hui. Renaud, pour l'avoir crié étourdimement, fut au plus mal avec les Chinois du parti Kuomintang, sans cesser cependant d'être mis à l'index par les Français de Chine. Enfin, dépouillé d'illusions sur les ressources d'une planète « invivable », comme il disait, ayant brouillé complètement son jeu, il savourait l'amer plaisir d'être récusé par tous et coincé entre deux feux. Alors, prenant de la hauteur, il décidait de ne plus se servir de son imprimerie clandestine que pour éditer un nouveau poème, — « une machine malgré tout assez importante », — lorsque sa presse fut saisie et son journal, *Chine-Sud*, confisqué par les Consuls de la concession internationale.

Renaud avait beaucoup d'humour et ne refusait

jamais l'aventure, d'où qu'elle vînt : on va voir qu'il en fut récompensé. Peu encouragé à demeurer sur territoire européen, malade et affaibli par les privations, las de la Chine, pays négatif, resté formaliste tout en devenant impoli, — image même de la France qu'il avait quittée, — il s'était embarqué sur un cargo danois à destination d'un petit état de l'Asie du Sud. C'est là que nous le retrouvons maintenant.

Le royaume de Karastra est long comme l'Italie et forme une jungle si continue qu'un singe peut le parcourir de branche en branche, sans toucher terre. Sur un fonds assez récent de totémisme et de fétichisme, le Bouddha est venu y régner. Loin d'anéantir ce côté édénique des terres voisines de la Polynésie, la doctrine hindoue a renchéri encore et ajouté sa paix philosophique à la douceur d'un peuple sans besoins, crédule, musicien, ami des plaisirs et, en un mot, assez près de l'âge d'or. Une cour jalouse de traditions gère en famille ce territoire, depuis deux cents ans, comme son propre bien. Les rivalités des diplomates, neutralisant leur action, en ont éloigné, jusqu'à présent, toute colonisation ou protectorat. L'administration, les tramways, l'armée, la marine, les égouts, considérés comme des maux nécessaires, y sont cédés à des Européens salariés. Les habitants cultivent le riz, pêchent le poisson,

abandonnant le commerce aux Chinois, et ne manquent pas une occasion de se laver de diverses souillures et de se couronner de fleurs.

Mystères de l'âme, détente du corps dans un bain de vie collective, contacts avec l'absolu, calme nécessaire à un jeune esprit trop tôt parvenu au dernier degré de l'acidité, leçons de sagesse et de dignité, fuite dans un nouveau Moyen Age, tout ce que Renaud était venu chercher, — et jusque-là vainement, — en Asie, il le trouva, par une surprise du sort, au royaume de Karastra. Parti de Paris comme un frelon, il ne s'était d'abord jamais demandé où se situait au juste cet Orient dont on parlait tant. Les cocotiers de Ceylan, les cuirassés de Nagasaki, les mosquées de Samarcande, le Louksor Palace Hôtel, le Mur des Lamentations, à Jérusalem, ou la tente de feutre des grands seigneurs nomades de Mongolie, était-ce le même Orient ? Quand il eut beaucoup couru, il comprit que, là comme ailleurs, les gens mêlaient ce qui n'avait rien de commun et aboutissaient à l'erreur. Il s'aperçut alors que ce problème de l'Est contre l'Ouest, qui le passionnait, ne se posait peut-être pas seulement dans le sens horizontal, mais qu'il y avait aussi un problème Nord contre Sud. Pour arriver au Pacifique, Renaud avait dû traverser des pays où les Allemands n'étaient pas très différents des Russes, et où les Russes étaient déjà des Asiates ; nulle

part un nouveau monde ne commençait : c'est qu'il était resté presque tout le temps sous la même latitude. Mais ses aventures picaresques l'ayant précipité jusque sous l'Équateur, ce qui s'était dérobé s'offrit soudain. Ce que le Transsibérien n'avait pu expliquer, un voyage en mer, de Marseille à Java, le lui eût d'abord montré : Renaud eût quitté la Méditerranée avec ses dieux anthropomorphes, longé l'Égypte où les divinités à corps d'homme ont déjà des têtes d'animaux, pour arriver enfin à ces régions extravagantes où tout ce qui est humain a disparu et où triomphe, derrière des idoles entièrement bestiales, l'invisible.

La joie de Renaud fut immense. Embarqué par Cook, — celui de l'agence, — il arrivait enfin, disait-il avec irrévérence, chez les « bons sauvages », presque chez les « Otaïtiens » de ce Bougainville, qui reprochait déjà, en 1750, à l'Europe, sa vieillesse. La jeune Asie, ce n'était pas cette Chine du Nord millénaire, qui n'a cessé de cacher sous des caricatures de démocratie son goût pour la dictature militaire ; l'immobile Asie, ce n'était pas la Chine du Sud en fusion et ses étudiants retour des États-Unis : c'était ceci. Renaud avait pris, sans s'en douter, un billet pour l'origine du monde. Il se retrouvait un enfant dans l'enfance des Tropiques enfin connus. Les scorpions à

cornes, les serpents embrouillés comme un procès de Chinois, les cobras gonflés d'air, descendaient des planches d'album, des vitrines de muséums, et devenaient réalité. C'était bien « les colonies », comme chez Hédiard. Le lotus se voyait à l'eau, cessait d'être une coiffure, un bouton de porte ; Renaud touchait de la main les rares essences de la forêt qu'il ne connaissait jusque-là que débitées en contre-plaqué par les ébénistes allemands du XVIII^e siècle ; et aussi les orchidées et les perles, leurs sœurs, plus belles de n'être pas sur les épaules des Américaines, autour de seaux à champagne ; les singes à face de magistrat ; l'or, défendu des prospecteurs par le bon génie de la malaria. Après la Chine aride, il jouissait de l'eau étendue sous terre, ici rencontrée partout, qui pénétrait même la capitale, lui donnant cette souplesse de plante aquatique qu'ont toutes les villes posées sur une assise liquide, celle-ci ou ses sœurs d'Asie, Palembang ou Pontianak, aux Indes Néerlandaises. Les mœurs des habitants étaient fluides, tolérantes comme l'eau ; vivant sur le fleuve, sans autre domicile qu'une barque, échappant à tout recensement, cette population « flottante » faisait penser qu'au lieu du tigre, l'emblème du pays eût dû être la loutre. En remontant le courant sur une pirogue creusée dans un tronc de sagoutier, Renaud apercevait, dans des cases simplifiées, réduites à un toit de palmiers et à un plancher de

teck, les indigènes qui allaient, venaient ou demeureraient accroupis, comme sur ces peintures primitives où l'artiste n'a rien trouvé d'autre, pour nous montrer des scènes d'intérieur, que de supprimer les murs. Il riait de ces demeures lacustres si légères que le droit local ne les considère même pas comme des biens immobiliers, mais comme des meubles, de ces fleurs si hautes qu'il fallait les couper au sabre d'abattis ; autour d'elles poussaient les cocotiers emplumés, les palétuviers, les jets de bambous bleus et le bétel en forme de cœur. C'était le moment de l'année où les négociants Chinois, prévoyant la mauvaise récolte, brûlent leurs magasins à riz, assurés au Lloyd's ; de beaux incendies, chaque nuit, éclairaient la rivière.

Un soir, après le coucher du soleil, Renaud se promenait aux abords de la Ville Interdite, isolée par une haute muraille à créneaux indiens, souillée, comme par d'immenses déjections de vautours, d'une humidité verte, lorsqu'à une poterne, des Birmans à turban rose l'invitèrent à entrer. C'étaient des gardes d'écurie qui, le prenant pour un touriste, attendaient de lui quelques dollars, en échange d'une visite aux éléphants sacrés. Six pachydermes blancs, avec cet air offusqué, hostile et ébloui des albinos, faisaient craquer sous leurs dents la canne à sucre, balayant de leur

petite queue un derrière sali, comme un pantalon qui tomberait, faute de bretelles. Arrivé à l'extrémité des écuries, Renaud se trouva devant les remises : il risqua un œil et aperçut, recouverts d'une bâche, les carrosses de gala à douze ressorts, les automobiles de cérémonie et une roulotte électrique, de style Louis XV, dans laquelle le Roi, une fois l'an, après les pluies, visitait ses féodaux du Nord. Mais ce qui lui serra le cœur, ce fût, au milieu de la cour de marbre, de voir, basse, polie, offensive comme une pierre de fronde, une huit-cylindres Bugatti, toute neuve. Plusieurs Malais, désespérés, n'ayant, comme tous les indigènes du peuple, malgré de grandes prétentions, que la connaissance sommaire des commandes et aucun goût pour une mécanique qu'ils adoptent sans l'aimer, s'efforçaient de la mettre en marche. N'y réussissant pas, ils allaient la battre comme un âne rétif.

Renaud, s'avancant, apprit que c'était la voiture préférée du Prince héritier, le Prince Jâli, et qu'elle n'avait fonctionné qu'une semaine depuis sa livraison, l'humidité des Tropiques lui convenant mal. Les noirs entouraient la voiture blanche, immaculée. A chaque sollicitation, elle gémissait, comme une vierge occidentale torturée. Quel sabotage d'un merveilleux outil ! Ce fut plus fort que lui : Renaud laissa tomber sa veste... Pour la première fois, les Malais

voyaient travailler un Blanc, et un des plus beaux, un Blanc à poil jaune. Ils demeurèrent bouche bée.

Quand Renaud sortit de dessous le carter, un jeune homme grand et mince, vêtu d'un cache-poussière de toile, se tenait devant le radiateur. Qui était-ce ? Un souverain oriental est, par principe, invisible. Renaud, cependant, ne pouvait douter qu'il eût devant lui un membre de la famille royale, car les serviteurs étaient abîmés à terre, la tête entre les genoux, les mains orantes, jointes par-dessus les cheveux, et demeuraient dans cette posture.

Le jeune homme remercia Renaud en anglais, mais avec un accent cockney, sans incliner sa tête étroitement prise dans un casque de toile blanche, ni baisser ses yeux protégés par une visière de mica. On ne voyait de la figure qu'un ovale de cuivre poli, un nez triangulaire, large à la base, des lèvres ourlées, violettes, et deux paupières plates que la coiffure étirait et fermait jusqu'à ne plus laisser paraître par-dessous que deux lignes d'émail. Quand il eut parlé de « sa » voiture, Renaud comprit que c'était le Prince héritier et joignit les talons, les mains pleines d'huile ; on lui demandait son avis ; il le donna : il fallait alléger avec de l'éther le trop lourd carburant, du pétrole de Sumatra ; — ce qui

fut fait. Le moteur partit au quart de tour.

— Et maintenant, — dit-il, — le moulin va pouvoir en jeter terriblement.

La voiture était à deux places. Renaud s'assit à côté du Prince, qui mit les gaz et la Bugatti bondit hors de la cour de marbre, légère comme le cercueil d'un fumeur d'opium.

Le soir même, Renaud entra au service du Prince Jâli, en qualité de chef mécanicien. Il n'eut qu'à dire qu'il n'avait pas de contact avec la colonie pour rassurer, et que cette référence suffit. On lui régla un mois d'avance, dès le crépuscule, — car au royaume de Karastra on compte par nuits, — et il fut payé non en ligatures de coquillages, mais en dollars de Singapore. Il accepta de loger dans l'enceinte royale, ce qui avait des avantages et pas d'autre inconvénient que de se faire, à la poterne principale, sentir la bouche par l'officier de garde, car il est interdit de pénétrer au Palais après avoir bu de l'eau-de-vie.

Un mot unique désigne, à Karastra, le plaisir et le travail. Pour Renaud, c'était bien une seule et même chose. Ses fonctions commençaient au coucher du soleil. Il ne sortait pas avant la nuit, et ne conduisait jamais que les voitures particulières du Prince. Les rapports qu'il eut avec celui-ci ne tardèrent pas à être de toute autre sorte que

ceux de maître à serviteur. Jâli ressentait à l'égard des Européens une curiosité insatisfaite, n'ayant eu de relations qu'avec des gouvernantes anglaises, des colons avachis, des missionnaires protestants intolérables et des diplomates dont les manières l'épouvantaient. Élevé dans la tradition de ses ancêtres, au cœur de ce royaume anachronique qui semble suspendu hors du temps, et qui est le dernier exemple d'une autocratie absolue, presque d'une théocratie bouddhique, Jâli avait été marié dès seize ans, possédait deux femmes et plusieurs enfants, sans pour cela, être devenu un homme. Sa grâce, ce charme brûlant de la jeunesse, dont Renaud n'était pas non plus dépourvu, établit tout de suite, entre ces garçons de la même génération (il est difficile de savoir l'âge exact d'un Oriental, mais on donnait au Prince vingt-cinq ans), l'un blanc et l'autre de peau foncée, une sympathie qui devait avoir de si curieuses conséquences.

Un contact vrai entre deux races, l'une pour l'autre si lointaines, ne peut être qu'un miracle : c'en fut un. Un rare concours de circonstances mettait en rapports un Européen et un Asiatique, — tous deux jeunes, — sur un terrain neuf, dépouillés d'intérêts, lisse d'arrière-pensées. Loin de chercher à s'opposer comme des antithèses romantiques, fils d'un siècle qui, s'il complique les relations entre les peuples, simplifie celles

entre les individus, ils procédèrent par égalités, par échanges. Chacun renonça spontanément à avoir barre sur l'autre, à utiliser les supériorités que la nature lui avait données. Desservis d'abord par des façons de penser opposées, trahis par les mots, l'un habitué à l'indéfini, aux symboles, au ritualisme, l'autre tout précision, défiance, sécheresse et analyse, ils semblaient ne jamais devoir se rencontrer. Mais un lien les unissait, qu'on considérera comme absurde : l'amour de la mécanique. Cela créa entre eux une sorte de camaraderie de métier, de confiance matérielle, qui n'existe jamais entre Blancs et Jaunes, sauf, peut-être, sur la natte des fumeries. En Europe, c'est le temps qui fait les amitiés. Mais si l'on va au fond des choses, quoi de plus affreux qu'un vieil ami ? C'est quelqu'un qui vous trahit au moins aussi souvent qu'on se trahit soi-même. Quoi de plus admirable qu'un ami tout neuf ? Chaque jour, Renaud dut expliquer les virages de Montlhéry, les hauts régimes des moteurs de course et leur plainte déchirante, l'odeur d'huile de ricin, la qualité des reprises, les démarrages foudroyants, décrire la voiture de Divo et la monoplace de Seagrave ; sans rien omettre des avantages de la surcompression.

Quelques mois plus tôt, Renaud se fût montré dans son éclairage favori, déclamatoire, cynique, hargneux ; aujourd'hui, cette vie facile des Tro-

piques nous le rend détendu, heureux, en meilleure santé ; il a perdu jusqu'à ce regard traqué qu'ont certains jeunes libérés de prisons centrales ; l'œil gris-bleu est vif, le cheveu d'un blond luisant et non plus terne. Il a retrouvé ce lointain et policé besoin de servir à la Cour, qui, dans les vieilles familles françaises, sait se rallumer instantanément en présence d'un souverain, si exotique soit-il. A la coquetterie du sort envers lui, Renaud répond par une coquetterie semblable. Engagé comme professeur, rétribué pour orner l'esprit du Prince, il s'y fût résigné, pour vivre, bien qu'à contre-cœur. Mais d'être un chauffeur, cela l'enthousiasmait. Il se donna à son métier avec une bonne volonté qu'aucune pudeur ne retenait, qu'aucune reconnaissance ne venait gâter. Il s'intéressa à son apprenti royal, à ce mécanicien naïf qui lui rappelait les amateurs du dimanche sur la route de Versailles et à qui il devait répéter :

— Sur une Bugatti, Monseigneur, on peut tout faire. Mais il y a une chose que Votre Altesse Royale ne fera pas longtemps : c'est de prendre les virages aussi vite.

Certains garages sont des salons. Il ne se passait plus de nuit que Renaud et le Prince ne restassent éveillés, démontant le moteur, discutant, revisant tout, au milieu des idées et des outils de l'Occident. Jâli, très suggestible, posait de ces questions

pressées, confuses et enfantines, comme on voit ses aînés, les rois d'Orient, le faire au long de ces interminables catéchismes que sont les narrations classiques hindoues. A l'heure de la promenade et de la fraîcheur, s'arrêtant au bord du chemin, ils s'entretenaient côte à côte, avec une parfaite simplicité, assis dans la voiture ; cela avait lieu sans témoins et ce qui est plus rare encore en Asie, sans espions, sauf ceux que la Sûreté disposait aux croisements sous prétexte de garder la route ; ils revenaient ensuite le long des canaux et de cette résidence du feu Roi, maudite et abandonnée en pleine construction parce qu'elle a été frappée de la foudre ; ils passaient devant l'hôpital des Sœurs de la Croix, jusqu'au Palais, après avoir franchi les anciennes fortifications portugaises.

Parfois, lancé à cent cinquante kilomètres à l'heure, sans parebrise, les cheveux retenus par l'élastique des lunettes noires, le visage enfoui dans le renflement du tablier qui lui faisait comme un étrange nez de tôle, le Prince donnait un coup de frein et s'arrêtait :

— Pourquoi allons-nous si vite, demandait-il, puisque nous ne nous rendons nulle part ?

— Pour avoir frais et aussi parce que notre époque est un sauve-qui-peut général, Monseigneur, et que les plus mobiles d'entre nous, seuls, se tireront d'affaire.

— Mon Père dit, — et Sa parole est un joyau, — que les rois et les nobles doivent donner l'exemple de la sagesse et aller lentement, que celui qui court perd la face. Sa haute raison ajoute que se presser, cela n'est pas digne.

— C'est qu'on vous a appris à rechercher ce qui est digne : à nous, Européens, l'on enseigne d'abord ce qui réussit. Aussi la sagesse est-elle d'invention orientale.

— Pourtant, comme j'aime aller vite ! — s'exclama le Prince, en caressant son volant de course, à lames souples, gainé de caoutchouc.

— Voilà pourquoi l'Orient n'est plus sage, — fit Renaud en riant. — C'en est fini de la patience asiatique. La vitesse dévorera toute la terre comme elle a dévoré l'Occident. Des chars aux berlines, des automobiles à l'avion, l'on dirait que, plus elle va, plus l'humanité cherche à s'alléger et à quitter le sol. Non que je croie au rouet de Ghandi, vieux préjugé préraphaélite et ruskinien. Les machines sont des esclaves nécessaires, mais qu'on aurait dû surveiller de très près ; le principe en est excellent puisqu'il s'agit, grâce à elles, de travailler moins ; mais on le fausse, car l'on s'en sert aussitôt pour produire davantage. Cessons de célébrer les inventeurs, ces bourreaux et surtout, limitons-les. Bientôt, rien d'immobile n'existera plus.

— Comme j'aimerais voir cela !

— Méfiez-vous, Monseigneur. De très forts s'y sont laissé prendre.

— Voir, voir cela seulement ! Ne plus vivre dans un pays où les trains n'arrivent pas, que les paquebots ignorent en passant au large ; où tout se fabrique encore à la main ; où les orages brisent les fils télégraphiques ; où les singes boivent dans les isolateurs de porcelaine, où les vautours détruisent, en s'y perchant, les antennes de T. S. F. On dirait que, chez nous, la nature exige que tout soit lent.

— Ainsi soit-il, Monseigneur. Le vrai luxe et que personne, faute de raffinement, ne pense plus à s'offrir, c'est peut-être de prendre son temps.

— ... Voir une bonne fois si c'est vrai, tout ce qu'il y a dans vos journaux, sur vos écrans, où le monde est recréé tous les jours ! Les maisons géantes en nids de termites, les ponts suspendus, les trains fumants par-dessus les tramways bleus d'étincelles, les bateaux sous les mers ; toute votre force merveilleuse qui n'apparaît jamais mieux que dans cette forme de la vitesse : les courses d'hommes, de chevaux, de bicyclettes, d'aéroplanes ; les records ; les gens qui gagnent en quelques heures et ceux qui perdent en quelques secondes ; ceux qui sont électrocutés avant de s'en être aperçus et ceux qui commettent des crimes rapides comme l'éclair, qui pillent des

banques, qui se sauvent en automobile et qui échappent toujours à la police !

Renaud regarda le Prince avec curiosité. Un élan, chez un Extrême-Oriental, il n'avait jamais vu cela. Jâli dut sentir cet étonnement. Il eut honte de ses aveux et reprit une attitude défensive, toute en esquives.

— Nos bonzes ont sans doute raison, — dit-il.
— Il est fou de se hâter. Nous arriverons ensemble à la mort.

— Non, nous y arriverons les uns après les autres, et en Occident, le succès, c'est d'y arriver le plus tard possible.

— Dis-moi, Esprit d'Excellence, la vie est donc bien bonne, là-bas ? — demande Jâli, avec intérêt.

— Elle est mauvaise, Monseigneur, mais tout le monde y tient.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes riches en raisons de vivre. convoiter est la première ; une chose vaut, à nos yeux, lorsqu'elle appartient à autrui. C'est la convoitise qui a jeté jadis les bourgeois sur les nobles et aujourd'hui le peuple sur les bourgeois ; les forts sur les faibles ; précipité les jeunes contre les vieux ; les femmes contre les hommes. Tout se heurte chez nous et c'est peut-être pour cela qu'il y a tant d'éclairs... Ce qui est vrai des habitants de l'Occident est vrai de leurs pays. Eux

aussi ne posent jamais les armes. Certains sont tués, dévorés, les autres, blessés. D'aucuns s'arrêtent, pris de malaise. Quelques heures plus tôt, ils avaient l'apparence de la santé, de l'or dans leurs banques, des alliances, une armée invincible : les voilà à terre, perdant leurs forces par des plaies nouvelles ou anciennes ; leur mécanisme déréglé continue de fabriquer à vide : quand ce ne sont plus des produits, ce sont des toxiques ; l'élimination ne se fait plus ; tout s'engorge ; orgueilleux, durs à la douleur, ces pays sont les derniers à douter de leur puissance et ils ont tort. Pensez à l'Angleterre.

— Il y a donc des maladies d'États ? — fit le Prince.

— Et aussi des vieillesse d'État ; des constitutions trop âgées ; des administrations artérioscléreuses ; pas d'argent pour les médicaments et en même temps le goût sénile de l'épargne ; horreur du grand air, abus des poisons ; de l'alcool à tous les coins de rue et jamais de lait ; bientôt des réflexes désordonnés, un sauve-qui-peut des organes sains aux dépens des autres ; la prostration, le délire de la persécution, la misère, j'ai vu cela, il y a peu de temps.

— Où cela ?

— En France, Monseigneur, dans mon propre pays.

— Et ensuite ?

— Ensuite, il y a la paralysie générale et la mort. Certes, la vie, c'est une maladie dont tout le monde meurt : mais ce qu'on voit aussi là-bas, c'est la mort sans repos, mort qui est encore un combat, fin sans espoir ni devant, ni derrière soi, un cri qui soudain s'étrangle, un blasphème interrompu, puis, plus rien que le néant atroce sous la neige égale. Ce spectacle livide, je l'ai connu, Monseigneur, après l'avoir admiré et souhaité le voir, et j'en suis revenu, sortant de Russie comme on sort des Enfers.

— Vous accablez l'Europe !

— Ce n'est rien, après les coups que ses propres fils lui ont déjà portés, de Rousseau à Tolstoï, bien avant que l'Asie s'en mêle.

Les yeux du Prince, si souvent atones, se colorèrent. Une sensibilité, qui n'était pas la nôtre affleurait, comme un langage, incompris dans ses mots mais deviné dans son intonation ardente. Éclairée en dessous par la lampe de tablier, autour de laquelle volaient des moustiques, sa figure orientale était si plate qu'il eût été impossible de la pénétrer ; personne même n'eût pu la sculpter en ronde bosse, du moins dans un style de bonne époque. Un nez sans relief, la bouche sinueuse et d'un faible dessin, le cou mince, la haute taille semblaient justifier ces origines chinoises dont la famille royale s'enorgueillit. Seuls le teint foncé et les cheveux plats,

secs et trop abondants, véritable chevelure de femme, qui lui fendaient la tête en deux, s'enfonçant profondément de tous côtés, décelaient chez Jâli un atavisme polynésien, le sang maternel sans doute.

— Chez toi, ô Essence de Vérité, le mal est-il donc partout ? demanda-t-il à Renaud, avec cet accent un peu chuintant qui donne du relief à sa parole.

— Ce n'est pas à un disciple du Parfait que j'apprendrai, Monseigneur, que partout où il y a désir, il y a danger. Les relations avec nos semblables sont celles que pourraient avoir des personnages de cinéma sur deux films dévidés en sens contraire, à une allure folle. Les intérêts, les rapports sociaux sont devenus immédiats et inextricables ; le repos, — le vrai, sans bromure, — n'est plus ; le silence de la retraite est brisé par le téléphone et par la radio grâce à laquelle la publicité vient à domicile vous asséner ses coups de poing en pleine figure. D'ailleurs fusions-nous comblés que nous ne serions pas satisfaits, tant l'Occident ne peut plus exister sans avoir besoin. Nous ne vivons que pour désirer.

— L'eau salée augmente la soif, — reprit le Prince.

— A cette passion, il y eut, pendant des siècles, une limite, celle des forces humaines : nos inventions l'ont reculée ou anéantie. Que ne

sommes-nous comme les Chinois qui, ayant inventé la poudre, ne s'en servirent pendant deux siècles que pour des feux d'artifice. Nous voici revenus à cette vitesse que vous aimez, Monseigneur, et dont nous parlions tout à l'heure. Car tout ceci est un cercle vicieux. Ce qui est évident, c'est qu'il y a dans la vitesse quelque chose d'irrésistible et de défendu, une beauté tragique, aux conséquences incalculables, une nécessité et une malédiction. Tout y conduit, le plaisir et l'ennui, la richesse et la pauvreté, et il n'en résulte que toujours plus de déceptions, toujours plus de besoins, des accidents, des supplices, de nouveaux abîmes...

Impassible, mais les lèvres tremblantes, dans l'effort qu'il faisait pour suivre la parole, trop rapide, de Renaud, le Prince disait :

— Il faut que je voie cela !

Sous les tropiques, l'adolescence ne dure qu'un instant, le corps de l'homme passe, sans transition, de l'enfance à la maturité ; de même pour l'esprit. Dire que l'intelligence, si plastique, de Jâli, s'éveilla à la fréquentation de Renaud est trop peu : elle éclata. Un univers s'offrait, et Jâli, cessant peu à peu de résister, asiatiquement, à ce qui s'écarte des croyances héréditaires, l'aperçut, magnifique et terrifiant, avec son imagination neuve.

Jâli n'était pas très intelligent. Il avait même de la peine à fixer sa pensée, tant que sa sensibilité n'était pas en jeu ; inaptitude orientale, non à l'abstraction, mais aux idées générales ; cependant l'émotion lui ouvrait les portes, éclairait ce qu'il n'aurait pu autrement saisir ; intelligent, peut-être pas, mais, dix fois plus fin qu'un Occidental moyen. Il avait, avec beaucoup de jeunes Asiatiques d'aujourd'hui, ce trait commun qu'un fonds naturel d'irrésolution et d'indolence commençait à céder la place à de la souplesse et à de la rapidité d'esprit. Enfin, chez Jâli, une générosité naturelle, l'absence complète de vanité, vertus rares pour un petit potentat local, simplifiaient bien des choses, même si elles en compliquaient d'autres, notamment ses rapports avec le Roi, son père.

Le roi Indra avait l'air d'un ibis engraisé de serpents ; c'était un homme encore jeune, égoïste, violent et diabétique. Dernier monarque absolu d'Asie, avec ceux d'Afghanistan, de Siam et du Népal, il gouvernait en appelant au pouvoir des favoris successifs et en croyant que la politique extérieure consiste à jouer les puissances étrangères l'une contre l'autre. Il dépensait des sommes énormes, — le tiers des impôts de l'État, — et toute sa fortune privée, qui était considérable à cause du revenu des

rizières, pour ses besoins et ses plaisirs, l'édification de palais inhabitables, s'enlisait dans des problèmes de protocole, passait son temps en cérémonies, s'entourait d'acteurs et jouait lui-même volontiers, malgré l'enflure de ses jambes. Il avait pour les idées modernes, le progrès, un mépris absolu, n'en acceptait que le minimum, à condition que ce minimum fût pour son divertissement et pour l'étonnement de ses sujets. Il refusa toute sa vie de mettre les pieds en Europe et revint d'un court voyage en Indo-Chine plein d'animosité et d'étonnement. Il prohibait les ascenseurs et, dans les trains, il craignait que les tunnels ne lui tombassent sur la tête. Assez semblable à un roi de cartes, il avait deux faces et ne reculait pas devant l'usage de la terreur ; les mouvements révolutionnaires que des sociétés secrètes chinoises fomentèrent à Karastra furent noyés dans le sang.

Le roi Indra aimait Jâli, car celui-ci était fils de première Reine et non de concubine. Il le dota avec magnificence, tant il avait souci que le jeune Prince ne pût jamais douter de ses droits, de la fidélité de ses féodaux, de l'amour de ses sujets, de la servilité des fonctionnaires blancs, de la douceur des temps et de l'insignifiance du monde qui s'étendait hors de l'enceinte de la Cité interdite. Jâli eut trois palais, tant à la ville

qu'à la campagne, tant pour la saison sèche que pour la saison des pluies. L'un était de cèdre, l'autre de marbre, le troisième de briques, à toits de tuiles bleues. Il y grandit au milieu des étangs de lotus, du luxe, des femmes et du désœuvrement. Ce luxe était asiatique, c'est-à-dire peu de chose comparé à celui de l'Occident. Il consistait en enfants légitimes et autres, en danseuses, en bêtes apprivoisées offertes par les grands fonctionnaires, en gramophones, en fruits, sirops, gâteaux et cigares roulés dans des pétales de fleurs, en visites aux astrologues, aux prêtres, aux temples ; en jeux et en courses de canots automobiles. Jâli se mêlait peu à la vie des femmes et aux affaires intérieures de ce Palais, qui en 1925, ressemblaient encore étrangement aux intrigues khmères du x^e siècle. Le roi Indra avait fait apprendre à son fils les principales langues d'Europe, persuadé qu'elles servent à des castes sociales différentes : le français pour s'entretenir avec les lettrés, l'allemand pour se faire comprendre des commis-voyageurs, et l'anglais parce que c'était la langue officielle du royaume et aussi pour pouvoir emprunter aux banquiers, jouer au tennis et télégraphier. Jâli parlait tout cela couramment, mais le fonds du discours demeurerait oriental, orné d'images, amorti de symboles, lourd de politesses. Il écrivait bien, ce qui est un signe de race ; ses femmes, volontiers, l'en-

touraient pendant qu'il traçait les caractères. Les maîtres chinois qui l'avaient formé, le bourrant de classiques, ne firent, suivant la règle, appel qu'à sa mémoire. Puis des Pères belges étaient venus, avaient gavé Jâli de notions occidentales, confuses et contradictoires, mélange de prodiges scientifiques et de recettes de rebouteux, qui ajoutèrent à son émerveillement et à son inquiétude. Il possédait des atlas allemands mais ne comprenait pas très bien la forme de la terre. Il disait, comme les Pères le lui avaient enseigné, qu'elle était ronde, mais il n'était pas choqué d'entendre les bonzes affirmer qu'elle a la forme d'une omoplate de mouton et que Karastra en est le centre. Il avait des connaissances en chimie comme en magie, en médecine comme en incantations. En Asie, il n'est pas rare de rencontrer de ces contrastes. Les mêmes savants qui calculent à un dixième de seconde près le passage d'une éclipse, accepteront de frapper sur un tambour, quand cette éclipse se produira, pour empêcher la lune de manger le soleil. Jâli avait en outre fait le stage obligatoire dans un monastère. Il possédait bien la loi et la parole du Bouddha, et pratiquait la religion suivant la coutume du royaume, c'est-à-dire avec une tiédeur rituelle, se contentant de donner aux pauvres, d'observer les fêtes et de faire édifier, çà et là, quelques monuments à reliques.

Comme ceux de Karastra, Jâli aimait la musique et les chants. Il se livrait volontiers aux plaisirs des sens. Il eut des Chinoises qui savent mille poésies par cœur, des Pegouanes, dont les embrassements habiles sont recherchés pendant les fortes chaleurs, et même des métisses achetées à Singapore. Il avait, en Oriental, des désirs brusques, des satisfactions si foudroyantes, que l'amour, presque avant de naître, était déjà assouvi. Sans qu'il y parût, le Prince acquit beaucoup de connaissances, surtout à partir du moment où il ne fut plus enseigné. Il cessa de rêver ; il réfléchit. L'Europe excitait son imagination. Que devait-on accepter d'elle ? S'il arrive que de rares Occidentaux interrogent l'Orient pour apprendre à vivre mieux, l'on peut dire que chaque jeune Oriental se tourne vers l'Europe et l'Amérique comme vers des divinités qui ont réponse à tout. Il existe en effet dans les choses de l'esprit comme dans les mœurs, comme en politique, une loi des vases communicants qui fait que le lieu le plus isolé et, en apparence, le plus soumis au vide, est pourtant en rapports avec l'extérieur. Par des conversations, par des exemples, des lectures ou même des intermédiaires plus invisibles, s'exerçaient au fond du palais, sur le Prince Héritier, des influences contraires à la route qu'on lui avait tracée. L'arrivée de Renaud fut, à cet égard, décisive.

Ce chauffeur correct, exact et de bonnes façons, n'attira pas d'abord l'attention de la Cour. Ni la police politique, ni les eunuques, ni les astrologues n'eurent à se plaindre. Il sauva des mains des Malais un certain nombre de voitures. Il posa même aux chars mortuaires de parade des jantes creuses et des pneus ballon. Tout loisir lui fut laissé d'approcher le Prince. On a vu comment celui-ci avait été amené à le voir quotidiennement.

Renaud se présentait aux ordres, ce soir-là, à minuit. Il laissa derrière lui le palais du Roi, copié sur Saint-Pierre de Rome, et se dirigea vers le pavillon princier ; passant devant les gardiens rouges, il monta le perron et pénétra dans le vestibule. Ces demeures tropicales sont sans mystère. Derrière une façade italienne, — toute la ville royale était l'œuvre de deux générations d'architectes napolitains, — on retrouvait la case indigène, ajourée par le haut, cloisonnée de nattes et commandée sur toutes les faces par une galerie en bois découpé, ornée de fougères dans des jarres de Canton. La seule différence était qu'au lieu d'un plancher de teck, d'une échelle de lianes, on marchait sur l'onyx, on gravissait un marbre blanc importé de Carrare. Les pièces sans fenêtres, les portes sans battants confessaient une vie simple, jamais attaquée du

dehors ; par la baie d'entrée, on voyait les lames courbes et froncées sur les bords des bananiers, enduites d'un azur électrique. Aux murs, des portraits de princesses royales, dans des cadres aux couleurs nationales, et un agrandissement photographique du Roi, retouché à la main, avec de la gouache rose aux joues. Au-dessus d'un lit de repos passait un tigre, brodé sur soie, avec deux drapeaux dans la gueule.

Dans la nuit d'Asie, étouffante, Renaud pensait à sa mère, seule à Écouen, cet automne, dans le château de briques verdies, attaqué par le vent qui hurle, aux hautes pièces mi-brûlantes, mi-glacées ; la fumée rabattue pique les yeux et les courants d'air font se lever les rideaux. — Le Prince s'était attardé chez le Roi. Un serviteur en pagne bleu pâle et veste blanche, les pieds et les jambes nus, apporta le bétel. Un autre, de ces fruits tropicaux décortiqués, démontés comme des pièces d'horlogerie et reconstitués sans pépins, noyaux ou pelures, qui répandirent une odeur de térébenthine. Des dames d'honneur passèrent, assez effacées. Les reines, sans être cloîtrées, étaient peu visibles. Chétives, enfantines et peu intelligentes, elles ne jouaient aucun rôle dans la vie du Palais, sauf peut-être pendant les quelques nuits où elles étaient désirées. Renaud considérait le va-et-vient de cette maison royale qui différait à peine de celle d'un

de nos bourgeois méridionaux. Comme il l'avait observé déjà chez les milliardaires chinois, la richesse en Extrême-Orient ne dévore pas l'individu, ne s'exprimant jamais ni en passions extérieures, ni en vanités ; c'est à peine si ici, par exemple, le nombre et la quantité des pièces d'orfèvrerie du service à bétel décelaient la demeure d'un très haut personnage. En ce pays de frugalité et d'égalité sociale, la vie d'un Prince de Karastra était presque la même que celle du pêcheur accroupi au fond de sa jonque. Renaud se demanda s'il fallait admirer ou se moquer. Il sourit en pensant au vieux sujet de concours de l'Académie de Dijon : « Si les progrès des sciences et des arts ont contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ». Cette question, posée depuis près de deux cents ans, n'était pas résolue ; et, derrière elle, c'était tout son problème Orient contre Occident qu'il retrouvait... En réalité, se disait-il, il n'y a pas de « bons sauvages ». Les primitifs ont d'autres moyens que les civilisés d'être méchants, voilà tout.

Il entendit enfin les dures gutturales du langage local. Le Prince entra et lui fit signe de le suivre. Jâli était habillé cérémonieusement, à la chinoise, d'une longue robe de soie blanche et botté de satin noir. Renaud commençait à déchiffrer ces figures mortes, à savoir vaincre ce triomphe apparent de l'immobilité. Il vit dans les yeux

du Prince de l'émotion qui ne s'exprima pas ; la figure jaune tenait enfermé son secret. Il sentait qu'il y avait eu souvent, surtout depuis son arrivée, de graves divergences entre le Prince et le Roi. Mais lesquelles ? Il avait osé demander à Jâli si son père le heurtait sur quelque point, mais le Prince lui avait répondu :

— Sa Majesté est pour moi une Perle de bonté, — ajoutant : — Tout le mal vient de là.

Du Roi, Jâli parlait, même en français ou en anglais, avec cette déférence qui se traduit, dans le langage de Karastra, par certains mots, certains verbes que l'on n'emploie que pour désigner la personne du Souverain, le Bouddha ou les éléphants sacrés, décrire leurs actions ou les parties nobles de leur corps.

Renaud attendait, debout ; le Prince le fit asseoir, s'étendit à terre et mâcha le bétel, puis, brusquement :

— Je veux partir, — dit-il, — il faut partir.

Cette nécessité le saisissait comme le haut mal, le terrassait. Malgré lui, Renaud pensa aux Européens qu'il avait connus et qui, ayant eu des Jaunes à leur service, les avaient vu disparaître un jour, sans que rien laissât prévoir cette fuite.

— Rien ne peut me retenir ici, reprit Jâli. Mon père l'a deviné.

— Votre Altesse Royale n'a-t-elle pas toute liberté de voyager ?

— Dans l'intérieur du royaume, oui. Mais, même pour aller chez les féodaux, et à plus forte raison au delà, il faut l'avis du Conseil de la Couronne... Le Roi sait que je partirai. Je crois qu'il a été averti par un songe. Je ne m'en suis ouvert à personne, vous entendez, à personne. Mais, déjà, il sait. Pour la première fois, il s'opposera à un de mes désirs. Les gardes de nuit au Palais vont être doublées. Il faudra conduire vite, ce soir, pour dépister la police, si nous voulons que l'on continue à nous laisser causer en paix. Mon père entre maintenant dans de violentes colères à votre sujet... Vous êtes suspect. Tout le changement qu'il constate en moi, il vous l'attribue.

Le Prince s'interrompt pour jeter une salive acajou dans le crachoir à bétel.

Renaud ne pouvait détacher ses yeux de cette belle calme figure, éclairée à vif sous la lumière électrique. Les narines s'ouvraient, rondes et noires, comme des grains de beauté au-dessus de la bouche, bouche de cette couleur que les collectionneurs de monochromes chinois nomment « foie de mulet ». De face, Jâli avait la dureté olympienne de certaines statues d'Angkor. De profil, la courbe des joues, les traits trop ronds, les méplats trop doux, les lèvres toujours ouver-

tes lui donnaient une faiblesse et de la naïveté qui nuisaient à l'effet, et accentuaient un côté jeune singe. Mais, de trois-quarts, la robe tombante, les mains ouvertes montrant une paume très rose, « prenant la terre à témoin », comme dit l'iconographie bouddhique, c'était à la fois le jeune fils des Çakyas et l'Enfant parmi les Docteurs.

— Votre Altesse Royale ressemble au Parfait.
— dit Renaud.

— Que Son exemple me vienne en aide ! —
répondit Jâli.

Puis il se tut. Quels devoirs nouveaux ou quels besoins se heurtaient derrière ces yeux rusés, embusqués, presque invisibles au coin des paupières plates, soudées par leur courbe à la racine du nez ? Il ajouta :

— Le Bouddha, lui, a su quitter son père.
Rappelez-vous.

Il cita le passage des Écritures pâlies... Dans une figure si jaune, ces paroles, traduites en franco-anglais, étaient étranges.

Renaud savait ces gens intelligents. Il ne les croyait pas si prompts. Les gardes, en effet, furent doublées. La nuit, des patrouilles passaient... Quelques jours plus tard, après déjeuner, il fut pris de fortes douleurs. Il envoya ses urines à la pharmacie de la mission catholique, qui répondit que l'analyse était négative. Ses douleurs ne cessant pas, il alla lui-même se faire

examiner chez les Pères. On recommença l'expérience et on découvrit des traces d'arsenic. Renaud s'étonna que deux jours plus tôt les urines qu'il avait fait porter eussent été pures. « Étaient-ce bien les vôtres ? » demandèrent, en souriant, ces saints hommes.

Renaud s'amusa beaucoup de cette tentative d'empoisonnement et se fit du riz et du chocolat dans sa chambre.

— On m'attribue bien de l'importance, — pensa-t-il. — Je suis confus.

Deux semaines s'écoulèrent. Loin de relâcher les rapports des deux jeunes gens, ces événements les rendirent intimes.

— Jusqu'où ira l'amour paternel ? — demandait Jâli.

— « Il va déjà loin », pensa Renaud.

— Et pourtant, — ajouta le Prince, — rien ne me retiendra... Ma destinée n'est pas ici, Ici ce sont les marécages de l'ignorance...

— Partout et surtout ici, — objecta Renaud, — on peut atteindre le bonheur, puisque en somme ces aventures-là ne sont jamais qu'expérience individuelle.

— Quand on naît de race royale, les autres importent, non soi-même, — dit Jâli. — Nous sommes un petit peuple arriéré et presque sauvage. Ce qui se passe d'essentiel dans le monde n'est pas à Karastra.

— C'est aux humbles que, dans l'histoire, — répondit son ami, — il appartient de montrer la voie. Il s'agit, aujourd'hui, moins de faire triompher l'esprit que de faire reculer la matière. Or, chez vous, elle compte pour rien : votre antique sagesse, votre vie toujours ouverte sur l'invisible, votre paix morale, votre grandeur, viennent de là. Grâce à elles, vous avez reçu sans broncher les premiers bienfaits des Blancs, leurs machines, leurs armes, leurs alcools, leur personnel d'exportation. Et vous n'avez pas succombé là où le reste de l'Asie, perverti, n'a le désir de nous chasser que pour mieux adopter nos erreurs.

— Il n'est que trop facile de vaincre où il n'y a point de combat.

— Les vrais trésors de l'Orient ne sont pas cachés dans la jungle ésotérique du savoir indien, — ajouta Renaud, — dans le leïss de la Chine, égoïste et centrale, dans la cendre des hauts fourneaux d'Osaka, dans les sables de Mésopotamie festonnés par les ornières des auto-chenilles, ou derrière ces moucharabiehs que les jeunes dévoilées qui prennent la Faucille moscovite pour le Croissant, ont désertés : ils sont ici, Monseigneur. C'est ici que l'Europe devrait apprendre à se dégager de l'impureté. Aidez-la.

Cet appel à la solidarité était trop occidental pour toucher le Prince. Il esquissa un geste fataliste :

— Le monde n'a pas été fait que pour la race blanche, — répondit-il. — Si celle-ci périt de ses propres mains, après une domination aussi courte que brillante, c'est sans doute son heure et c'est peut-être la nôtre de vivre. En tout cas, même s'il ne s'agit pour moi que d'une expérience individuelle, personne ne me retiendra dans l'ignorance. Je passerai outre à la volonté de mon père, puisqu'il le faut. Déjà tout tombe, tout se détache de moi, qui n'est pas mon dessein.

Renaud fixa sur son compagnon un regard interrogateur.

Le Prince avait les yeux clos, il était assis les ambes croisées, un pied dans la main.

— Il faut tout savoir, murmura-t-il, il faut tout savoir.

On entendait crisser les cigales. Des sirènes d'usines retentirent longtemps, portées sur l'eau et ricochant ; on frappa dans le Palais un tambour de bronze ; le silence retomba.

Le Prince appela son aide de camp au téléphone. Il lui donna brièvement des ordres. Puis, se tournant vers Renaud :

— Dans quatre nuits, — dit-il, — il y a une fête au Club de Polo. Nous profiterons de cette occasion... Vous vous préparerez à une longue absence. N'oubliez pas les projecteurs.

II

Lorsque Renaud vint se ranger avec sa voiture en bordure de la pelouse de polo, il ignorait tout du voyage qu'il allait entreprendre. Il avait fait le plein d'essence et d'huile, pris ses papiers et il attendait. Peut-être allait-on se rendre au Palais du Prince le plus éloigné, celui du Nord, dans la montagne, dont les populations sont sûres et fidèles, au centre des forêts de teck, où les gardes du corps sont tatoués partout, sauf à la paume des mains et sous les pieds ?

C'était une soirée de gala, avec ballet de cour, donnée par le Roi à l'équipe de Karastra, avant les tournois de Singapore. Sous une tente, s'ouvrant sur la nuit, un millier de spectateurs étaient assis. Cela ressemblait assez à une nuit d'août à l'Alcazar d'été. Renaud descendit de sa voiture et s'avança pour tâcher de voir le Roi, qu'il ne connaissait pas.

Les généraux indigènes, en casque à pointe, le Délégué apostolique barbu et ceinturé de soie, le corps diplomatique qui, par courtoisie et pour faire croire qu'il ne faisait pas si chaud,

fondait dans des uniformes de drap, la maison royale, se comptaient, de dos. Sur la scène, des danseuses-enfants, leurs bouches béantes n'étant qu'un trou à bétel, les yeux baissés, les doigts retournés, onglés de griffes d'or, les bras métalliques tendus comme ceux des candélabres, s'avançaient ou reculaient, impassibles, encouragées par un chœur de cris gutturaux, soutenues par une fanfare barbare, véritable émeute musicale. Renaud les vit soudain s'agenouiller, lever les bras et toucher la terre du front. On écarta à demi la feuille d'un paravent. Un bruit sec se fit entendre, puis des paroles cassantes, la fin d'une discussion sans doute.

Chacun avait deviné, mais personne ne broncha. Le Roi était entré dans sa loge. Le Nombriel du Monde, Dispensateur des Éléments, avait la figure barbouillée de chaux délayée, comme un masque de guerre polynésien. Ses mouvements courts et félins étaient d'un gros chat majestueux et bouffi. Il s'affala dans un fauteuil de cuir rouge, genre Maple. A ses pieds, des ventilateurs ronflèrent, lui collant aux jambes son vêtement de soie, une sorte de pyjama qu'il avait fripé en se vautrant. On eût dit qu'il sortait du lit. Le Prince héritier se tenait derrière, debout. Il regardait la salle, fatigué par la lumière, la musique et la cadence que les danseuses marquaient lourdement de leurs talons sourds ; il resta ainsi sans

échanger aucun mot avec son père. Derrière eux étaient les favoris, les uns verdâtres, les autres presque noirs, les uns mongoloïdes, les autres négritos. Puis des concubines, de service cette nuit-là, des princesses sœurs du Roi, vouées à un éternel célibat parce que personne n'a leur rang et qu'elles ne peuvent déchoir en épousant un inférieur. Des femmes à genoux présentèrent des soupes, des viandes, du gibier, du poisson, des gelées, du thé, des sauces. Les plats arrivaient, scellés, des cuisines. Un officier de bouche levait les couvercles d'argent et faisait semblant de les goûter.

Renaud regardait ces pyramides d'or que les danseuses dressaient sur la scène ; portant sur la tête la même spirale que les clochers, aux oreilles le même motif du serpent, aux épaules une allusion dorée et cornue aux angles des toits, elles ressemblaient à de l'architecture locale vivante, aux temples de la rivière qui se seraient mis en marche.

Le roi Indra avait fini de manger. Il rota, par politesse. Assis, immobile, silencieux, les mains sur les genoux, il regardait le spectacle sans donner aucun signe de plaisir ou d'approbation. Il se passait parfois un doigt à l'intérieur des joues. Son air était pesant et triste. On eût dit qu'il devinait inutiles tous les efforts faits pour retenir son fils. Sans perdre leur impassibilité,

ses yeux bridés qui déchiraient sa peau jaune, se reportaient sournoisement de la scène à la salle. Il connaissait naturellement le moindre acte, la moindre pensée de ceux qui étaient là, ayant passé sa vie à les faire surveiller ou à les épier lui-même, mais semblait ne voir personne. Peut-être, au fond, était-ce son propre fils qu'il connaissait le moins bien, qu'il ne comprenait pas ? Il lui avait tout donné. Que voulait donc encore Jâli ? Aller où ? Rechercher des alliés pour s'emparer du trône ? Le Roi savait mieux que personne combien sa propre santé était mauvaise. La pensée lui était souvent venue d'abdiquer... Il résolut de s'en ouvrir à son épilleur.

En attendant, il bâilla, se leva, automatique, d'une mine accablée, sans saluer ; puis il tourna brusquement le dos au public et quitta le spectacle, continuant de chiquer le thé entre ses dents de laque noire.

.

L'aventure allait commencer.

Pas un souffle d'air. La plus terrible des nuits tropicales, car l'orage du soir n'avait pas éclaté. Renaud était au volant. Le Prince arriva, salué par le Protocole.

— Rentrons, — fit-il, à haute voix.

La voiture démarra et prit le chemin du Palais.

— Vite, plus vite, — fit le Prince.

Arrivé à la pagode Jotâvana, il enjamba le siège, vint s'asseoir à l'avant, à côté de Renaud, lui criant de prendre la route du Nord. On longea les canaux gras, coupés de ponts de marbre, où des indigènes, en pleine nuit, pêchaient à la ligne, parmi de grands nénuphars de tôle verte. Déjà, on était loin de la ville, au-dessus de laquelle se voyait la lueur rougeâtre des hauts fourneaux d'usine à décortiquer le riz. Au bout de deux heures, et de plus de cent kilomètres parcourus, à un passage du bac, l'on s'arrêta. Une autre voiture était là. L'aide de camp, le colonel prince Souryavong, s'avança aux ordres. On le chargea, avec beaucoup de bagages, dans l'automobile ; deux serviteurs montèrent sur les marche-pieds et l'on roula ainsi jusqu'à l'aube, toujours dans la direction nord-est.

Moins aquatique, le paysage commençait à se soulever. A une trentaine de kilomètres se dessinèrent enfin, dépouillées d'humidité, des collines vertes ; au-dessus de la chaîne des Éléphants, un orage d'un violet pourpre pesait, suspendu très haut. En dessous, un ciel d'or vert annonçait le soleil ; derrière, la nuit était encore rigoureuse. Puis l'ouest se moira de lilas, cerise, garance, comme l'eau d'un port, de mazout, et il fit grand jour.

On évita Krase et ses casernes. Au champ

d'aviation qui est en dehors de la ville, on stoppa ; l'avion du service postal siamois attendait, prêt à s'envoler. Les serviteurs prirent le train.

Le Prince se tourna vers sa Bugatti brûlante, la flatta de la main et, la regardant avec tendresse, lui fit ses adieux.

— Il faut la quitter, Renaud. Je n'oublierai pas comme elle bondissait à l'appel du pied, comme elle freinait des quatre roues et comme le tonnerre de son échappement libre retentissait dans la campagne endormie !

Et désignant à Renaud un aviateur qui se trouvait là, par hasard :

— Dites-lui d'en avoir bien soin. Je la lui donne, car je ne compte pas revenir... Dans une demi-heure nous survolerons Bangkok et dans trois heures nous arriverons au Cambodge, — ajouta Jâli.

C'est alors seulement que Renaud apprit qu'on se rendait en Indo-Chine française, où l'on s'embarquerait pour l'Europe, et que son expérience orientale était finie.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE SANS MAISON

Parvenus sans encombre à Saïgon, les voyageurs attendent quelques jours au Continental l'arrivée du *Félix-Faure*, sur lequel des cabines leur ont été retenues. Saïgon leur offre sa jungle hachée d'avenues, son théâtre en carton-pâte, deux cinémas où l'on voit des crimes et des bergeries Marie-Antoinette, ses apéritifs, ses pharmacies et ses boutiques de couronnes mortuaires ; ils vivent aux terrasses des cafés, chassant les moustiques et aussi les boys, dont l'air vicieux, méprisant et ricaneur contraste avec les façons primitives des indigènes de Karastra. A part les automobiles dont le bourdonnement lui fait lever la tête, le Prince ne s'intéresse à rien ; la soudaineté de cette fuite dans la nuit, le choc opératoire de ce sacrifice volontaire à des dieux inconnus l'empêchent de s'attarder au pittoresque de l'aventure ; il a quitté la surface : on pourrait presque dire de lui ce qu'on dit des morts, que ses jours ont été tranchés. Il laisse Renaud prendre les décisions ; habillé à l'européenne, casqué de liège, immobile, passif, il attend sur l'asphalte de la rue Catinat que des

puissances souveraines le servent, ou le pulvérisent. Renaud, lui, contente sa soif incorrigible de nouveau, de merveilleux ; mais vigilant, malgré une terrible crise hépatique, il parcourt les télégrammes d'agences. Aucun n'annonce leur fuite. Sur leur absence, les portes du palais de Karastra se sont refermées, asiatiquement. Il passe de chaudes heures dans des bureaux de police, dans des couloirs chauds-et-coaltar, heureux de retrouver sous ces latitudes le côté dur, sale, négatif, paperassier et pour tout dire militaire, dont le Premier Empire a marqué la France à jamais, la préparant d'emblée pour le communisme. D'ailleurs, rien que des Corses. C'est sans doute ici, pense Renaud, qu'il serait assis s'il avait été bon élève. Les autorités locales sont si désireuses de le voir quitter l'Extrême-Orient qu'on lui donne toutes facilités pour rentrer, ainsi qu'au Prince, qu'il inscrit comme étudiant.

Ces trois jours lui paraissent interminables. Parfois, avant dîner, ils poussent une pointe jusqu'au Tour de l'Inspection, ou bien sur les quais. Ces quais sont quadrillés comme un échiquier, de soleil et d'ombre, d'Annamites en longue robe de satin ciré noir et de coloniaux en toile blanche. Suivent de mornes perspectives de magasins militaires, Intendance, Génie. Parmi des cadavres de chaudières, une musique de la Marine, vêtue de loques, répète l'*Internationale*. En s'appro-

chant, ce n'est que *Lakmé*. Deux très vieux cuirassés sont démontés, leurs squelettes de rouille et leurs intestins de chaînes, rangés à côté d'eux sur le môle. Il y a, au-dessus des hélices, un écriteau :

DÉFENSE DE PÊCHER LES MOULES SUR LA COQUE

— C'est l'escadre française d'Extrême-Orient, — explique Renaud. — Comme vous voyez, aucune arrière-pensée d'agression...

Jâli se laisse emmener, impassible, myope et muet, enfant un peu lourd à traîner.

Une nuit, ne pouvant dormir, tant il souffre du foie, Renaud se lève. C'est l'heure où le carrelage est frais. Il s'y étend, nu. Sa chambre communique avec celle du Prince. Tout repose, sauf les lézards et, au plafond, la bourrasque ronde des ventilateurs. En travers de la porte, les deux domestiques, Uok et Kruot, dorment, renversés, comme assassinés, la tête sur les coffres qui ont servi à transporter la literie, les ustensiles de cuisine et les bijoux. Ils se sont couchés à terre, car la vue et l'usage des draps leur fait encore peur. La lune tombe sur les cubes blancs des moustiquaires. Au travers d'une, Jâli, nu aussi, avec un pagne de Java autour des reins, repose, comme au fond d'une opale. Entre ses jambes et pour éviter que la sueur nocturne ne les colle, est dis-

posé en longueur ce traversin qu'on nomme sous l'Équateur « la femme hollandaise ». Renaud se sent un frère aîné. Affection pleine de scrupules. De ces quatre hommes sombres qui sont là, il se découvre responsable. Hier, il n'était qu'un menin, attaché au Dauphin. Aujourd'hui, il est devenu le maître. Tout ce qui arrive, il en est cause. Certes, il méprise, comme il le faut, l'éloquence, mais il s'émerveille cependant que des paroles puissent déterminer des actes et mettre en marche la roue, si bien graissée, des conséquences. A cause de lui, de quelques idées — (il n'aurait peut-être pas eu moins de goût, ailleurs, à défendre leur contraire) — jetées au moment opportun dans un jeune, malléable et chimérique esprit, ces hommes ont tout quitté, abandonné des palais, brisé des cadres rigides, pour venir dormir là, en chambre meublée. Indifférents, ils s'abandonnent paisiblement, sachant bien, dans leur fatalisme, que personne n'est admis à décider pour soi-même. Ils paraissent insensibles à toute la distance qui les sépare déjà de leur passé, aux abîmes qui vont s'ouvrir sous eux, le lendemain.

Le *Félix-Faure* mouilla en rade. Ils prirent possession des rares cabines qui n'avaient pas été retenues par la « colonie ». Renaud montrait à Jâli ce monde nouveau : les fonctionnaires secs

et maigres, comme des oiseaux qui doivent se nourrir grain par grain ; les mercantis, qui, eux, sont gras, sans cou, la chemise ouverte, avec des têtes de crocodile ; les jeunes planteurs, style Far-West, qui ont remplacé les vieux colons alcooliques et cafardeux, chers aux écrivains naturalistes. Tous avec l'effroyable teint de Cochinchine, couleur de pus.

La sirène vint déchirer les adieux. Les passagers s'organisèrent pour un mois. Le bateau se divisait en clans ; le monde réactionnaire, une petite société d'officiers, une manille de francs-maçons, les mères de famille, les célibataires, les malades (subdivisés, eux-mêmes, comme les pavillons des cliniques, en paludismes, abcès au foie, etc.)...

Jâli et sa suite ne mettent pas les pieds dehors et vivent de riz — dont ils boivent aussi l'eau — et de poisson sec, acheté aux escales. « Mes chats siamois », dit Renaud, en parlant d'eux ainsi, à cause de cette nourriture. Il lit et joue du banjo, allongé, sans sortir, car il souffre encore, bien que l'air de la mer lui fasse déjà du bien. Ils ont acheté beaucoup de livres à Saïgon et ne recherchent point d'autre compagnie. Leur cabine donne sur le pont. Par le hublot ouvert, Renaud entend de l'autre côté du blindage chaud la conversation des passagers, qui vient rompre ce que le Bouddha appelle « le silence sacré de la sieste » :

il en cueille les fleurs, herborise, se constitue un sottisier d'Extrême-Orient.

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais je suis arrivé à faire vivre ma famille pour deux piastres par jour ; je pouvais donc mettre de côté...

— Évidemment on n'a pas de frais de chauffage. Mais on a les frais de glacière et de ventilateur. Toujours des frais !

— C'est par l'économie, croyez-moi, qu'on arrive à en imposer aux Orientaux...

— J'ai vu, moi qui vous cause, des nuits de janvier que l'on dormait avec des couvertures, que l'on mettait le pardessus pour faire la promenade.

— Le pauvre ! il est bien « fatigué » ; il n'arrivera pas jusqu'à Aden... (et on donnait au mot fatigué un sens terrible, comme les professeurs savent redonner au mot *navré* la force qu'il avait au xvi^e siècle).

— Moi, je m'étais dit, comme toutes les femmes : « Aller vivre là-bas, dans une île, avec l'homme que j'aime, je n'en demande pas plus ». Ah bien, ouiche ! Vous voulez dormir ? vous étouffez ! Sortir la nuit ? les moustiques ! Vous baigner ? les requins ! Manger des fruits ? la dysenterie ! N'épousez jamais un inspecteur des Douanes, et vivement Paname !

— D'abord, les pagodes à clochettes, les charmeurs de serpents, l'opium, la théosophie, madame

Chrysanthème, les babouches, tout ça c'est la même chose, le péril jaune, quoi...

— Nous allons droit au bolchevisme.

— Faut pas chercher à comprendre.

— Merci. Jamais d'alcool avant le coucher du soleil...

— Quinine... piastres... congés... caoutchoucs à terme...

— Saïgon est un petit Marseille...

Renaud entre chez le Prince. Jâli repose, la tête sur un oreiller chinois, comme un pavé creux. Près de lui, accroupi, les genoux au menton, le colonel s'exerce au maniement de la fourchette et de la cuiller, armes nouvelles ; il s'efforce de renoncer au cure-dents de bois pour piquer sa tranche de melon d'eau ; les livres lus dans la journée jonchent le sol : un *Cornelius Nepos*, *Vers une architecture* de Le Corbusier, les *Méditations*. Jâli tient de sa première culture, celle des classiques chinois, le respect des poètes, le culte des lieux qu'ils ont chantés. Les romantiques français l'exaltent, comme ils exaltent en ce moment tous les jeunes Asiatiques. Verra-t-il le lac célébré par Lamartine ? Où est le tombeau de Musset ? (Renaud, d'ailleurs, n'en sait rien). Poussée par la mousson, l'écume crache sa bave par le hublot. Jâli est pensif.

— Je voudrais avoir la peau blanche, — soupire-t-il.

Renaud ne répond rien. Mais, à part lui, il rêve à cette mystérieuse puissance du blanc sur les peuples de couleur. Peut-être n'y eût-il pas à l'origine, comme certains l'affirment, de Jaunes, mais rien que deux races : des Blancs à nez maigre, à yeux clairs, créateurs du monde et, par contraste, des négroïdes, sorte de Calibans imperfectibles, enfantins, destructeurs ; rien que ces deux symboles du bien et du mal. Idoles, femmes, actrices d'Asie, toutes enfarinées. Blancs, le lotus, l'éléphant protecteur ; blanches, la lune, la robe du brahmane, celle des astrologues. Le blanc, c'est la sérénité, la pureté, le divin. Qui le dirait ? pense Renaud.

Dans une cabine voisine, on entend de gros rires :

— Un poker ?

— Si vous voulez, mais alors un vrai, qu'on s'empoigne !

— Le poker, c'est le rugby des cartes.

— Limite de jeu ?

— Aucune ! Si... la chemise !

— Je vais chercher des partenaires...

— Nous jouons naturellement... entre blancs ?

— A quoi pensez-vous, Renaud ?

— Dire que c'est « ça » qu'il va falloir défendre contre l'Asie, — fait Renaud, en montrant les joueurs. — Vous savez où, trop souvent, va mon cœur... Mais je n'ai pas le choix : ce sont eux, mes frères.

À Singapore, comme le bateau s'emplissait, durant l'escale, de charbonniers, de changeurs, de vendeurs de fruits et de faiseurs de tours, on annonça l'aide-de-camp du gouverneur. Il venait de la part du Gouvernement anglais saluer Jâli, ayant appris sa présence à bord.

Jâli s'inclina, remercia, implacablement poli et patient, éludant les questions par habitude, et répondant à tout par le sourire.

Cette visite attira l'attention du bord. Le bruit courut qu'un grand souverain voyageait incognito, et mille autres sottises. Jâli intrigua les passagers.

Comme, souvent, il s'habillait à la chinoise :

— Si c'est permis d'avoir des robes pareilles ! Des robes longues ! C'est bien une idée d'homme !

— Ce doit être un « Céleste ».

Et les femmes levaient les deux index, pour indiquer qu'elles savaient ce qu'est la Chine.

— Je ne crois pas qu'il soit si abruti. Il est surtout immobile...

— Les Extrêmes-Orientaux, il y en a de très bien, je vous assure. Jamais ils ne se grattent et ils ne sentent pas mauvais.

— Si ces gens n'étaient pas des imbéciles, ils parleraient !

Jâli et Renaud ne sortent qu'à la nuit. Jusqu'à l'aube, ils arpenteront le pont oblique, puisqu'on interdit, sur ce bateau, de faire les lits en plein air. Les enfants se sont tus. Le bar, avec ses liqueurs, attachées comme des animaux dangereux, est clos. La médisance, cette herbe vénéneuse des Tropiques, ne blesse plus. L'obscurité, sinon la fraîcheur, leur donne du goût, comme autrefois à Karastra, pour parler et rapprocher leurs pensées.

Il en fut ainsi jusqu'à la mer Rouge. Puis, un soir, à la hauteur de Port-Soudan, un frisson, le premier depuis si longtemps ; le vent vint du Nord. Le lendemain, sur le bateau, il ne restait plus en blanc que Jâli et Renaud, partis si vite et si distraits qu'ils n'avaient pas emporté d'effets de laine. Tous les passagers semblaient en deuil. Costumes à la mode des Galeries saïgonnaises, vieux vêtements datant des derniers congés.

Tandis que Renaud prépare son compagnon à l'Europe, comme des pavillons, des constellations nouvelles sont hissées. C'est tout le ciel à réapprendre, pour commencer.

Jâli ne quitte plus ses jumelles. Maintenant, on voit la terre. Des fumées couleur de suie cuite, lourdes et horizontales comme des terrasses planent sur un point de la côte.

— C'est Marseille ! Bouddha vivait encore lorsqu'elle fut fondée, — dit Renaud.

— Qu'est-ce qui domine la ville ?

— L'esprit de lucre, le communisme, la bouillabaisse.

— Non, là-bas, ce point d'or, au-dessus des fumées ? — demande Jâli.

— Notre-Dame de la Garde, une basilique.

— Chez nous, aucun temple ne se permet de dominer un paysage.

— Parce que les paysages eux-mêmes sont des temples.

— Vous êtes devenu asiatique, Renaud.

— Non, Monseigneur.

On approchait. Du sol, montaient des maisons géométriques, fendues de rues, trouées d'ouvertures enduites d'une substance brillante.

Jâli n'avait jamais vu de verres à vitres.

II

Pourquoi attendre que d'autres soirs surviennent, semblables à celui-ci, pour dire la rencontre de Jâli et de l'Occident ? Aucun ne sera plus convenable que ce premier. Renaud est resté en arrière, à Paris : le Prince et sa suite ont fait route directe jusqu'à Londres, but de leur voyage, et sont descendus dans un hôtel du Strand, qui est loin d'être un bon hôtel, parce qu'ils n'ont pas d'argent. Ils habitent des chambres glaciales, au sixième étage, donnant sur des cours, oubliettes de petit calibre. Uok et Kruot tremblent de froid, encore en blanc ; Jâli et le Colonel sont vêtus de chandails khaki, épaves des stocks américains, achetés à Marseille. (Renaud a dû leur expliquer la laine, ils n'en avaient jamais touché). Ils restent tous ensemble, loin des Européens aux grandes dents blanches, qui leur font peur ; ils sont accroupis les uns contre les autres, depuis le matin, à fumer la même pipe à eau, à boire du thé, cachés dans cette obscurité londonienne, comme les premiers hommes dans une caverne. L'odeur fade de l'huile de coco, dont sont enduits leurs cheveux, flotte bas. Enfin, un peu avant l'heure du dîner,

Jâli secoue sa torpeur, emprunte une casquette à son aide-de-camp, — il n'a encore qu'un casque colonial, — relève son col et gagne la rue. Il plonge dans les remous en spirale d'une foule qu'il suit, incapable de sortir du courant. Ces gens accablés, qui marchent à une allure désordonnée, l'entraînent dans leur fuite. Autour de lui, tout brille. Le mot « étrange » revient sans cesse à son esprit. Tout est étrange. L'Occident lui paraît regorger de richesses. Pas de mendiants, Il n'y a que des voitures ; ici, pas d'échanges furtifs, pas d'échoppes profondes, propices aux marchandages ; tout est affirmé brutalement en façade, les objets précieux se disputent les étalages, et le commerce est un combat de lumières. Des trains partent en pleine rue comme des coups de fusil, on se presse, on s'évite, on se tamponne, le sol tremble. Personne n'est étendu : on dirait que les Blancs sont toujours debout. Jâli regarde avec découragement cet Occident colossal, ces chevaux monstrueux, ces portefaix, qui soulèvent en sifflotant les plus lourds fardeaux. Comme cette race blanche est forte ! Les maisons, compactes, sont soudées les unes aux autres, éclairées jusqu'au ciel. Aucune n'est sur pilotis et il n'y a pas d'égouts au milieu de la chaussée. Pas de chiens errants. Jâli peut tout au plus se tenir debout et demeure sur le refuge de Piccadilly Circus. Il se sent transfuge dans un camp ennemi

et ne croit pas à sa liberté. Il se retourne, avec la méfiance de sa race : ces hommes-là doivent le suivre... Il prend au hasard une petite rue de traverse ; à l'opposé, une autre, plus obscure encore. Alors, soudain, tout change d'aspect. Il s'est perdu dans des squares funéraires ; déjà, le centre, qu'il vient de quitter, n'est plus que du rose vaporisé, au loin. Maintenant les magasins sont fermés, les maisons rapetissent, perdent l'équilibre, les perspectives flanchent, les réverbères mollissent. La nuit ne marque pas ici un joyeux lever, comme à Karastra, un réveil de toute la nature : on dirait le signal d'une quotidienne défaite. Les derniers hommes que croise Jâli paraissent las d'avoir lutté en vain, furieux d'être trahis ; visages durs, faits d'angles lumineux et de trous d'ombre, le contraire des visages pleins et plats de Karastra. Ces gens traînent leurs pieds, leurs yeux, leurs mains et semblent avoir jeté leurs armes. Travailler, passe encore, mais pourquoi ces excès de travail ? Des voitures publiques recueillent les derniers passants comme des ambulances ramassent des morts.

Un autobus circule, à peu près vide, portant à ses flancs, en réclame, de gros cornichons verts. Jâli qui ne connaît que les teintes plates et ignore la peinture en trompe-l'œil, les prend pour de vrais cornichons, (ce qui montre assez combien tout lui est piège ou surprise). Épuisé, peu habitué

à la marche et aux lourds habits européens, Jâli monte sur l'impériale. Il tremble de froid, sans pardessus, et tire à soi les toiles cirées de l'autobus. Il traverse des quartiers pauvres où les devantures de marchands de bananes et de bonbons se chargent seules de l'éclairage ; des *pubs*, bistrots dont il voit la décoration de tonneaux par-dessus les vitres dépolies, et des restaurants populaires compartimentés comme ceux des hôtels chinois, où l'on déchire la viande avec les dents. Arrivé au terminus, quelque part dans l'Est, il descend, s'assied sur un banc. Là, le Prince héritier de Karastra pense à ses femmes, à ses palais de mosaïques, au roi Indra. Il a traversé des espaces plus immenses que tout ce que disaient les chroniques, pour en arriver là. Il n'en peut plus. Ce n'est pas le désir de faire de grandes choses qui manque aux Orientaux, c'est la force. Sur sa tête dure, il reçoit des gouttes. Bientôt, l'eau tombe droite, comme d'un lavabo, et les trottoirs en sont laqués. Ce qu'il ressent est aussi loin du mécontentement que du plaisir. Il a voulu cela. Il ne se défend de rien, au contraire. Simplement, ses yeux s'ouvrent. Que le monde occidental vienne à lui... Cette femme, à l'imperméable dégouttant d'eau, au chapeau de paille noire pliant sous le poids de l'averse, qui vient l'aborder, Jâli lui répond avec sollicitude. Elle a faim, mais elle ne demande pas à manger. Elle invite même

Jâli, au bout d'un instant, à casser la croûte chez elle. Ils se mettent en marche et arrivent à Commercial Road. Dans une soupe au brouillard, trempe une plèbe en partie asiatique, des Hindous décharnés, des Chinois en ruines, des Israélites phtisiques. Jâli rêve éveillé. Ses forces sont à bout. Ses jambes molles entrent dans des flaques d'eau, sa tête est incendiée par des illuminations. Il regarde la femme à ses côtés : la pluie boucle, comme des copeaux, ses cheveux roux ; elle semble toute jeune, désordonnée et très pauvre ; elle a des yeux verts, remontant vers les tempes comme ceux des tigres, et des taches de rousseur gagnées on ne sait à quel soleil. Son anglais ne vaut rien. C'est une Française.

— Tu es mignon, — dit-elle. — J'aime bien les négros... Et pourtant j'ai vécu trois mois avec un Chinois de Lyme St. Je suis payée pour savoir que ce sont de beaux salauds. Les Anglais aussi d'ailleurs. Ce sont ceux-là qui me débecquetent le plus. Pour penser à la femme, il faut qu'ils soient saouls. Les Français, au moins, c'est à la redresse sur le trottoir, mais au plume si c'est doux... Et puis, Londres, c'est moins bien balancé, moins coquet que Paname, sauf que pour faire le tas, c'est plus « intéressant », comme de bien entendu.

Elle est grande et gracieuse. Elle avance et coupe l'asphalte avec des jambes en ciseaux.

— Tiens, lève le blair. C'est ici chez moi, — dit-elle. — Attends-moi.

Elle s'est arrêtée devant le numéro 432.

— Je m'appelle Angèle, Angèle Ventre ; au premier. Tu t'en rappelleras ? Je vais chercher la clé dans la boutique d'en face.

Ils montent.

Jâli regarde autour de lui. Il ne sait où s'asseoir, car il n'y a pas de sièges. C'est la première fois qu'il voit un logis d'Européen. C'est aussi la première fois qu'il entre chez un pauvre. Ce mélange de misère, de mauvaise odeur et de tristesse n'existe pas en Extrême-Orient ; les indigents ont l'air d'y avoir choisi leur état, comme un métier ; leur vue n'offusque pas les riches.

Pourquoi, en Occident, où chacun ne pense qu'à l'argent, n'y en a-t-il pas au moins assez pour tous ?

La bougie fume, sur une chaise de paille. La veille, il n'y avait pas un shilling ici. On a coupé la lumière électrique.

— Je n'ai que cette chambre et pour ramener des amis, il faut attendre que ma vieille soit endormie, ou du moins pieutée.

Dans un coin de la pièce, derrière une cloison à mi-hauteur faite de planches, comme dans les porcheries, il y a un matelas à terre, où est étendue une femme.

— C'est ma mère. madame Ventre.

Elle ajoute :

— Mets-toi à ton aise. Tu sais, je n'ai que de l'eau froide.

Jâli s'étonne ingénument. Il n'a jamais vu, à Karastra, que des Européens propres, qui se faisaient cirer, blanchir et brosser à tous les coins de rue. Il ignorait que les grandes nations eussent leur fumier. Cela l'enhardit.

— Tu permets ? — fait Angèle, — j'éteins. Nous y verrons bien assez clair avec la lumière de la rue.

En effet, le réverbère, dont on aperçoit la couronne, leur envoie un angle d'un rose vif, quadrillé par la fenêtre à guillotine. Angèle étend sur le lit un journal, pour les pieds.

— Embrasse-moi, — fait-elle.

Elle est plus grande que lui, et belle, avec son jupon à la taille et son buste nu de jeune lutteuse, blanc et brûlant comme de la neige. Ils grelottent. Jâli pense aux nuits moites d'Asie près de ses femmes, où il faut se poudrer le corps de talc pour pouvoir s'étreindre.

Jâli l'embrasse comme il a vu faire les Blancs au cinéma, ce qui n'a aucun rapport avec ce long reniflement qu'est le baiser oriental.

— C'est tout ? — demande-t-elle.

Elle regarde le Prince avec admiration et mépris.

— Je vois ce que c'est, — dit-elle. — Tu es

le genre flemmard, le genre adoré, quoi... Délicat comme un prince.

Docile, elle verse sur lui.

Jâli n'oubliera plus le goût de la peau blanche.

Bientôt, ils ont faim et froid : Jâli ne connaissait pas encore ces deux monstres du Nord, ces fauves qu'il faut tuer plusieurs fois par jour. Cela explique cette lutte sans relâche, cet effort sans détente, cette impossibilité de se laisser aller, de tomber sans mourir, des gens d'ici. Ne serait-ce donc que pour mieux se défendre qu'ils attaquent ? Couchée près de lui, celle-ci travaille encore. Ces grandes choses de l'Occident qu'il commence à haïr et qui l'étonnent, l'offre et la demande, ces deux planches de torture, c'est donc la peur du froid et de la faim qu'il y a derrière ?

Angèle s'est levée, est sortie pour aller chercher de la bière et du pâté de porc.

— Reste, — a-t-elle dit. — Te sauve pas. Crois pas maintenant que je vas t' taper.

Toujours couché, Jâli se demande pourquoi il est là. Cette impulsion qui l'a fait sortir du West End, n'est-ce pas la même que celle qui l'attira, comme un aimant, hors de son palais et de la Ville interdite ? Il n'a nullement, toutefois, l'impression de s'être égaré. Au contraire, au fond de ce lit humide, dans l'obscurité, évadé, abandonné de tous, il se délecte et se sent maître

de soi ; ce qu'il a voulu est à sa portée. Où sont ses palais ? Où est le traversin de soie sur lequel l'épouse de service posait chaque soir une poignée de pétales de jasmin ? Qu'importe ! Jamais les manifestations officielles du pouvoir absolu ne lui donnèrent cette impression de puissance. Si Renaud le voyait en ce moment, couché là, non loin de cette pauvre endormie !... Jâli se relève. La mère d'Angèle dort, oppressée. Un trou dans l'oreiller est rempli de cheveux gris, comme du crin hors d'un fauteuil crevé. Il s'avance, se penche sur elle, sur son odeur de pauvreté fermentée ; on dirait la victime d'un crime épouvantable, immense, collectif. Tout apparaît, en Occident, si injuste... Jâli se penche et met un baiser sur le front de la vieille.

Pourquoi a-t-il fait cela ? A Karastra, il n'y a pas de vieillards, tant la vie est courte sous les Tropiques et tant la nature, comme un poète difficile sur le choix de ses images, est pressée de refondre ses formes et de recommencer d'autres combinaisons. Cette femme, avec sa peau grise où les rides s'enfoncent et où les veines remontent, lui semble le risible aboutissement de plusieurs siècles de recherches scientifiques pour retarder une échéance naturelle. Ce corps, pourquoi respire-t-il encore ? Il aurait dû disparaître depuis longtemps. Dans sa soif d'exister, l'Occident surpeuple artificiellement la terre d'une immense

et inutile nation de gens âgés et aboutit à cet état qui n'est ni la vie ni la mort, à cette aïeule qui geint en rêve, parce qu'on lui a appris à se retenir sur la pente douce et glissante du néant.

Maintenant Jâli rallume la bougie, ajuste ses habits et sort tranquillement. Il descend le petit escalier vertical, s'impose un calme excessif pour abandonner dignement ces quartiers désolés, ces maisons d'affliction. Il se sent si dispos, qu'il a besoin d'être loin de cette agonie. A Karastra, il n'y a pas si longtemps, on brûlait les victimes sur de si beaux bûchers que leur dernier soupir était envié de tous.

Le soir suivant, Jâli remet ses vêtements encore humides, ses chaussures boueuses et sort de nouveau, incapable de rester dans son logement étroit ; il pose automatiquement un pied devant l'autre, comme un somnambule. Si ses malles — qui ne sont pas arrivées — sont définitivement perdues, y compris ses bijoux, qu'il a laissés aux bagages, il ne va plus pouvoir attendre. L'oisiveté, sous ses climats-ci, est impossible ; or, ses mains si longues, si souples, ne sont bonnes à rien. En regardant les Grenadiers de la Garde, dans St-Jame's Park, il se demande s'il pourrait s'engager ; mais ces guerres européennes, sans partages de terres et sans sacs de villes, ne sont-elles pas une piètre affaire ? Il passe devant le théâtre Saint-

Martin : sur les marches dorment des femmes en châte ; il passe devant Saint-Martin-des-Prés, dont la crypte sert d'asile de nuit. Lui faudra-t-il en venir là ? Il ne possède, dans sa chambre, que des monnaies de coquillages, et il n'ose entrer pour les changer, dans aucune banque de la Cité ; cette Cité l'effraye, haute et abrupte comme des latomies, ce baigne d'où nul n'échappe et d'où se déroule autour du globe ce ruban de papier ininterrompu qu'est le chèque anglais... Jâli n'a jamais rien payé, ni même pensé à l'argent. Si l'on est obligé d'y penser, les boutiques cessent d'être un amusement, deviennent une menace ; chaque annonce crie : « Prends garde, la vie d'ici n'est pas pour toi, puisque tu n'as pas d'argent ». La paix, la santé, le génie, la gaieté, il semble y avoir des affiches pour tout, sur ces murs ; dans les journaux, tout est coté. A la longue, sous cette muette sommation, le Prince s'aplatit et plie le dos. Il se sent non seulement chétif et inexpérimenté, mais indocile et en révolte. Il a lu dans des romans anglais de charmantes descriptions de la vie de bohême. Mensonges ! Londres lui apparaît dur aux pauvres, avec ses hôpitaux redoutables, auxquels il préfère les lazarets contaminés et les léproseries de Karastra, ses *work-houses* comme des prisons centrales, ce vent coupant, cet air rude qui ne permet pas qu'on vive de rien, ce prolétariat britannique orgueilleux et

si organisé que les pauvres en sont exclus, comme ils le sont de ce monde anglo-saxon qui n'a jamais été fait pour eux. Nulle part de sympathie, partout les gens ont des injures à la bouche. Jâli a froid ; il comprend ces mots qui reviennent si souvent dans les appels à la pitié, en Occident : pas de feu ! Le feu exalté ici et, en Orient, si redouté ; feu, ennemi de la fraîcheur, symbole de l'amour instable, feu destructeur. Or, quel Occidental souhaiterait de voir s'éteindre ce qui coûta des siècles à allumer ? Quel Européen ne reculerait en apprenant que nirvâna veut dire extinction ?

Jâli se retrouva, comme la veille, dans Commercial Road. Il s'arrêta devant chez Angèle. Il y avait de la lumière. Mais il n'osa monter, de crainte qu'elle ne fût avec un autre homme ou qu'elle ne lui fît mauvais visage. Il redoutait aussi de ne pas la trouver et de rester face à face avec la vieille qui parle dans son sommeil, ce qui lui faisait peur. Il repartit. Après la journée, cette ronde nocturne était adoucissante. Le ciel était propre, ce soir, presque déshabillé de nuages. Jâli acheta un quart de ces noix de coco qu'on donne, à Karastra, aux éléphants. Il n'avait de répugnance pour rien. Lui, dans le palais de qui on brûlait des aromates pour purifier l'air, quand quelqu'un qui n'était pas de caste royale était entré, pénétrait en Occident par les taudis et les sentines. Il s'avancit,

soutenu par une sorte d'extase ineffable, comme dans un pays imaginaire. Tout, en cet instant, semblait affranchi de vraisemblance. Soudain, il entendit une musique affreuse ; cela sortait du trottoir. Jâli regarda à ses pieds : un homme, sans bras ni jambes, jouait de la clarinette avec ses narines. Son buste était habillé d'un uniforme militaire et couvert de décorations de guerres coloniales.

— Aidez-moi vite, monsieur. Je suis non seulement infirme, dit l'homme en s'arrêtant, mais j'en tiens une poivrée. Je n'aurais bientôt même plus mon nez pour vous jouer une danse.

Jâli fut pris de panique. Il croyait l'Europe définitivement nettoyée de ces maux, de ces supplices. Ce crustacé humain, accroché à la vie par son nez pourri, ce tronçon perspicace et menaçant qui le regardait, protestait à coups d'air de flûte, l'épouvanta. Il sauta par-dessus le mutilé et s'enfuit, emportant de ce spectacle des privilèges occidentaux il ne savait quel plaisir terrible.

Le lendemain, Jâli eût pu croire à un cauchemar, tant le paysage était velouté, l'air crémeux. Il se leva, prêt à toucher cette indemnité que donne le repos, qu'offre une immanente justice. Le soleil brillait, si l'on peut dire. Renaud arriva et, avec lui, tous les bagages, retrouvés.

Renaud a enfreint l'avis des médecins pour venir

voir Jâli ; ensuite, il retournera en France se faire soigner.

— Les chirurgiens anglais ne m'auront pas, — dit-il.

Jâli compare Renaud aux Anglais à qui, par son physique nordique, il ressemble. Mais les Anglais, sous des dehors rigides, il les devine mous, inertes, bégayants, de pensée comme de parole. Son ami est nerveux, séduisant, délibéré dans ses propos et dans ses actes. Renaud met à découvrir l'Angleterre, cette vieille colonie normande, beaucoup moins d'aigreur que les Britanniques n'en mettent à retrouver les États-Unis, cette vieille colonie anglaise. Il se promène par les rues avec quelque chose de spirituel, de sociable et de si timide que Jâli sent son affection pour lui redoubler.

— Ici, j'ai tout le temps l'impression de jouer, explique Renaud. Les Anglais sont les seuls gens qui croient à ce qu'ils font. C'est pour cela qu'ils ont tellement l'air d'enfants roses habillés en grandes personnes. Vous verrez, cela contraste avec l'austérité bilieuse de la France, où tout le monde est vert d'envie, jaune de prévoyance et noir de besoin.

Jâli raconte à son ami ses débuts dans Londres, sa rencontre avec Angèle.

— Vous levez mes payses, maintenant ? Bravo ! dit Renaud. Je suis heureux que ce que vous con-

naissiez d'abord de mon pays, après moi, soit une prostituée. Ces prostituées françaises de l'étranger sont des femmes souvent admirables, énergiques, vivant sans savoir un mot d'une langue autre que la leur, solitaires, sans offices d'émigration pour les aider, rejetées par les Consulats, réprouvées par leurs compatriotes, défendant leur peau contre les assassins et contre la police, économisant âprement, mais gardant intact l'amour du pays. Plus les Françaises sont de haute classe plus elles se dénationalisent ; les prostituées sont souvent, après les religieuses, nos meilleures patriotes.

Pour la première fois depuis son départ d'Asie, Jâli songea à faire l'inventaire des bijoux qu'il avait donné l'ordre d'emporter, au moment de sa fuite. Lorsque le joaillier, fournisseur anglais de la Cour de Karastra, arriva de Bond St. et qu'il les aperçut dans cette pauvre chambre, il manqua de tomber. Il eut pour Jâli les mêmes yeux qu'ont les femmes pour regarder sa boutique. Tout ne pouvait tenir sur le lit. Il y avait des sautoirs de perles roses, des barres d'or, des rubis birmans sang-de-pigeon des mines de Mogôk, des saphirs noirs de Chantaboun, qui guérissent de la morsure des serpents, des bagues d'orteil, des bracelets de cheville niellés, si lourds qu'ils tiennent plus de l'armure que de l'orfèvrerie, des émeraudes sans gerçures, comme des menhirs et, dans un mouchoir dénoué, un lot de diamants dessertis.

Le bijoutier prêta sur les diadèmes de Cour, pour commencer, quelques dizaines de milliers de livres.

Alors Jâli quitta l'hôtel du Strand et s'installa au Claridge's, avec cette indifférence de tous les Orientaux pour les hauts et les bas de la fortune. Il envoya le colonel prince Souryavong faire des courses et acheter deux automobiles, des chevaux, des gramophones, des vêtements. Celui-ci emporta, pour ses emplettes, sa balance chinoise afin de peser la monnaie qu'on lui rendrait, ce qui fit rire les marchands. Jâli, lui, se précipitait chez les libraires. Il emmenait Renaud partout et lui donnait des poignées de perles.

Après déjeuner, visite d'un haut fonctionnaire anglais. Le Gouvernement était au courant de toute l'aventure de Jâli. Ce fonctionnaire appartenait bien à la nation la plus bête et la plus sensée d'Europe ; il avait un chapeau haut de forme, ce qui mit le Prince sur ses gardes, car son expérience était que, lorsqu'un Européen vient vous trouver avec un chapeau haut de forme, c'est toujours pour demander quelque chose. La Couronne offrait à Jâli, en raison de son rang, l'entrée immédiate dans un des « bons » collèges de Cambridge, bons, c'est-à-dire un des collèges ordinairement fermés aux étrangers. Jâli eût préféré la France, mais quelques jours plus tard, il acceptera cependant l'offre d'aller apprendre l'anglais du Roi,

the King's english, quand Renaud désespérera d'avoir une réponse de Paris, où personne n'a jamais entendu parler du royaume de Karastra.

Voilà donc Jâli victime de sa haute situation. Bien qu'il prenne ses repas dans son appartement, le célèbre Casimir est là, ayant, un instant, abandonné, pour faire honneur à cette nouvelle Altesse Royale, le restaurant du rez-de-chaussée, veillant à tout, correspondant avec les garçons par signaux optiques, faisant circuler dans le couloir les plats qui arrivent sur des wagonnets caoutchoutés, comme des malades de maison de santé reviennent de la salle d'opération ; les espions italiens sont à leur poste, les portes à soufflets s'ouvrent sur des détectives, sur des boissons frappées, sur un mot de bienvenue de Buckingham Palace. On a confectionné des curries et une cuisine soi-disant orientale, encore plus impossible que l'autre ; les arrivants de Karastra ne peuvent digérer que le caviar, dont ils feront désormais leur nourriture. Mais, hélas ! ils n'osent plus porter le bol à leur bouche et manger au-dessus, avec les doigts ou les baguettes ; il faut accepter ces fourchettes et couteaux qu'on doit sans cesse porter d'une main à l'autre ; ces assiettes, mises stupidement si loin de la bouche que les aliments tombent à terre. Les chambres sont pleines des achats de la journée, merveilleux objets occidentaux, des machines électriques à tailler les crayons, des peaux de

bêtes contre le froid, appelées pelisses, des appareils pour enlever les pépins des fruits, des couveuses où l'on peut voir, à travers l'œuf, le germe se développer. Devant chaque porte, Uok et Kruot en redingote et pantalon de soie noire, montent une faction rigide et attentive.

Deux semaines se passent ainsi. Jâli ne se sent pas moins dépaycé dans le luxe que dans la pauvreté, le Claridge's et Commercial Road n'étant, dans son esprit, nullement séparés par leurs barrières conventionnelles et invisibles. Ce qui continue de l'éblouir, ce sont les lumières. Il s'étonne de cette vie singulière de l'hôtel, des repas, des plaisirs pris en commun, inventés par des gens qui n'ont pas de relations et comptent sur les halls d'hôtel pour s'en faire, alors que le vrai luxe, en Orient, c'est d'être séparé des autres, et toujours invisible. Et aussi, ce dont Jâli ne revient pas, c'est cette confusion extraordinaire des classes, des conditions, chacun prétendant à un rang qui n'est pas le sien ; ces salons où des pugilistes et des acteurs osent adresser la parole à des nobles, où des lettrés acceptent de parler à des marchands. Les sexes, également, sont mêlés ; c'est en public, d'ailleurs, que les femmes se déshabillent le plus volontiers ; au point que, les premiers jours, Jâli a cru qu'elles revêtaient pour le soir des robes collantes en peau, sans se rendre compte que c'était leur propre peau et

qu'elles allaient nues. Comme les femmes de Karastra, ces filles de milliardaires ont une robe par jour — mais, sous l'Équateur, il suffit d'aller la cueillir chaque matin. Pour se montrer dans les endroits publics, elles mettent leurs plus beaux bijoux, et tous à la fois ; elles ne savent pas les porter suivant le rang des convives ou à certaines lunes. Le théâtre, le fox-trott le stupéfient : que les gens dansent eux-mêmes, ou, mieux encore, confient leurs femmes à d'autres hommes, qu'ils coupent plusieurs fois leur repas pour revenir à table en sueur, alors qu'il y a pour cela des artistes de métier, lui semble incompréhensible. Des magistrats, qui ont prononcé des arrêts de mort dans la journée, des membres du Parlement qui ont fabriqué ce soir des lois, s'agitent, une coiffure en papier doré sur la tête, une crécelle à la main, les pieds pris dans les algues des serpentina. Jâli pense à la fin du monde ; à cette danse de Çiva, où le dieu finit par imposer à la terre un rythme contraire à celui de la création, comme un potier pris de folie qui inverserait soudain son tour et ferait sauter son œuvre en morceaux.

Renaud est parti pour préparer l'installation de Cambridge. Sans lui, Jâli est encore plus désarmé devant toutes ces images nouvelles, que Renaud n'est plus là pour commenter avec son humour, avec cet esprit souple qui sait tout

concilier, expliquer. Jâli reste prudemment dans l'ombre, malgré son désir de connaître, repris par cette hostilité et cet orgueil asiatiques qui ne veulent jamais avoir l'air d'ignorer, ni se montrer surpris. Il vit sans voir personne, et pourtant, malgré cet état de défense, éveillé, attentif.

III

— Aller vite ! — s'écriait Jâli, au cours des heures molles de Karastra.

Pour un peu, maintenant, il demanderait grâce. Il a maigri. Mais est-il plus avancé ? Il a amoncelé tant de faits nouveaux qu'il vacille sous leur poids, se heurte à tout sans prendre le temps de se laisser pénétrer, pose des questions sans pouvoir, malgré son désir, attendre la réponse, veut prolonger chaque instant, alors qu'il faut déjà repartir. Il souhaite retrouver cette indifférence à l'heure qui passe, cette torpeur, qui rythmaient sa vie asiatique. Repas debout, siestes coupées de sonneries téléphoniques, nuits écourtées par des radio-concerts, journées occupées à recevoir des reporters, des oisifs, à expulser des escrocs, à éconduire des collectionneurs d'autographes, des maquerelles, matinées sans même avoir levé les yeux vers le ciel, voilà la vie occidentale. Son Excellence le Prince Ratnavong, ministre de Karastra à Londres (le royaume entretient en Europe plusieurs légations), a dû recevoir l'ordre de veiller sur le Prince héritier, car il ne quitte plus les couloirs du Claridge's. Il veut à tout prix donner

de grands dîners en l'honneur de son jeune maître, avec Lady Colefax. Les noms et les choses de l'Ouest dansent vertigineusement sous les yeux de Jâli.

— Si votre Christ mourait aujourd'hui, — dit-il, — ce devrait être crucifié sur une horloge.

Heureusement, le voici enfin hors de portée, à Cambridge. Quelques heures ont suffi. Renaud a dû louer des chambres en ville, car les autorités de Trinity College, pour bien marquer qu'elles ont eu la main forcée par le *Foreign Office*, — et d'ailleurs mises sur leurs gardes par l'arrivée, en fourrier, d'un secrétaire français (ce qui témoigne de la part d'un prince de bien peu de *self-respect*) — ont prétendu ne disposer d'aucun appartement, à l'intérieur même du collège. Jâli prend donc possession du sien dans Sidney St., vrai logement de sous-gradué, avec des tapis troués, un bain de siège crasseux, une vieille fourchette à toast, un ratelier à pipes, une reproduction du *Christ à la lanterne*, d'Holman Hunt, et de la vue sur une asphalte bordée de réparateurs de motocyclettes et de marchands de cravates.

Jâli trouve Renaud alité ; son ami souffre terriblement et craint un abcès au foie. Il entend ne pas être soigné. Jâli revêt la robe universitaire et suit les cours, tous les cours, avec cette soif démesurée de la jeune Asie d'apprendre, mais d'apprendre trop vite. Il se désespère de ne pas

savoir la chimie en une semaine, la quitte bientôt pour la minéralogie (avec ce désir inavoué de passer pour maître des secrets de la terre et des trésors cachés); le droit international ne le séduit qu'un instant, prestige de la mode. Il veut arracher à l'Occident sa science et ses supériorités qui l'impatientent, mais sans effort, sans système, en hâte, sans voir que ce que cet Occident peut lui donner de mieux, c'est justement une méthode, un art rigoureux de la pensée.

De son lit, Renaud met un peu d'ordre dans cet amas de connaissances que Jâli vient dégorger, malgré lui, plusieurs fois dans la journée. Le Prince accumule; lui choisit.

— Que de provisions ! Votre Altesse ne risque pas de mourir de faim...

Il faut aller au plus pressé, éviter que Jâli ne devienne un « étudiant » chinois, un affreux primaire cantonnais, retour du quartier latin ou des Y. M. C. A. Mais, d'autre part, Renaud se rend bien compte que jamais l'Université anglaise ne fera de Jâli un homme moderne, autre chose qu'un succédané de prince hindou, c'est-à-dire une noire caricature britannique.

— Monseigneur, — dit-il, — croyez-moi, le maillet de polo n'est pas une arme pour défendre les royaumes, en 1925.

Certes Jâli a des ressources qui manquent aux autres, le privilège d'être profondément royal, son

calme fier, ses manières discrètes et la façon dont il est naturellement respecté et servi par tous. Mais il faut veiller à ce que ce prince, si émotif, si influençable, reste lui-même, alors qu'avec ses richesses brutes, comme l'Asie elle-même, il vient en Europe recevoir une forme. Déjà Jâli a quitté Londres harassé, ébloui, terrorisé ; deux semaines ont suffi. Les débuts ont été trop violents, cette altitude trop élevée pour un cœur faible.

Renaud réfléchit :

— Le goût de l'Orient, sur moi, a passé comme une rage de dents : le choc en retour qu'un Oriental reçoit de l'Occident est évidemment bien plus dangereux. Ce que nous allons chercher là-bas n'existe plus ; nous sommes des amateurs de trésors, des fouilleurs de sépultures ; nous arrivons trop tard ; mais les Asiatiques trouvent chez nous plus de choses que jamais, car tout aujourd'hui leur est ouvert, offert, permis. Comment ne perdraient-ils pas la tête ? Il faudrait que mon Dauphin pût se munir d'une bonne attitude critique. Mais c'est commencer par la fin : confié à des professeurs, il va s'en tenir, par tradition orientale, non à l'esprit, mais à la lettre.

Les choses ne prirent cependant pas tout à fait la tournure qu'attendait Renaud. Un soir, Jâli entre dans la chambre de son ami et vient s'asseoir sur son lit.

— Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui ?

— De l'aviron ? L'amour ? Avez-vous traversé les lakistes à pied sec ?

— Non, — répond Jâli ; — j'allais à la bibliothèque pour y étudier Shakespeare, Fontaine de Poésie ; mais les bibliothèques sont comme ces bazars, d'où ce que l'on remporte n'a aucun rapport avec ce que l'on était venu y acheter. Bref, je suis tombé, au hasard des rayons, sur le *Dhammapada*. Le papier même du livre sentait l'Orient... Cela m'a paru si étrange, dans ce brouillard anglais qui me serrait à la gorge comme une cravate de chanvre, de me plonger dans l'éloge de Celui qui a su briser ses chaînes... Deux étudiants qui travaillaient près de moi, m'ont adressé la parole, à la fermeture de la salle de lecture. Ils m'ont questionné sur le bouddhisme... Je ne savais comment leur répondre. Je connais bien mes textes, j'ai toujours accompli mes obligations rituelles, mais je n'ai pas cette foi communicative... Et puis j'avais oublié, en lisant, le lieu, l'heure, l'Occident. Alors, je me suis dérobé, comme le Bouddha lui-même : quand on lui demandait une explication du monde, il répondait que cette recherche était inutile au salut. Je leur ai démontré aussi que le meilleur des Dieux était athée...

— Votre Altesse Royale se fera mal voir du Vice-Chancelier, si cela continue. Shelley a été expulsé d'University College précisément pour cela.

— Je n'ai rien su leur dire... je ne sais pas parler; J'aurais voulu cependant être utile. Mais comment expliquer à Cambridge, en 1925, ce qui a été énoncé dans l'Inde du sixième siècle ?

— Qui vous interrogeait ? Des sous-gradués anglais ?

— Non, l'un, Thomas Shannon, est Irlandais ; l'autre, Hamilton Kent, est Américain. Ils m'ont avoué qu'ils étaient sûrs que la sagesse, dont ils ont un vif besoin, vient de nos pays. Ils ne sont pas d'un bon collègue.

— Évidemment.

— Je les ai invités au thé.

Un silence.

— Depuis que j'ai quitté mon palais, — dit Jâli, — et que je n'ai plus aucune obligation religieuse officielle, il m'arrive de penser davantage au Bouddha, oui, de penser à lui, comme au seul ami qui, avec vous, m'ait accompagné jusqu'ici. Comprenez-vous cela ?

— C'est votre façon d'avoir le mal du pays. Le bouddhisme n'est pas viable en Europe, Monseigneur. Le Bouddhisme c'est : ne pas désirer, ne pas agir. Or, si l'Occident n'agit pas, il meurt. Ce n'est que grâce à quelques pessimistes, que le Bouddha a pu parfois se risquer par ici.

— Ne dites pas cela, Renaud. Quand on reprochait au Parfait d'être pessimiste, vous savez ce

qu'il répondait : « Si la médecine est pessimiste, alors le Bouddha l'est aussi. »

— Mais la médecine l'est, du moins en ce qui me concerne. Le médecin est venu ce soir... Je m'en doutais : le troisième abcès au foie est en vue ; j'irai me faire opérer à Paris, la semaine prochaine, dès que je pourrai me lever.

— Il n'y a pas toujours lieu de croire les maîtres des Médicaments, — observe Jâli.

Les amis improvisés du Prince entrent à l'heure du thé ; ils appartiennent à cette nouvelle classe d'étudiants de grandes universités anglaises que la brutalité des temps, l'absence d' « anciens » (qui, tués à la guerre, n'étaient plus là pour les brimer), la faculté de pouvoir, grâce au change, passer la moitié de leur année en France, ont rendu plus curieux, c'est-à-dire plus humains. Ceux-ci n'ont plus perdu leur jeunesse à boire et à s'endetter, dans le décor de *musical-comedy* d'une vieille Angleterre qui n'existe plus, mais ont su établir d'eux-mêmes des contacts d'expérience avec la vie. N'ayant pas à souffrir de la mécanique des examens, de la tyrannie d'un enseignement officiel ou de la servitude du régiment, leurs intelligences se sont développées librement et ont crû en même temps que leurs corps, leurs sensibilités, leurs caractères. C'est bien là l'effet de circonstances exceptionnelles. Les étrangers — comme

c'est le cas pour Shannon et pour Kent — en ont d'ailleurs profité plus que les Anglais eux-mêmes, enfermés dans la croûte de la famille et dans la pâte du milieu.

— Le Prince s'est refusé avant-hier, — dit Shannon en s'adressant à Renaud, — quand nous lui avons demandé de nous expliquer le Bouddha. Dites-lui bien que nous avons, Kent et moi, un besoin urgent d'être renseignés, car nous voulons vivre et nous adapter immédiatement aux conditions nouvelles ; nous avons beaucoup cherché ce qu'il y a de bien en notre génération et je crois que nous l'avons trouvé : nous savons nous adapter. On nous jette du toit, comme dit le proverbe, et nous volons. Peu nous importent les contrastes. Vous voyez tous les jours, dans les feuilles, des garçons de nos âges qui sont des assassins modèles sans cesser pour cela de jouer aux billes ; nous-mêmes, ne nous arrive-t-il pas d'étudier Tacite le matin et, l'après-midi, de décharger du charbon dans les ports, pendant les grèves ? Non loin d'ici, à Oxford, mon compatriote Oscar Wilde dénonçait jadis le vice suprême : pour lui, c'était d'être superficiel. (Il est d'ailleurs le symbole de ce vice-là.) Il y a aujourd'hui, chez les vieux, un autre vice suprême, qui est la rigidité. Les Anglais aiment le confort, l'ancien, celui qui consiste à être entouré de tout ce qui est utile ou commode ; dans le dénuement de l'époque, ils

s'acharnent en vain et souffrent, sans vouloir comprendre le merveilleux confort moderne qui est exactement le contraire et consiste à ne plus rien posséder.

— Arrête-toi, Shannon, dit Kent, tu parles trop, comme toujours. D'ailleurs, chaque époque a son vice suprême. Nous aurons, que dis-je, nous avons le nôtre !

— J'y viens, et c'est même pourquoi j'ai abordé le Prince sans lui avoir été présenté, reprend Shannon. Le vice, — ou ce qui revient au même — la caractéristique des années 1920-1930, c'est l'indifférence. Nos meilleurs livres, de Gide à Proust, sont des manuels d'indifférence. Les maris qui enlèvent pour leur propre compte les amants de leurs femmes, les pays qui s'étranglent après avoir été alliés, les généraux, hier ennemis, qui dînent ensemble, les bottes sur leurs morts, les cambrioleurs qu'on décore, les assassinats qui font rigoler tout le monde, ce n'est ni de la folie, ni de la tendresse, ni de la perversité, c'est de l'indifférence. Sachez que mon *Traité de l'Indifférence* est à moitié écrit. Je cherche seulement les précédents, les maîtres : c'est pourquoi je m'adresse à vous et au Bouddha. Ce qui me plaît, c'est que votre Bouddha est le premier dieu qui n'arrive pas au monde avec un cadeau de bienvenue ; rien dans les mains, rien dans les manches. Cette absence de bourrage de crâne me paraît essen-

tiellement moderne. Le Bouddha, comme indifférent, peut-on trouver mieux ?

— Moi, ce qui me donne confiance, ajoute Kent, en bégayant beaucoup (il a six mots de vocabulaire pour cent idées), ce sont les références : vingt-six siècles de foi et quatre cent soixante-dix millions de croyants. Chiffres véritablement astronomiques, que Ford seul...

Suivirent deux heures d'examens de conscience et un monceau de cendres de pipe. Shannon avait une belle désinvolture irlandaise, et un bagout qui désarmait. Kent était plus terne, plus jocrisse, plus honnête. Au fond, c'est Jâli qui les intéressait. Quant au bouddhisme, ils se jetèrent dessus et, en six minutes, en eurent vu la fin.

Renaud regarde ces « *freshers* », ces « bleus », avec l'indulgence d'un aîné. Il a huit ans de plus qu'eux, ce qui, aujourd'hui, correspond bien à trente ans d'autrefois. C'est déjà une tout autre ligne d'assaut que la sienne. Lui était un révolté et ne croyait à rien. Mais à la façon farouche dont il se cachait, au collège, pour fumer, on le devinait romantique. Par indifférence, eux croient à tout, ne sont gênés par aucune formule. Rien ne vieillit comme de parler du cœur ; mais Renaud est malade : c'est déjà être vieux. Donc il se dit que cette mode d'opprimer le cœur au profit de l'intelligence, outre qu'elle n'est pas absolument nouvelle, risque de jouer plus tard, à ces enfants,

de mauvais tours. Certes, ils sont persuadés qu'ils n'en ont pas pour longtemps à vivre ; chacun sait que la fin du monde est pour demain, mais la fin du monde, ce n'est pas nécessairement la fin des êtres... A moins encore, ce qui serait conforme aux usages, que ces jeunes gens ne nient que pour pouvoir ensuite mieux s'affirmer eux-mêmes et qu'après avoir crié leur dégoût, ils se jettent sur tout avec un désir forcené de jouir ? C'est très naturel (bien que la volonté soit un vilain défaut, chez les autres). Jâli, avec sa figure plate, est tout le contraire. Des appétits apparents et, au fond, un grand détachement. Il faut en aimer Jâli davantage.

La nuit est tombée ; un charbon gras fume à l'intérieur de la pièce. Renaud se fatigue. Tous sont assis, sans façons, sur son lit. Il a la fièvre. Les terribles douleurs en bretelle des récidivistes du foie, le reprennent.

Il se tourne contre le mur et ferme les yeux. Il entend vaguement Jâli qui répond à ses amis : — Ne soyez pas si curieux. Ne m'emmenez pas au-delà des limites de la connaissance. Laissez en repos votre subconscient... cela porte malheur... la curiosité tue.

Huit jours plus tard, Renaud vient d'être opéré. On n'a pu le transporter en France. Il se trouve dans une clinique de Portland Place. Il a trop

attendu : péritonite. Son état est désespéré ; il le sait. Le Prince est présent. A Jâli, il semble que c'est le bateau qui le porte qui s'enfonce sous lui et qu'il ne pourra survivre. Comme les êtres primitifs, il sait, bien avant qu'elle ait frappé, que la Mort est derrière cette porte.

Renaud regarde sans cesse ses doigts comme ceux qui ont été empoisonnés par le datura. Ce geste ne trompe pas.

— Avant de guérir et de rentrer dans la vie... — commence Jâli.

— Laissez donc, — soupire Renaud. — Cela m'est égal de mourir.

— *Nonsense !* — interrompt la nurse ; — qui vous parle de mourir, monsieur d'Écouen ?

— Les nurses disent toujours ça. Ce n'est pourtant pas de santé dont il est question dans les maisons de santé ? J'ai d'ailleurs eu tort de reprendre mon vrai nom pour entrer ici. J'aurais dû savoir que les Cohen ne meurent jamais et que les Écouen meurent toujours.

Il sourit. La pudeur l'empêche d'exprimer sa panique, de crier qu'il est en Occident, sur la terre ferme et qu'il ne veut, à aucun prix, disparaître, bien qu'il ait si souvent répété du bout des lèvres qu'il n'y a qu'un glissement imperceptible de la vie à la mort. Certes, quand il était bien portant, il lui arrivait de dire : « Je ne veux pas vivre vieux » ; mais jamais : « Je veux mourir jeune. »

« Je ne me confesserai pas, pense Renaud. Je ne veux rien renier de ma vie. Et puis, cette vie, ne l'ai-je pas passée à me confesser, publiquement ou à moi-même ? C'est bien suffisant. Et comment avouer que je suis attaché à tout, au bien comme au mal ? La mort me surprend, elle me saisit, moi le vif des vifs, alors que je suis au niveau de tout. Est-ce mon tour ? La mort suit la mode, elle ne veut plus vieillir et court les jeunes gens ».

Il pense à ses camarades, à Raymond Radiguet, à Emmanuel Fayë.

— Ce ne sont plus des faces pâles qu'elle s'offre, mais les plus beaux gars, lourds et sucrés comme des fruits... La guerre lui a donné de mauvaises habitudes... D'ailleurs, je vais vivre ; encore une mauvaise nuit... Oui, je sens que demain, déjà, sera autre.

— Je vous le souhaite, — dit Jâli.

Mais, au fond de lui, le Prince reste un Oriental, dont le cœur n'intervient jamais pour autrui, aux heures graves. A Karastra, quand quelqu'un se noie, on accourt à la rivière mais personne ne se jette à l'eau. C'est une affaire entre l'homme et ses démons. D'ailleurs, ce qui lui semble étonnant, ce n'est pas de mourir, c'est d'arriver à vivre. Voilà le miracle. Quand on pense à tout ce qui, dans la nature, s'y efforce, à tous ceux qui ont disparu en essayant de ne pas s'en aller,

comment ne pas s'émerveiller de ce court miracle, qui fait qu'on est ?

— Je suis si inquiet à cause de ce que je laisse derrière moi, — continue Renaud : — toutes les femmes que je n'ai pas eues, les livres que je n'ai pas eu le temps de lire, les pays qui me restent à connaître, tant de vins pas goûtés ! (Il dit : — « J'avais tant de choses à faire ! » comme d'autres : — « Quel ennui ! jamais ces courses ne pourront être terminées avant l'heure du train ! ») J'ai toujours souhaité mourir en riant... Je n'y parviens pas même quand, comme on ce moment, je n'ai plus mal et que je suis calme. Il faudrait être vieux pour cela ! Il est si facile, quand on a tout eu, de faire son salut.

— Je suis sûr que vous guérirez, — reprend Jâli ; — et ce vous sera bien utile d'avoir frôlé le néant, comme nous faisions jadis avec la Bugatti. Cela aide à se défaire tôt des passions.

— Mais je ne tiens plus à m'en défaire, — s'écrie Renaud. — J'ai perdu trop de temps à essayer de les comprendre. Maintenant, je veux les vivre. Le reste, c'est un voyage dans la lune. Tant de risques pour courir à un astre mort ! Je hais le diaphane, le vaporeux, l'illusion. A bas les fantômes !

Il retombe, épuisé.

— Le plus tôt possible, Renaud, le plus tôt possible ! — répond Jâli, suivant son idée, atterré

par cette agonie d'Occidental rivé à l'existence, au monde extérieur, par des crampons d'acier qui résistent et ne cèdent que l'un après l'autre, au milieu de souffrances terribles. Il n'avait pas compris qu'un Blanc, même supérieur, n'est jamais supérieur à la vie, puisqu'il croit en elle.

Jâli, en bronze, doré par la lampe, ne parle plus. Mais sa figure immobile est si plate, si fermée à toute perception extérieure, que le regard de Renaud s'émousse sur elle. D'abord, Renaud a eu plaisir à la contempler, — il lui semblait que cela faisait baisser sa température, — mais, peu à peu, de la fixer, l'engourdit : cette face d'Asie le calme trop, l'attire vers le néant, lui prend ses forces ; alors que son esprit se révolte encore, son corps qui s'affaiblit, consent, prêt à renoncer. La présence de Jâli, c'est un peu comme celle d'un chat, si paisible, qu'à le contempler, l'envie de dormir vous prend. Renaud sent que, s'il cède à ce sommeil, il ne se réveillera plus.

— La paix du cœur, — crie-t-il, — non !...
A aucun prix !

Il s'agite. Tremble. La nurse entre.

Elle est blonde, avec des yeux verts et des chairs modern-style, ressemble à ces ravissantes figurantes qui font manœuvrer les ascenseurs, chez Selfridge's.

— Nurse ! — dit Renaud, transporté devant

cette entrée de blancheur qui éclaire la pièce. (DouceMENT, à voix basse, il l'appelle : nurse, comme Juliette).

Ce n'est qu'à elle, à une face blanche comme lui, qu'il veut se confier.

— Faites que je reste seul, nurse ! Dites à maman, à mon oncle, de venir... Mais éloignez cette figure noire, je vous en prie... ne le laissez plus rentrer... Ce n'est pas mon ami. Ce n'est pas mon ami... C'est le diable... le diable est noir, comme le sommeil. Il n'inquiète pas, il rassure, il endort... L'Équateur... on étouffe, parce que l'enfer est juste au-dessous...

Jâli se retire.

Quand il revient le lendemain, de très bonne heure, — le jour point à peine et les sirènes des usines déchirent l'aube comme un angélus industriel, — il apprend que Renaud a cessé de vivre. La nurse ajoute qu'il s'est débattu toute la nuit.



Jâli pense à la légende des deux amis qui, ensemble, étudient la doctrine du Parfait : « Celui qui obtiendra le premier la délivrance, préviendra l'autre tout de suite. » Il attend. Il écoute dans la chambre la percussion de la pluie. Aucun signe. Tristesse de ces hivers occidentaux, de ces brumes,

de ces lampes au milieu de la journée. Jamais un paysan nu, jamais une rizière aveuglante... (Mais au moins le voici loin du bruit, cette malédiction de l'Occident). Aucune présence invisible. Renaud est parti pour toujours. Il est mort ! Quel tour de prestidigitation, chaque fois aussi surprenant, que le passage de vie à trépas, bien qu'il ne s'agisse que d'une aventure superficielle, dans laquelle nous ne perdons, en somme, que nos cadavres, comme le serpent laisse ses peaux aux arbres. Jâli se rappelle comment Indra, le roi des dieux, salue avec le calme d'un professeur de chimie organique, l'entrée du Saint dans le nirvâna : « En vérité, tous les composés sont instables : se former, se désagréger, telle est leur nature. Ils ne viennent à l'existence que pour être dissous. »

La chambre de Renaud est vide, avec le tub rond et ses malles et le linge que la blanchisseuse continue d'apporter et qui s'accumule sur le sofa, comme continuent d'arriver les lettres à son adresse. On ne lui eût pas donné vingt ans sur son lit, à la maison de santé... C'est ce feu dans le regard, ces mâchoires serrées exprès, comme d'un boxeur qui va porter un coup, qui lui donnaient du poids, de l'âge... Si plat sous son drap... ; « le cadavre aux flancs creux », dont parle le fils des Çakyas, la première fois qu'il rencontre la Mort..

Entouré de ses serviteurs, Jâli reste seul toute la journée, dans sa chambre, sous des couvertures, comme un serpent. Il fixe le feu avec une immobilité de fakir. Son cœur est lourd. Il ne va plus au collège. Le brouillard le fait tousser. Comme il aimait son frère français ! Celui qui l'avait sauvé, délivré, qui lui avait prodigué son expérience, qui l'avait enseigné, non à coups de livres, mais oralement, comme il faut faire avec les Orientaux. Le premier soir de sa liberté, il le revoit, sous la Bugatti blanche... Jâli n'a pas compris la fin tragique de Renaud, n'a rien surpris de son reniement, de l'horreur dernière de cette crispation devant l'abîme, et pense à son camarade avec une douleur que rien n'obscurcit. Certes, il respecte la médecine des Blancs, mais quel atavisme lui souffle que, si on avait répandu sur le ventre de Renaud de la moustache de panthère pilée avec du bois de cerf, son ami vivrait encore ? Maintenant, que devenir ? Comme il se sent faible, brusquement, abandonné dans ce grand désert des foules occidentales ! La disparition de Renaud a passé tout à fait inaperçue. La comtesse d'Écouen n'est pas venue ; aucun parent, ni ami. L'Asie médite sur la mort et l'attend de pied ferme, en y pensant ; quand elle vient, elle lui fait une grande place ; le plus pauvre a des funérailles ; on lui paie des pleurs, des symboles le précèdent. Ici, qui en parle jamais ? Le deuil anglais ! Ce

n'est pas même la politesse qui défend d'extérioriser son chagrin. Non, les morts d'Europe disparaissent dans une trappe et en quelques minutes il n'est plus question d'eux. Ils quittent la terre occidentale furtivement, dans l'ombre, comme dans les palaces, où l'on sort les cercueils, la nuit, par la porte de service. L'escamotage matériel des dix millions de cadavres de la guerre tient du prodige ; partout ailleurs cette plaie béante ne se ferait refermée qu'avec les siècles ! ici, en quelques années, plus la moindre trace visible... Et, à nouveau, Jâli comprend que l'Occident n'a pas le choix : être ivre de vie ou ne pas être.

Enfin, le présent est aboli. Jâli parvient à s'enfoncer de plus en plus vite, et à son gré, dans le silence. Il a fait venir, de l'École des langues orientales de Finsbury Circus, des textes sacrés. Il médite. Par la fenêtre, il voit un coin de parc, noble, princier, avec des daims, un paysage qui pourrait être des Indes ; le fils des Çakyas en évoque souvent d'analogues... Une idée, soudain, frappe Jâli : la jeunesse du Bouddha, comme c'est la sienne ! Les Écritures semblent raconter sa propre vie. Parallélisme émouvant : n'est-il pas lui aussi un Prince, un jeune élégant, fier de ses richesses, de sa beauté ? Kapilavastou, la capitale des Çakyas, c'est, comme Karastra, une petite principauté aristocratique. Et le riz, qui

enrichit le Roi Indra, père de Jâli, comme il enrichissait le père du Bouddha ; à lire la description des trois palais, « aux écuries trop petites pour les chevaux et les éléphants », Jâli croit rentrer chez lui. Ainsi que le Bouddha, le Prince héritier s'est enfui, enjambant l'amour despotique et familial. Lui aussi a quitté ses femmes... Cet étouffement dans un cadre trop étroit, cette satiété de jouissances, cette inquiétude, cette impossibilité de se contenter des plaisirs terrestres, ce désir croissant de buts glorieux, tout ce qui jalonne la vie du Bouddha jusqu'à l'évasion hors du palais paternel, n'est-ce pas l'histoire même de Jâli, depuis les derniers mois ?

A force de concentrer sa pensée sur ce sujet, le Prince creuse jusqu'au plus profond les similitudes. Il se souvient des conversations du jeune Çakyamouni avec son cocher, ou plutôt avec celui qui est, à la fois, son cocher, son écuyer, son confident, son ami ; celui grâce à qui il abandonnera le monde artificiel dans lequel son père l'a enfermé. A chaque sortie, en ville ou dans la campagne, quand le char du Bouddha s'arrête, va se heurter à un étage nouveau de la douleur humaine, quand il rencontre un vieillard, un malade, un mort, celui vers lequel se tourne le fils des Çakyas pour interroger, c'est son cocher ; lui seul ne cache rien à son maître et le choc de la vérité est tel que le jeune homme en est déter-

miné à tout quitter. Or ce cocher, ce Kanthaka Jâli ne l'a-t-il pas eu à ses côtés ? N'était-ce pas Renaud, engagé comme chauffeur à travers des hasards où il est impossible de ne pas voir un signe de la destinée ? Renaud, l'accompagnant sur le siège bas de la Bugatti, de cette ardente et chère voiture qui semblait avoir une âme et qu'il a quittée à la frontière avec autant de regrets que le Parfait abandonne son fidèle cheval quand, après avoir galopé toute la nuit pour dépister les gardes lancés à sa recherche, il le renvoie, avec l'écuyer, au Palais : « Adieu, ô mon bon cheval... »

Deux nuits plus tard, l'image du roi Râma II, son grand-père, lui apparaît en songe. Jâli l'a connu dans son enfance. On nommait ce roi maigre, le Roi-moine, car il s'était cloîtré dix-huit ans, au milieu de son règne, après une jeunesse folle. Physiquement et moralement, Jâli tient de lui et les astrologues leur ont souvent prédit une destinée semblable. Cela l'enfoncé plus encore dans la méditation. Cambridge est bien, à cet égard, un cloître humide et noir où Jâli, solitaire, est penché sur l'Occident comme sur un moribond. Londres des premiers jours... Angèle, cette Française... Là encore, le destin a voulu que, comme le Bouddha, il plaise à une femme de la caste la plus basse.

Quand il revoit cela, et les derniers mois, et, plus loin, sa vie passée à Karastra, il sent se ré-

veiller l'alerte sainte qui l'a obligé de quitter le royaume. Oui, quelqu'un lui donne un ordre. Ordre de ne pas s'arrêter, de reprendre son chemin. Donc, que l'expérience continue ! Il ira de l'avant, comme il est poussé ! Le vacarme industriel, la violence des rapports sociaux, les victoires sans lendemain des grandes villes européennes ne l'attirent plus que comme des difficultés temporaires à résoudre, des malentendus à expliquer, des contradictions plus apparentes que réelles avec l'enseignement du Parfait. A l'origine de la souffrance, il y a le désir ; à la base des sociétés occidentales, il y a le besoin. Ne pas laisser le besoin devenir désir, douleur ; réduire, simplifier ce désir, l'expliquer, pour en affranchir les autres et les rendre moins malheureux, voilà le devoir. Il existe encore, ce pur esprit des sages de l'Inde védique, de la Chine d'hier, et Jâli le sent qui coule dans ses veines ; il ne sera pas dit, cette fois, que l'Asie s'enfermera sans répondre, dans une méditation égoïste, et refusera de porter secours. Ce sera un exemple qu'il va donner, un exemple à l'Orient lui-même. Le corps de l'Univers c'est l'Europe ; si l'Asie, jusqu'à présent son esprit, son contrepoids nécessaire, sacrifie elle-même à la matière, alors l'équilibre sera rompu et le monde brisé. Maïtreya, le prochain Bouddha, avec ses trente-deux signes distinctifs, ses quatre-vingts indications secondaires et ses deux cent

seize marques de bon augure, annoncé par Çakya-mouni lui-même, en est encore à s'efforcer de naître, à travers des milliers de transmigrations et il y a bien près de quatre-vingt mille ans à attendre, avant sa venue. D'ici là, que deviendra la terre ? En ce moment toutes les pièces du mécanisme usé chauffent ; il faut mettre au plus vite de l'huile, adoucir, apaiser. Gagner du temps, signer, en attendant mieux, un armistice avec le mal.

Une résolution délectable se glisse en Jâli ; il retrouve toute la confiance avec laquelle il s'était mis en route, il y a deux mois. Il confronte les deux moments : lui tellement moins débile aujourd'hui, moins timide, malgré sa solitude. Il ne s'agira pas de jeûnes, de rites, d'aumônes ; c'est soi-même qu'il donnera, son temps, son cœur, sa vie. « Actes », « action », cela revient à chaque instant dans la bouche du Bouddha, ce grand réaliste. « Vous serez jugés à vos actes ». Tout en Jâli vote à l'unanimité cette expédition sacrée, cette guerre sainte. Envahir les vices, enchaîner les passions, déborder la corruption, stupéfier, frapper à coups de vérité, sans rigidité puritaine, sans aveuglement messianique. Mettre la douleur en faillite, ruiner le mal.

Et cela, tout seul !

Si Renaud était là... Mais Renaud a traversé la mer. Il est quelque part en Normandie, tout droit dans son cercueil.

IV

*Le Ministre de Karastra à Londres à S. A. R.
le Prince Jâli de Karastra, Trinity College,*

Cambridge.

Monseigneur,

A titre d'Esclave du Divin-Maître-Illuminé, je demande à faire connaître, en rampant, à Votre Majesté et Altesse Royale, afin que la Plante-de-Ses-Pieds-Sacrés daigne le savoir, certaines questions touchant Sa situation personnelle. N'y ayant pas été invité, je me suis abstenu de me rendre à Cambridge et j'envoie cette lettre par messenger. Il s'agit de bruits qui courent à Londres en ce moment, relatifs à un grave différend entre Sa Majesté le Roi et Votre Altesse Royale ; j'ai même dû m'employer pour que les agences ne publient pas un télégramme de Calcutta qui parlait d'un complot. Je sais trop que tout cela est de pure invention pour ne pas considérer qu'il est de mon devoir de signaler à Votre Altesse Royale que, sans interrompre Ses études à l'Université, il serait particulièrement désirable qu'Elle pût couper court elle-même à ces informations tendancieuses, en venant à Londres

assister à l'anniversaire de la fête nationale de Karastra qui tombe, comme Votre Altesse Royale ne l'ignore pas, la septième nuit de la deuxième lune. Je donnerai à cette occasion un thé auquel j'ai convoqué un certain nombre de personnalités de la politique, de la société et de la presse britanniques.

Ce qu'il convient de faire ne dépend que de ce qu'il plaira au Sommet-de-la-Tête, dont je suis l'esclave.

Le Prince Ratnavong a signé.

Première nuit du cinquième mois de la vingthuitième année du règne de Sa Majesté le Roi Indra.

Non, Jâli n'ira pas à Londres. Pourquoi rompre cet amer plaisir, le seul qui lui reste, fait de désert et de paix ? Puis, à la réflexion, et un peu impressionné par cette lettre officielle, il se ravise et télégraphie qu'il se rendra au jour dit, à sa Légation.

Les livides *Roland Gardens* sont égayés par le bleu pâle du drapeau national de Karastra, auquel vient s'ajouter, en l'honneur du Prince héritier, le jaune de l'étendard royal. Un tapis carminé vient chercher Jâli jusque sur la chaussée. Il pénètre dans la Légation. Son ancien aide de camp, le Colonel Prince Souryavong (qui ne l'a pas suivi à Cambridge et est devenu attaché

militaire), accompagnant le Ministre, l'attend sous le porche.

Des photographes et des journalistes. Au vestiaire, les chapeaux hauts de forme alignent leurs tuyaux luisants. Le corps diplomatique se fait présenter : on entend crier les souliers vernis. Buffet. Thé vert, sous le portrait agrandi du roi Indra et le plan du port de Karastra. Le Ministre attire Jâli dans une embrasure de fenêtre, ce confessionnal diplomatique, non pour lui montrer la file d'autobus, comme une barre rougie au feu, mais pour lui laisser entendre que le roi est malade, qu'il s'inquiète de son fils, quotidiennement, par télégramme. L'impression du Ministre est que Sa Majesté pardonnerait et désire surtout que le Prince Héritier ne renonce pas au trône. Jâli hausse les épaules. Voilà bien la question !

— Le dégoût et la mort sont en moi. Ce monde est une prison. Je suis loin des ambitions dynastiques ; je ne règnerai pas avant que le Figuier Sacré ne pousse dans Hyde Park.

Le Ministre regarde son maître, consterné. C'est un Asiatique occidental, un officieux, lavé et poli par la vie anglaise, membre du *Turf*, habillé dans Savile Row. Il l'eût excusé de convoiter le trône même par la force, mais de telles paroles de renoncement lui causent une véritable douleur. Sinueux comme le dragon, il ne

comprend rien aux conflits spacieux de Jâli, à son différend avec le monde. Avec une anxiété accrue par son métier, il se demande comment il pourra atténuer les effets de cette indépendance, s'ils viennent à être rendus publics. Mais voici qu'une dame s'avance et s'effondre en mesure devant eux, offrant à leur vue, par-dessus sa tête baissée, un cou rond et gras de frère lai et des cheveux teints. Cette révérence outrée oblige le Ministre à la présenter.

Jâli, poursuivant sa pensée, la regarde sans la voir.

— Seul, je veux marcher seul dans la vie, comme le rhinocéros, — dit-il.

— Alors, Monseigneur, je choisis bien mal mon moment pour me placer sur Votre auguste chemin... Une vieille amie de Votre Cher Père. J'ai été à Karastra en croisière, mais Votre Altesse royale n'était pas née. En 1895, mon mari, gouverneur retraité de Bornéo Oriental, y poursuivait des études de pâli... Sa Majesté poussait l'obligeance jusqu'à nous envoyer un plateau de mangues, tous les matins, à notre hôtel... Voici ma carte : Mrs. Cristobal Handy, présidente de la Société *Gates of the East*, portes de l'Orient, pour vous servir, en admettant qu'un jeune dieu ait besoin de mes services. C'est un peu une société secrète... puisqu'il s'agit de faire le bien et que faire le bien, n'est-ce pas, cela ne doit

pas se savoir ? Je reçois le jeudi... Votre Altesse veut bien me promettre, un soir... ? Alors, pourquoi pas ce soir... ? Oui, tard, même après le théâtre... Allons, je comprends très bien qu'un étudiant de Cambridge ne veuille pas manquer la revue du Palace. J'enverrai ma voiture...

Jâli ne sait pas encore ce qu'il faut dépenser de présence d'esprit, de souplesse, de grossièreté et de fluide nerveux pour refuser une invitation et décourager une hôtesse professionnelle. Il est pris, englué dans des sourires et il se sent mal à l'aise tandis que son interlocutrice apparaît soudain soulagée : c'est qu'il a accepté, sans s'en rendre compte, pour le soir même.

Quand Jâli arrive, assez tard, chez Mrs. Cristobal Handy, la soirée touche à sa fin. Il entre dans une blême maison de Kensington, qui rappelle les salons de beauté, les « beauty parlors » américains et aussi les maisons de rendez-vous du quartier de l'Europe, avec des glaieüls dans les cuvettes, des bâtonnets d'encens, des poupées javanaises, des portières indiennes poussiéreuses, trop longues et relevées du bas par des épingles. Il pénètre dans une grande pièce rayonnante, couverte de souvenirs nautiques et d'évoocations orientales. Dans les coins, se marchant sur les pieds, des messieurs qui se définissent eux-mêmes par leur cravate de satin noir à plu-

sieurs tours et par le fait qu'ils acceptent de boire, — et de la bière, — avec des Hindous à figure de cendre et de faim. Des Fausts berlinois et des dames, retour de Benarès, jouent ensemble à la métaphysique, cette lande pleine de trous, ce golf des Allemands. Tzigane souriante, bénisseuse et affairée, Mrs. Cristobal Handy se porte aux points faibles de son salon, court à des groupés de larves, en détache un invité, pour aveugler une nouvelle voie d'eau, en disant chaque fois : « Je vais vous présenter un être exquis ». Pour Jâli, elle quitte tout. Voilà son personnage central ; dès qu'il arrive, ce soir, les faux druides de Bloomsbury, les fakirs de Jermyn St. et même le charmant Wilfrid Pennis, des Langues orientales, vrai savant, sont rejetés dans l'ombre.

Mrs. Cristobal Handy risque des pointes vers l'ésotérisme, se ravitaille en passant chez les théosophes de Bedford Square, se ménage une retraite dans les Upanishads, remue des mondes, dérange de gros personnages, prépare son vingt-huitième livre, *Aurore*, qui va faire la suite d'une tétralogie : *Ténèbres et Lumière*. Comme le Bouddha, elle ne cesse de diriger sur tous « la force de sa bienveillance ». Sorte de laminoir mondain, elle s'essaye à niveler les aspérités des classes et des races, tourne en rond infatigablement, comme un cheval de manège, pour

élever le niveau de la bonté humaine. Sans retenue et toujours avide de plus de hauteur, elle jette, comme du lest, ses amies, ses sandwiches, le souvenir de son mari, ses exotiques objets d'art. Bref, on sent que cette aimable sorcière peut tout, sauf vous transporter hors de chez elle.

Jâli reste debout, refuse de s'asseoir. Il pense à Renaud qui s'écriait, en regardant toutes ces têtes d'Occidentaux avachies, fermées à la vraie vie : « Dire que c'est cela qu'il va falloir sauver ! »

Jâli pourrait s'exclamer aussi devant cette foule :

— Dire que c'est à travers cela qu'il va falloir rejoindre l'Occident, le comprendre, l'aimer ! En retrouver l'idée que, d'Asie, je m'en faisais ! Descendants plus abâtardis encore des grandes races primitives que les Asiatiques eux-mêmes !

Mrs. Cristobal Handy se penche à l'oreille du Prince. Après minuit, il craint qu'elle ne se change en loup, comme dans le folk-lore de Karastra.

— Chut ! Laissez partir ces derniers invités. Surtout ne vous en allez pas, Monseigneur. Venez, ce petit salon... Je vais présenter à Votre Altesse Royale des femmes charmantes. Entre nous, une vraie petite cabale.

Jâli se trouve dans une pièce basse, or et noir, comme la boutique des droguistes chinois ; des

coussins mous comme des vagues jonchent le tapis, dans lesquels enfoncent des dames assez nues, de classe moyenne, ornées de colliers de la rue de Rivoli. Elles échangent des prénoms prétentieux et littéraires, comme ceux des wagons de Pullmann : Portia, Séraphita, Cressida.

Une épaisse fumée sort par les ouvertures. Jâli croit qu'il y a le feu.

— Subtil, divin poison ! s'écrie Mrs. Cristobal Handy. — Ah ! que l'Orient n'a-t-il inventé ! comme vous êtes les vrais voluptueux ! Votre Altesse Royale doit se sentir chez Elle... — ajoute-t-elle d'un air complice. Les fleurs du mal viennent d'Orient, comme la rose, les pavots, la tulipe, l'œillet, toutes les belles fleurs.

— Qu'est-ce que ces nuages ?

— Opium ! Rien qu'une petite boulette, Monseigneur, allons, une boulette de midship ?

— Je n'ai jamais fumé, — répond Jâli. — A Karastra, sauf quelques coolies, personne ne fume.

— Ah ! comme vous êtes plus sages que nous, — conclut Mrs. Handy, décidément pleine de partialité.

Avec cette souplesse silencieuse de l'Orient, pendant que la maîtresse de maison tourne la tête, Jâli gagne l'escalier. Il prend une porte, puis une autre, mais se trompe, car, soudain, il se trouve sur le toit ; une terrasse.

Il n'a pas l'habitude des salons : devant cette alchimie de société, la tête lui tourne ; la vie de Karastra est une vie de famille, solide, comme dans tout l'Orient, et les mœurs y sont bonnes, ignorantes, patriarcales. Devant lui, c'est le ciel de Londres, calfaté au goudron et repeint de rose, sur les bords. Il respire à pleins poumons, s'assied sur le toit, seul, devant un océan de cheminées et les étoiles.

Jâli se retend sous cette fraîcheur, ce vent nord-ouest qui donne le courage ; les dernières négligences se dissolvent ; un calme surprenant le prépare : il sait qu'il va recevoir un ordre. Il ne s'agit pas d'être un moine, un penseur, un mendiant, un nouveau *bikkû*, mais un prince qui vaincra la Bête ; en réponse aux Blancs qui ont apporté l'alcool, la cocaïne et le commerce, l'Asie va, grâce à lui, riposter avec ses armes, la simplicité, la patience, les vérités essentielles. Toujours il s'est senti différent des hommes, de race souveraine, mais cette supériorité n'est pas celle du Gotha : elle est née, ces derniers jours, des illusions enfin perdues ; Jâli veut devenir le maître de la joie et du chagrin, du mépris et de l'amour. Aucun souverain, parmi les plus impérialistes, aucun de ceux qui marchent sous le mauvais étendard, celui de l'orgueil, n'ont visé aussi haut, désiré de buts plus glorieux.

Maintenant, le monde extérieur s'abolit.

A mesure que Jâli se concentre, il lui semble que des torrents de lumière spirituelle l'éclairent ; ses paupières en sont éblouies, mais par le dedans. Le ciel de Londres est maintenant rouge, comme au-dessus d'une forge. Le Prince ouvre les yeux après un long recueillement. Toutes les constructions verticales qui l'entourent, les cylindres des cheminées, les diagonales ajourées des escaliers de secours, en fer, les horizontales des toiles, leurs arêtes et même, en bas, les tranchées noires des rues, tout vient converger autour d'un cercle, d'un éclat insoutenable.

Alors Jâli lève les yeux, et le Bouddha, l'Homme-dieu lui apparaît. Son visage est beau de lumière et de bonté. Jâli le reconnaît bien à ses longues oreilles, à ses épaules luisantes, à ses cheveux, bouclés en colimaçons. Au-dessus de Kensington, au-dessus des fusées de tramways et des coups de sifflets appelant les taxis, il est une source de paix. Ses doigts forment deux anneaux parfaits. Enduit de sérénité comme d'un blanc gras, il fixe Jâli par-dessous ses paupières longues. Sans que sa figure plate se détende, se sillonne de grimaces, comme quand les Occidentaux veulent parler, ses lèvres s'ouvrent. Il dit seulement :

— Ma loi est une loi de salut pour tous les hommes.

Il ne dit rien d'autre, mais, pendant plusieurs minutes, il reste là, et Jâli peut le contempler.

Le Prince s'est prosterné sur le zinc noir du toit. Il reste ainsi longtemps, comme dans la forêt équatoriale, au bord du fleuve, devant le Bouddha de bronze, aux yeux clos.

— Le temps est venu, — pense-t-il, avec une exaltation glacée.

Quand il se relève, il se sent neuf. Il s'est dépouillé de son passé comme, par la mort, l'on se débarrasse des vies antérieures. Il se réveille. Il vient de naître. L'identification entre lui et le Parfait est accomplie. Les multitudes des banlieues, la marée humaine d'Oxford St. lui apparaissent comme l'image même de ces actes humains, qui eux, ne meurent pas, accumulés depuis des milliers de siècles par des millions de générations, matière plastique, compressible, actes écrasant de leur somme les quelques vivants, se fécondant dans les infinies combinaisons des conséquences, demeurant, alors que tout se dissout, inaltérables. Sa voie est tracée : il ne va plus chercher que l'illumination, porte de l'anéantissement final. Il a une mission à remplir. Tous liens rompus avec hier, il entre dans le monde pour y offrir la délivrance, l'apaisement, la béatitude.

La nuit est avancée. Mais point tant que, rentré dans la maison, Jâli n'y trouve encore de la lumière. Dans le petit boudoir qu'il doit traverser de nouveau, sous la fumée huileuse, des femmes

sont étendues. Elles non plus ne semblent pas s'être souciées de l'heure. Couchées dans tous les sens, elles dorment ou rêvent, les pupilles dilatées, sans le voir. L'une, soulevée sur un coude, tricote au-dessus d'une lampe conique une pâte molle, avec un grésillement de beurre noir. Par un plafond d'albâtre et des lampes d'argent tombe une lumière mate, que tout absorbe, sauf les plateaux de nacre burgautée, qui la renvoient en jouant. Dans son délire, une dame blonde, avec des cheveux mousseux comme de la bière, s'écrie :

— Ça y est ! Je vois des pagodes !

Tout à l'heure, elle était jolie. Maintenant, blême, démaquillée, elle bave. En travers d'elle, une autre grince des dents, dans son sommeil.

— Joyaux, robes, fards enlevés, que reste-t-il de tout cela ? Vanité, folie du plaisir ! — pense Jâli.

Son écœurement est tel qu'il profite de ce tableau pour s'aguerrir. Il reste là à contempler ces cheveux défaits, ces poitrines molles, ces bouches lourdes. Il pense au fils des Çakyas, quand celui-ci, lors de sa dernière nuit dans son palais, à une heure pareille, considère, une fois encore, sa couche, lui tient un discours et renonce solennellement aux plaisirs des sens : c'est le moment où les femmes elles-mêmes vont être quittées ; le Bouddha les laisse dormant ensemble

au milieu des instruments de musique qui jonchent le sol, dégoûté par leurs poses abandonnées, leurs yeux révulsés, ét sort sur la pointe des pieds, tandis qu'une antilope, seule éveillée et qu'une des concubines tient encore serrée contre ses seins, mange les roses d'une couronne. Avec le Maître, Jâli s'écrie :

— Des mortes ! des mortes ! Je suis dans un cimetière !

En bas, le *butler* en habit, distant et impénétrable, lui passe sa pelisse.

Jâli parcourt les rues à pied.

Le grand soleil s'est levé pour lui.

TROISIÈME PARTIE

ILLUMINATION

Sous les titres « *Cambridge romanesque, a romance of Cambridge, étonnantes aventures d'un équipage de chasse, une rixe entre sous-gradués,* » l'Angleterre apprit qu'un renard, chassé à courre non loin de Cambridge, s'était réfugié en ville. L'animal, poursuivi à travers les terrains de Trinity College, était entré dans la boutique d'un charcutier. Il avait, disait-on, été acheté vivant, quelques minutes plus tard, par un étudiant de couleur, le prince Jâli, fils du roi de Karastra. Celui-ci avait recueilli la bête chez lui et l'avait logée dans le jardinet, derrière sa maison. *The Badminton*, l'équipage de sir Komitas Tartabouroun, riche Arménien naturalisé Anglais, avec chiens, piqueurs et des étudiants qui suivaient la chasse, avait pénétré dans Cambridge à la poursuite du renard ; on avait prié, puis sommé le prince de céder vivante sa capture : il s'y était refusé, encore qu'on lui offrît les honneurs du pied, en raison de ses principes religieux.

— Celui qui tue gâte et gâche, — avait-il répondu, citant le Bouddha. Sur le point d'être malmené par les chasseurs, le prince avait vu

d'autres étudiants, dont l'un Irlandais et l'autre Américain, prendre son parti et répondre à sir Komitas Tartabouroun qu'il n'y avait pas si longtemps encore qu'il était lui-même du gibier pour les Turcs. Horions. Il avait fallu la police pour séparer les combattants. Le renard restait sous scellés. Les journaux anglais consacrèrent de longs articles à cette affaire. Déjà, en 1637, un lièvre s'était caché dans une église. Le club des Veneurs s'en mêla ; la Société protectrice des animaux prit position ; d'aucuns écrivirent au *Times* pour protester. Le prince, interrogé par les « proctors », gendarmes de l'Université, invoqua des précédents, exposa que le Bouddha avait jadis rencontré un cygne blessé et s'était refusé de le livrer à un chasseur. Il ajouta qu'il méprisait les sports, qui n'étaient que la revanche du travail manuel sur les oisifs, ce qui indisposa définitivement le jury d'honneur qu'on avait constitué. Du renard, l'intérêt public se reporta sur le prince. Les journaux socialistes parlèrent de lui avec faveur ; G. B. Shaw laissa tomber un mot. Jâli connut la gloire, les appareils de prise de vues et les fumées du magnésium, — cet encens moderne. Suivant certains, le prince était un illuminé, une sorte de mystique, qui donnait dans l'extravagance. Les petits journaux fournirent maints détails piquants : quelques jours auparavant, Jâli avait distribué des sommes énormes, dans la rue. Certainement,

il se croyait le Bouddha : à défaut de rondelles de caoutchouc, il avait des roues lumineuses sous la plante des pieds. Appelé chez le vice-chancelier, ce riche étudiant s'y était présenté en loques : aux observations qu'on lui fit, il aurait déclaré avoir changé de vêtements avec un pauvre, « parce que les vêtements attrayants ont pour origine le désir physique ».

Bref, l'affaire s'envenimait si bien que le prince, affirmait-on, allait quitter provisoirement Cambridge.

A la vérité, ces aventures eurent sur la vie de Jâli, une influence décisive. Il s'en exagéra l'importance et, laissé à lui-même, sans personne pour remettre les choses au point, il fut précipité dans l'action. Pris à partie, il versa dans des excès qu'autrement il aurait évités. Les articles de presse, les adresses de félicitations, les télégrammes où de vieux *squires* annonçaient qu'ils venaient lui tirer les oreilles, la désapprobation des étudiants de bonne classe, tout contribua à le faire sortir de l'attitude passive qu'il gardait depuis la révélation. Il cessa de promener sur le monde le morne regard du sage. Il rasa ses beaux cheveux noirs, après en avoir reconnu les seize embarras : la parure, les ornements, le lavage, les guirlandes, les parfums, les fumigations, le myrobolan jaune, le myrobolan emblic, les teintures, les rubans,

les peignes, les barbiers, le démêlement, la vermine, enfin la chute des cheveux « dont les hommes se désespèrent jusqu'à se déchirer la poitrine et à perdre le sens ». Le Bouddha n'a-t-il raison de dire qu'enserré dans les seize embarras, on perd le goût de la connaissance délicate ?

Désormais Jâli sourit en pensant à sa vie antérieure. Il habite seul à Londres, dans Hampstead. Il sera un sage, et un sage dans la tradition indienne, c'est-à-dire un homme riche qui accepte de quitter tout, et non un prolétaire inculte, comme les apôtres chrétiens. Il a réexpédié à Karastra ses serviteurs, avec ses bijoux ; comme le Bouddha qui a rougi de honte en se voyant paré, a renvoyé les siens au maharajah Suddhâna, son père. A Angèle, la Française de Commercial Road, Jâli a fait parvenir cependant deux sautoirs de perles. Presque tous les jours, il descend à la bibliothèque des Langues Orientales. Finsbury Circus forme, au centre de la Cité, un étang calme. Tout est azur et rose. Au-dessus, l'École est un temple grec du XVIII^e siècle, noirci comme une pipe. Le gazon sort de la terre et les premières tulipes entourent la grille ronde du square, comme un plat de Rhodes. Autour de ce réservoir de sagesse et de science asiatiques, s'élèvent de grands monuments, influencés par l'architecture de Wall St., forteresses des sociétés

coloniales, *Burmah Wil, River Plate*, etc. A côté de l'Occident qui commerce, l'Occident qui apprend. L'un n'égale-t-il pas l'autre ? se demande parfois avec humeur, Jâli. Ces mêmes hommes blancs qui forcent les ports, trouent les montagnes, font reculer la jungle, ne sont-ils pas ceux qui ont exercé leurs pesées victorieuses sur le secret des hiéroglyphes, rénové la philologie indienne, fait rétrograder de milliers d'années l'origine du monde ? Partout cette méthode implacable, cette énergie, cette culture éblouissante et exaspérante, tournée vers le dehors, qu'il n'ose appeler de l'intelligence, puisque, pour un Oriental, il n'y a d'intelligence que tournée vers le dedans. Là-dessus, Jâli s'efforce à étouffer en lui l'envie ; il ne pense qu'à sauver l'âme de cette trop belle personne, l'Europe, s'attardant au bal, brillante et haïe, sans savoir qu'elle a une maladie mortelle.

Jâli, poursuivi, depuis que sa photographie a paru dans les journaux, par Mrs. Cristobal Handy, qui a retrouvé sa trace, ne se dérobera pas aujourd'hui à l'invitation de la Société *Gates of the East*, puisqu'il s'est promis d'être désormais un homme public. « Ma foi est une loi de salut pour tous », lui a dit, par-dessus les toits, Celui-qui-Sait.

Cette Société des Portes de l'Orient a son siège

social dans Edgware Road. De loin, Jâli aperçoit la maison : c'est une sorte d'église byzantine, en briques, à coupole coiffée de six minarets ; l'intérieur est comme une banque américaine, avec des bureaux d'acajou, des glaces et des classeurs d'acier. *Ayez du zèle pour les Œuvres* est écrit en bronze doré, au-dessus de l'amphithéâtre.

Jâli frémit en voyant à la porte, en grosses lettres, comme pour un concert, les affiches :

FESTIVAL JALI DE KARASTRA
VENEZ ÉCOUTER CELUI-QUI-S'EST-ÉVEILLÉ

Mais il y a moins de monde qu'il ne s'y attendait, et des gens plus froids. Mrs. Crisbotal Handy n'a rien perdu de sa force de propagande. Elle s'avance avec des fleurs et pare Jâli d'un collier de tubéreuses. Elle vacille un peu quand elle lui voit la tête rasée comme un forçat, puis se reprend :

— J'ai réuni, Monseigneur, — lui dit-elle, — ce que le bouddhisme compte actuellement, à Londres, de forces vives. On vous admire. L'histoire du renard est sublime ! Dites quelques mots..., quelques mots seulement.

Jâli tombe sur des retours d'âge couperosés, des vieilles filles sous-alimentées qui prennent Maeterlinck pour un penseur, des clerks à longs pieds qui l'appellent : Frère, Guide, Lampe de

la Loi. Il y a aussi plusieurs antéchrists venus de la banlieue et des occultistes, anciens embusqués par scrupule de conscience, avec des lorgnons à chaîne et des sandales, qui, dans les guerres, préfèrent ramasser les coups que d'en donner. Un grand Écossais, en costume national, au poil roux, décoloré par les basses pressions atmosphériques de Ceylan où il a vécu dix ans, comme *bikkû*, dans un monastère, salue Jâli au nom de la Section d'Écosse. Il a l'écharpe jaune des moines sur l'épaule, au lieu du plaid des hautes terres. C'est un ancien ingénieur d'exploitation des lignes Sud-Inde ; ses globules rouges sont restés dans la trompe des moustiques et son teint a la pâleur du suif. Il y a la secrétaire et le secrétaire-adjoint de la Section galloise, qui tous deux s'aiment et font sur place un voyage de noces exotique à travers la religion renonçante. Il y a des théosophes, soupçonneux et envieux de tous les dieux. Il y a des amateurs de tables tournantes, des chasseurs de maisons hantées, des prêtres mariés, des guérisseurs, des hypnotiseurs.

Mrs. Cristobal Handy, qui s'est aussi vêtue de guirlandes, — mais, par économie, de guirlandes de papier, — veut à toute force faire parler Jâli. Celui-ci se dérobe. Alors l'Écossais le prend dans ses bras, comme un enfant, et le pose au centre de l'amphithéâtre. Jâli voit ces pauvres gens autour de lui qui, tous, portent la marque

de l'insuccès, les stigmates de l'insomnie, le signe du guignon ; il lit dans leurs yeux déshérités des carrières manquées, des fringales, des ennuis domestiques. Renoncer ? Certes, la vie s'en est chargée pour eux. C'est par ces gens-là que commencent les religions.

Alors, sur le ton de la conversation, il dit quelques paroles, quelques-unes seulement, car parler affaiblit le dessein :

« Nous sommes à un tournant, Cœurs d'Excellence, Frères de sainteté... Temps nouveaux... Besoin, après l'échec du XIX^e siècle matérialiste, d'une nouvelle philosophie et d'une nouvelle religion. Or, y en a-t-il une qui soit plus moderne, plus adaptable, plus exempte de préjugés, que le bouddhisme ? Ne dites pas : « Le Bouddha, c'est bon pour les Indes. » Le bouddhisme, comme d'ailleurs le catholicisme, a eu ses plus grands succès hors de son pays d'origine... »

Public poliment convaincu, mais assez tiède.

« Il ne s'agit plus de recruter quelques fidèles dans les milieux orientalisants, parmi les coloniaux en retraite et d'anciens touristes, comme ce fut le but, jusqu'ici, de vos sociétés. Il faut manier les masses, les soulever, leur expliquer cette foi très simple, sans arrière-pensée politique, sans clergé, sans appareil divin... »

L'assistance, où dominant des bouddhistes anglais, doux maniaques qui mangent le lotus en

salade, craintifs et redoutant les manifestations extérieures, l'empiètement sur la liberté du voisin et autres tabous britanniques, considère Jâli avec effroi. Mais déjà, un petit groupe composé de métèques bleus, d'intellectuels verts, applaudit avec violence.

— Vous avez raison, vous dites ce que nous pensons !

— Il faut aller au peuple !

— L'agitation dans la rue !

— Parlez à Hyde Park !

Jâli tombe entre leurs mains. On l'entoure.

Mrs. Cristobal Handy s'écrie, pour simplifier :

— Monseigneur...

— Ne m'appellez plus Monseigneur, madame.

— Alors, laissez-moi vous appeler Seigneur.

Puis, elle a ce mot sublime :

— Et maintenant, Seigneur, il vous faut des apôtres ! Laissez-moi vous présenter le docteur Primus Kayser, Oberpräsidialrat, haut fonctionnaire prussien d'ancien régime ; lui est un vrai *bikkhu*, ne connaît pas de dimanches, fait son lit, nettoie sa vaisselle, frotte sa lampe, enseigne la physique. Ses calculs des miroirs concaves font autorité. Il a traduit le *Tevigga-Sutta*.

Jâli voit en face de lui un vaste polygone aux joues rapiécées, aux dents de squal, au visage influencé par l'art de Nouvelle-Guinée. Le docteur Primus Kayser, Directeur d'une des revues

bouddhistes allemandes, le salue, monté sur ressorts :

— Frère, — commence-t-il, — Schopenhauer espérait qu'un jour les puissances asiatiques réclameraient à leur tour, dans les traités, le droit d'inonder l'Europe de missionnaires bouddhistes. Ce jour est venu pour vous. Mais, croyez-moi, rien à faire dans ce pays-ci. Des timorés, des indifférents. Imaginez-vous ce qu'est l'Asie, non seulement pour nos classes dirigeantes qui y cherchent des dérivatifs à leurs mécomptes, mais pour la petite bourgeoisie allemande, refuge du romantisme ! Un homme qui a été en Asie ? Mais, en Allemagne, c'est Alexandre, Marco Polo, Jésus ! Il a toutes les femmes à ses trousses ! Et que dire alors, si cet homme, c'est l'Asie elle-même, si c'est un roi, si c'est vous ! Venez en Allemagne. Venez à notre magnifique renaissance bouddhiste assister ! Trois revues florissantes ! En une seule année, deux mille cinq cents livres édités à Leipzig, tous sur le bouddhisme ! Venez voir notre pagode, près de Berlin. Des zélateurs en masse ! Que voulez-vous que les Anglais comprennent à une religion de raison éclairée, d'analyse, à cette haute morale stoïcienne ? Nous seuls, qui avons inventé le subconscient, pouvons comprendre l'Orient, « ce subconscient du monde ». Dans l'océan des divinations, des magies, au-dessus du noir fleuve de

marc de café dans lequel l'Allemagne inflationniste lisait son avenir obscur, au-dessus du niais optimisme de Keyserling, au-dessus des Anthroposodites qui assurèrent à Moltke le succès que l'on sait, à la Marne, il y a votre Bouddha ! C'est sur les bords du Gange qu'il faut aller pêcher les concepts de la philosophie germanique, comme Schopenhauer et Houston Chamberlain ont été rechercher dans les temps védiques les vieux cultes nordiques ! J'ai très l'honneur... *sehr geehrter Herr*, salut !

Après lui, c'est le tour de M. Josué Potaschmann, de la Cité, véritable ludion de la hausse et de la baisse, délégué de la propagande soviétique orientale pour les pays britanniques, ancien chef de la Direction des Blasphèmes au Ministère de l'Instruction publique, en U. R. S. S. ; ce n'est pas l'œil de Moscou, c'en est l'iris, le nerf optique. Il est gras à craquer, impétueux, affectueux, actif. Un stylo dépasse de sa poche ; il a toujours l'air prêt à prendre des commandes :

— Et avec ça ? — dit-il — Frère, où allez-vous ? Votre but ?

— Délivrer les cœurs occidentaux de tout ce qui les a agités jusqu'ici. J'ambitionne le surnom du roi Açoka : « le Sans-Chagrin ».

— Et vous vous figurez que vous serez payé, mon pauvre, dans ces sacrés pays-ci ?

— Les efforts que je fais ont pour but, au

contraire, de me libérer, moi, de ma dette envers les créatures, — répond Jâli avec hauteur.

— Si ce n'est pas misère de voir se dissiper une aussi noble activité ! noble ! absolument noble ! Voulez-vous travailler avec nous au bien de l'humanité ? N'appartenez-vous pas à ces régions mystérieuses dont il est parlé dans la Bible et qui exportent des paons, du santal, de l'ivoire et des singes ? Nous vous échangerons tout cela contre les denrées neuves ; nous fabriquons la haine en série.

Il consulte un agenda.

Sa bouche même prend la forme du mot détruire. On entrevoit sa mâchoire, dorée comme le Kremlin.

— Karastra. Rien. Aucun plan d'action, en 1925. Où avais-je la tête ! Voulez-vous ça pour octobre ? Victimes de l'impérialisme vous aussi ? Orient et Occident, Occident et Orient, vous retournez en vain les deux faces du problème ; ce qu'il faut : une solution mondiale. Connaissez-vous Moscou ? Non ? Moi qui vous parle, je ne suis pas bolchevik : je suis un amateur désintéressé, mais juste ; or, j'ai examiné la question sous toutes ses formes : la solution mondiale, c'est tout de même Moscou. L'Europe, vous le savez comme moi, c'est le passé !

— Le bolchevisme en Asie, n'est-ce pas la suite de l'impérialisme russe ? — demande Jâli.

— Erreur grossière, mon cher ami ! Une action spirituelle simplement. Elle ne s'intensifie en Orient que parce que l'Occident nous donne du fil à retordre. Ce sera bien plus facile que vous ne pensez ! Il ne s'agit pas de mettre sur pied quelque chose de construit, de cimenté, comme un empire colonial, il s'agit de fabriquer, sans chercher à comprendre, des explosifs, de façon à desceller complètement la cellule initiale, l'élément aryen...

— Ensuite ?

— Ensuite, ce sera votre heure, à vous et à nous.

— Je suis pour l'esprit, — répond Jâli ; — n'êtes-vous pas marxistes, alourdis de matérialisme, historique et autre ? Vous parlez de la suppression des castes ? Et vos dix-huit classes de fonctionnaires ? Moi, je suis fils de roi, j'enseigne la parole d'un fils de roi ; je parle, comme le Bouddha, à des aristocrates, à des pairs.

— Nous en sommes ! Nous sommes tout ce que vous voulez, mais contre ce qui n'est pas nous. « La démocratie, a dit Keyserling, n'est qu'un stade temporaire qui sert à former des aristocraties nouvelles et plus légitimes. » Voilà qui est parlé ! Si vous voulez savoir ce que sera la nôtre, une fois le monde nivelé, lisez Isaïe.

M. Potaschmann avait enduit on ne sait trop comment sa figure osseuse d'une rondeur bien-

veillante, à l'usage des pays anglo-saxons. Il ressemblait à cette chose affreuse : un chien policier gras. Il remettait dans le train, après Berlin, quand il rentrait en congé dans ce qui fut la Russie, sa face de loup. D'ailleurs, devenu riche et bourgeois, il ne faisait plus guère de politique que pour justifier son séjour à l'étranger, et pensait sérieusement à se faire naturaliser Canadien.

En face de cette image vivante de la matière, de cet homme au nez tordu à force d'avoir été pris dans des portes, aux yeux obliques à force de regarder dans les coins, aux oreilles démesurées à force de vouloir entendre ce qui doit être tu, Jâli se tenait simplement, beau et droit.

— Oui, je sais, — dit-il, se souvenant d'une phrase souvent citée par Renaud : « Nous viendrons à bout de l'Occident par l'Orient... » — C'est bien de Lénine, n'est-ce pas ? Malheureux dont la destinée n'est d'être nulle part ! Votre frénésie, votre folie, ce n'est pas l'Asie ; votre inconsistency, vos rêves vaporeux, ce n'est pas l'Europe.

— Suivez donc nos cours de propagande, — continua, sans se décourager, M. Potaschmann. — Moi, je vous en donnerai les moyens... Passez un matin, à mon bureau, dans la Cité !

— La Cité ? — fit Jâli ; — je n'ai pas affaire par là.

— Mais pour vos œuvres ? Il ne faut pas mépriser la Cité...

— Le Bouddha nous interdit de toucher l'or de la main, répond Jâli avec hauteur.

M. Potaschmann lui bourre les côtes.

— Farceur ! — dit-il. — Venez 3, Fleet Street. On s'arrangera toujours. Je vous ferai un chèque...

.

— « Ne me regardez pas ainsi. Je ne suis pas une vedette de cinéma, un champion de poids lourds. Écoutez-moi. Ce n'est pas moi qui m'offre en exemple. Je parle au nom de Celui qui, le premier, enseigna l'amour. Certains d'entre vous ont, sans doute, entendu son nom. Il se nomme le Bouddha. C'est lui qui a fait faire au monde le plus grand bond moral, le plus long saut en longueur enregistré par l'histoire. — Où est le progrès ? En ceci : il a dit que les actes suivent leurs auteurs, comme l'ombre suit le corps...

La scène est à Marble Arch, Hyde Park ; pelouse obligatoire, triste herbe de fortification. Crépuscule. Les vieilles dames, en limousine, avec des coiffures faisant allusion à celles de reines déjà au tombeau, rentrent dans Belgravia, pour le thé. Les boutiques ferment. La classe ouvrière bat en retraite. Jâli est debout dans une Ford rangée le long du trottoir. Au-dessus du pneu de secours, il y a une bande de calicot où on lit, en cursives rouges :

Évitez la mort !

Comment ?

— « Si je refuse de « jouer le jeu », — le polo et les autres, — si j'ai dû quitter Trinity College, Cambridge, si je fais scandale à Buckingham Palace, comme le Bouddha fit scandale chez les Brahmanes, c'est que j'ai à vous dire, à vous qui m'écoutez, des vérités actuelles. Vous vous arrêtez ici plus volontiers que devant ces autres orateurs, debout sur leur chaise, parce que vous avez vu ma photographie dans les journaux, parce que vous savez que je suis Prince, et fils de Roi. Vous n'avez pas tort. Ces vérités d'aujourd'hui, de 1925, des siècles avant le Christ, un homme s'était appliqué à les répandre : le Bouddha ! D'un coup, il a résolu les problèmes spirituels comme les questions sociales, oui, les vôtres, celles de votre journal. Il était pour l'homme de la rue, bien avant qu'il y eût des rues. Il tenait tête aux puritains et aux rois. Pacifiste avant vos quakers, avant votre Société des Nations. Et quand Wilson est mort, dites-moi, a-t-il eu droit, lui, à six tremblements de terre ? »

Autour de Jâli, comme une mare sans couleur, des clochardes, des chômeurs, des soldats, des mendians, des moutons, un nègre congédié d'un jazz-

band pour vol, des femmes mercenaires en chapeaux à plumes, attendant que le brouillard monte pour joncher l'herbe avec des hommes. Le Prince parle en gardant calme son beau visage, sa frêle et hautaine stature. Il s'efforce de trouver des formules concises, de bonne publicité :

— Le Bouddha est comme les étoiles, qu'on ne voit pas le jour, mais qui existent...

— Le Bouddha est la locomotive qui tirera pour vous, vos péchés...

Mais l'orateur articule mal ; il ne sait pas être impérieux, direct. On le regarde, mais on ne l'écoute pas. Il s'y prend gauchement, s'adressant à des Anglais, comme il a vu faire les missionnaires qui, chez lui, évangélisaient les indigènes. Voilà plusieurs soirs qu'il parle en vain. Ces gens sont las de leur journée et le contemplent avec hébétéude ; ils ne demandent qu'à être amusés ; s'ils ne sont pas ce soir au cinéma, à la boxe, c'est parce qu'ils n'ont pas d'argent : comment leur expliquer, avec des gestes, des mouvements oratoires, parmi ce jaillissement de clartés, dans ce fleuve de voitures où, à peine quelques piétons réussissent à passer à gué, les mornes abîmes du Nirvâna ? Jâli vise et tire trop haut.

— Quelle autre religion tient compte à ce point des faiblesses humaines, à une heure où notre humanité n'est que faiblesse ?

Un grand gars velu, un *lad* du Shropshire, aux

yeux hyperboréens, avec de la crème brune de stout dans la moustache, lui crie :

— Vous oubliez Christ, monsieur !

— Le Bouddha, vous dis-je, a réussi ce que Christ a manqué, oui manqué ! Christ, c'est l'esprit de révolte, l'intolérance messianique. Le Bouddha ne connaît pas la colère. Il sait, et le monde ignore. L'ignorance est une tache qui se voit plus que toutes les autres. Voilà qui est juste.

— Juste ! Qu'est-ce qu'une chose juste ?

— C'est ce qui apaise.

— Christ aussi sait apaiser !

— Non sans en référer à son père. Celui-là c'est toujours Jéhovah, féroce, vengeur, justicier. Christ est un fils à papa. Le Bouddha, lui, n'a pas créé ; il n'est responsable de rien ; le Bouddha ne juge jamais ; mais il comprend et il explique.

Dans le soir de cuivre rouge, astiqué par le vent, des lambeaux de phrases viennent sectionner la harangue de Jâli. Des haines sont offertes, des religions nouvelles proposées. On entend : « injustices coloniales... grèves... révolution sociale, antialcoolisme... retour à l'agriculture... » à travers le jeu céleste d'un harmonium portatif.

Un non-conformiste, à col de celluloid, en redingote de Juste, s'arrête, et, intolérant, s'adresse à des femmes :

— Son Bouddha est un païen, qui confond les hommes et les animaux. Celui-ci est un fou. Pourquoi l'écoutez-vous ?

Elles se dandinent, indécises et roses.

— Il a une belle voix, — dit l'une.

En vain Jâli prodigue les images :

— Vous vivez dans une maison en flammes et vous ne vous en souciez point !

La fanfare de l'Armée du Salut, avec ses hymnes soutenues par les trombones, éclate, recueille des égarés sous sa tente de cuivre poli : la foule qui écoutait Jâli se disperse. Tous sont heureux d'être encagés ; aucun ne désire s'évader. « Chacun ses goûts », c'est-à-dire : tous les mêmes. L'esprit de corps opposé à l'esprit. Autour de lui ne restent que quelques ombres, qui le regardent barboter. Détente des nerfs. Il a envie de pleurer. Il n'est plus qu'un coolie sans travail, qu'un « boy » brutalisé. Son apostolat est un four noir.

Soudain, un autre nez plat apparaît, par-dessus la banderole de calicot. Ce pirate était couché dans la voiture. Il ressemble aux gens du Fo-Kien, qui vendent à Karastra des cornets de riz grillé. Il a un visage boursoufflé, vide, livide. C'est un métis chinois, secrétaire londonien de la Fédération des Jaunes, organe de la libération des races. C'est lui qui a prêté la Ford à Jâli, pensant uti-

liser ce néophyte pour une active politique. Maintenant, il a compris que Jâli n'est bon à rien. Cela le flatte cependant de promener un prince.

On s'arrête devant un restaurant russe de Greek-Street où se mangent des choses assez bourbeuses, et l'on s'assied à une table occupée déjà par un nègre américain. C'est Franklin Sill, un des apôtres de l'émancipation africaine, celui-là même à qui est dû ce coup fameux de lancer à la Nouvelle-Orléans et dans les États du Sud, parmi les noirs catholiques, l'idée d'un Dieu noir et d'un Diable blanc. Il est venu à Londres recueillir des fonds. Il récure, puis polit son assiette, sa gomme à mâcher posée en travers de son couteau. Comme le soleil d'Afrique tape sur la tête des colons, les brouillards du nord ont enivré ce noir, achevant ce que le gin commençait. Devant Jâli, il crâne, et, après avoir jeté un coup d'œil à la ronde pour voir s'il n'est aucun Yankee prêt à l'éconduire, il se gonfle dans sa cravate rouge, éructe, tombe dans la politique, ce paradis des métis. « Wilson a pensé à tous, frères, mais qu'a-t-il fait pour les nègres, ce prolétariat des races ? Les missions enseignent qu'il n'y a qu'un Dieu, alors pourquoi deux classes de restaurants ? » Dans ses yeux brillent le plaisir et l'attente du grand soir nègre, quand un Vaudou sera célébré au Ritz, devant les Blanches enfin torturées... Se coiffant d'un melon beige, il invite Jâli et le Chi-

nois à le suivre dans un bar voisin d'Oxford Street, où il a rendez-vous, après le théâtre, avec un Mexicain, descendant du dernier empereur aztèque qui tomba victime des Espagnols. Potaschmann en sera, après le Palace, et il paiera le champagne. Potaschmann qui, par hasard, est toujours là pour un coup, avec sa Rolls pleine des tracts de Trostky : « *Où va l'Angleterre ?* »

Ces échantillons des races de couleur, réunis par le hasard, au fond de Greek Street, se groupent en faisceau autour de cette nappe sale, comme une allégorie, pareils à ces sauvages gravés dans des cartouches, au coin des anciennes cartes géographiques. Impatientes conspirations contre l'ainé, le Blanc, de ces frères déshérités, cachés dans sa propre maison, avides de faire disparaître celui qui les gêne. Les brutalités des négriers portugais, les supplices des conquistadors, voleurs d'émeraudes colombiennes, marquant au fer rouge de l'aigle de Charles-Quint les épaules des mineurs indiens, les massacres des Croisés, les exactions des boucaniers malouins chercheurs de trésors, les canonnades des Anglais vendeurs d'opium, les duperies des marchands ioniens, trafiquants d'or à de faux alliages, tout ce passé qui semblait oublié, se dresse, après des siècles, contre les Blancs, et comptes en sont demandés à leurs descendants, à l'heure où ceux-ci apparaissent affaiblis, divisés, doutant d'eux-mêmes.

Longtemps on reste là, à fumer et à boire. Que fait Jâli, le plus pâle d'entre eux, au milieu de ces affranchis, de ces bâtards ? Son visage reste fin, plastique, léger, auprès des faces de ses compagnons, idoles de ciment ou de bois peint. L'immobilité de ses traits est d'ordre supérieur ; on la sent commandée par la volonté, la dignité. La révolte à main armée ? Est-ce par là qu'il veut aller ? Tous les chemins qui s'offrent sont impraticables. Il prend congé. Il rentre seul et réfléchit. Il a trop présumé de ses forces. Il n'a pas le souffle d'un tribun, l'audace d'un agitateur. Aucune haine ne l'anime et sa foi est plutôt un coma mystique, une léthargie égoïste, qu'une communication active entre lui et la foule. Il ne trouve dans son cœur que bonne volonté, qu'un grand désir d'accord. Combien le contente cette conclusion d'un Tagore, que lui citait si souvent Renaud : « séparer notre esprit de celui de l'Occident est un suicide spirituel. L'âge présent n'a été possible que parce que à l'Occident est échue une grande mission pour l'homme. Tous, de l'Orient, nous avons à nous en instruire ». Hélas ! l'immensité des malentendus internationaux le décourage. Alors il se concentre. Plus d'effusions. Il va se taire, vivre pour soi, apprendre, et essayer, quoi qu'il arrive, — c'est là le grand point pour un Asiatique de haute caste, — de ne pas perdre sa sérénité.

Des affiches, devant la gare de Victoria, lui semblent indiquer une direction nouvelle : *Le chemin le plus court pour Paris*. Les Français, peuple fin, et que Renaud, — sauf quand il était en colère, — disait intelligent, comprendront mieux sans doute cette muette éloquence de l'exemple qu'il entend proposer désormais...

D'ailleurs un zéléteur du Bouddha doit être toujours en marche. La saison des pluies va finir, où il est d'usage de se mettre en route. S'il n'y a pas pensé plus tôt, c'est que les saisons occidentales sont très mal tranchées...

Désormais, pour lui tout seul, six fois par jour et six fois par nuit, Jâli va s'appliquer à promener ses regards sur le monde et à mériter son salut.

II

Thomas Shannon et Hamilton Kent s'arrêtent à Pont de l'Arche, au bord de la Seine. On reconnaît à leur genre désinvolte et avachi, des étudiants de grande université anglaise : nu-tête, costumes de flanelle jaunie, escarpins, cannes à sujets nègres, chaussettes tombantes et sac à cadenas. Dans l'auto, sous un amoncellement de colis, apparaît le fantôme poussiéreux d'une femme ; c'est la sœur de Kent. Tous trois viennent du Havre et se rendent à Paris. Shannon, très Irlandais, assez gueux, a cependant l'air si « plein aux as » qu'on l'appelle Milord. Par le col ouvert de sa chemise on voit, sur sa poitrine, un grand quatre-mâts, tatoué. C'est toujours lui qui commande. Son ami Kent a une apparence modeste et affamée. C'est le fils de Julius O. Kent, de Vincennes (Indiana), Grand Dragon de Ku-Klux-Klan d'Indiana ; magnat du chrôme ; un puritain, un gaillard qui a fait sa vie, s'est mouché longtemps sur le revers de sa manche, et qui, aujourd'hui, menace tous les Premiers Ministres du monde et souffle la fumée de son cigare dans la figure des rois. Rosemary Kent, qui débarque

du *Léviathan*, arrivant de New-York, est une jeune fille de vingt ans, l'honneur de son collège ; elle est belle comme aujourd'hui.

La joie du trio en se mettant à table, en France, pour la première fois de l'année, est sans pareille. Pour des Américains, suivant leur origine, les divers pays de l'Europe ne sont que des maisons plus ou moins natales ; les politiciens irlandais retrouvent l'étable à porcs de Drogheda, les gens de la Nouvelle York découvrent la vieille York, les rois juifs de Chicago s'attendrissent sur leur ghetto de Moravie, comme une grande actrice qui revient voir sa mère, la concierge. Mais la France offre tous les passés, sauf le leur. Ils la goûtent peut-être à cause de cela. La vie y est pour rien. On y respire cette odeur de vieille civilisation pourrie, ce parfum de carnaval que les romantiques demandaient à Venise et les délicats d'avant-guerre, à certaines maisons de Chine.

— Quand je suis en France, — fait Rosemary, — je me crois toujours en vacances.

Shannon :

— Paris est à la fois la garçonnière et le vide-bouteilles des États-Unis.

— Bien plus que cela, — ajoute Kent. — La France est un pays qui s'est toujours privé pour pouvoir se payer des individualités brillantes et s'est sacrifié depuis des siècles pour elles : avec

raison, car ce sont elles qui ont appris au monde à vivre et à penser convenablement. Notre chère Amérique, c'est tout le contraire : une machine merveilleuse à fabriquer un bonheur standard, qui satisfait le plus grand nombre, mais écrase l'élite.

— Oui, nous étouffons.

— Aujourd'hui, — interrompt Shannon, — le *Mayflower* nous servirait à retraverser l'Atlantique. Et direction : Paname !

— Cher Paris au grand rire, si rebelle aux toxiques ! Chère France qui reste le dernier miroir fidèle où les hommes peuvent savoir si on leur dit vrai et les femmes si elles sont encore belles !

Kent installe son poste de T. S. F. en plein air et reçoit les émissions. Tous mettent des casques et, avec des sifflements de serpents, l'Europe, par la voie des airs, s'abat sur l'innocente Normandie. On entend le jazz de Madrid, les cours du coton de Manchester, et les fragments d'une conférence yougoslave sur la maladie du sommeil, que vient soudain réduire au silence un festival Wagner, issu d'un invisible Munich. Les peuples hurlent, radiophoniquement, par-dessus les herbages. C'est à ce moment que, dans la cour de l'Hostellerie du Moulin-Coquet, Jâli apparaît.

Jâli, encouragé par l'aspect paysan de l'auberge, vient d'y entrer pour demander du lait et des

fruits, sa nourriture. Il est surpris, car, la porte franchie, les garçons déguisés en Normands, avec paille dans les sabots et bonnets de coton, les pichets de cidre, les poutres apparentes, tout ce décor d'opérette, fait soudain place au restaurant sérieux, avec des banquettes de velours jonquille, et des maîtres d'hôtels en habit. Il se prépare à repartir.

— Monseigneur ! Quelle chance ! Nous ne vous quittons plus ! Vous êtes la seule personne que nous mourions d'envie de retrouver depuis que vous avez si noblement quitté cette pouponnière, Cambridge !

— Bah ! Le tort des professeurs, c'est de croire que l'Université, c'est l'univers !

— Par Saint-Patrick, quand on voit de ces choses, on est fier de penser que l'Irlande ne fait pas terre commune avec l'Europe !

Tête hérissonnée, toujours boutonné de travers, l'air ahuri, comme s'il sortait d'être berné dans une couverture, Shannon n'a qu'une passion : c'est la haine de l'Angleterre ; quiconque est en procès avec l'Angleterre est son ami ; c'est ce qui l'unit à Kent. Jâli est une victime des Anglais, naturellement. Or, Shannon exerce un vif prestige sur son camarade Kent et sur sa sœur, Rosemary. Celle-ci regarde le Prince de tous ses yeux.

Jâli se rend à pied, à Paris, par la route, venant de Dieppe, vivant d'aumônes et de travaux dans

les fermes. Il a fait un détour par Écouen, où, au château, la mère de Renaud n'a pas voulu le recevoir et où le garde lui a expliqué « qu'on n'aurait pas besoin de *bicots*, maintenant, avant la moisson ». Il a passé deux jours au cimetière communal, près de la tombe de Renaud. Le Prince porte encore les vêtements du pauvre avec lequel il a, dans Cambridge, échangé son complet de Poole ; un pantalon de velours serré au-dessous du genou par des lanières, un foulard rouge et une vieille veste de mécanicien en cuir noir.

Kent le présente à sa sœur Rosemary. Elle fait la révérence.

— C'est lui, tu sais, qui n'a pas voulu livrer le renard. C'est pour lui que nous nous sommes battus et que Shannon a failli perdre un œil !

— Je suis parti de Londres il y a trois semaines — dit Jâli — m'étant mis en route à la fin de la saison des pluies, comme le Bouddha l'ordonne. J'ai traversé la mer sur un cargo, clandestinement, car je n'ai pas de passeport.

— Pas de passeport !

— Non ; mes aventures ont couvert de honte mon Ministre. Il ne pouvait plus décemment déjeuner au *Turf*. Il a fermé la Légation et est parti en Écosse.

— Faites-vous des prosélytes ? — demande Kent.

— Aucun. Les Français ne sont pas religieux.

Je croyais que je n'avais pas réussi à Londres parce que j'avais commencé par une trop grande ville, mais ici, à la campagne, ça a été bien pis : personne ne m'a écouté, quand j'ai parlé du Parfait. Lui, pourtant, dès qu'il eût gagné les champs, les gens sortaient pour l'accueillir... Près de Rouen, on m'a dressé contravention. Un curé de village m'a donné du pain ; je lui ai dit que je venais en France renverser le mal, comme un éléphant renverse une hutte de roseaux.

» — C'est le mal qui est l'éléphant et c'est toi qui est le roseau, m'a-t-il dit ; le peuple est méchant.

» — Alors je verrai ce que c'est qu'un aveugle qui se fâche, lui ai-je répondu.

» — Ils t'injurieront...

» — On pourrait me jeter des pierres.

» — S'ils le font ?

» — Je dirai : votre bonté est grande, vous pourriez m'achever.

» — S'ils t'achèvent ?

» — Je dirai : merci. Vous m'avez délivré. »

— Merveilleux ! *How wonderful !* — fait Rosemary Kent. — Que voulez-vous pour déjeuner ?

— Ma règle est d'accepter ce qu'on m'offre, sans demander, ni remercier.

— Dites-moi, y a-t-il beaucoup de princes comme vous en Asie ?

— Non, je crois bien que je suis le seul.

Le menu parle de homard à l'américaine et de lièvre à la crème.

— Je ne prends que du lait et des fruits, — remarque Jâli. — D'ailleurs je ne possède plus d'argent.

— Quel être extraordinaire ! — fait Kent. — Ma sœur, vous savez, me dit tout bas qu'à vous écouter, il lui vient l'envie de sauver son âme.

Avec respect, Rosemary tend à Jâli des lilas.

— Des fleurs, Monseigneur, ce n'est pas mauvais pour l'âme ?

— Je n'ai pas d'âme, — répondit-il. — Personne n'a d'âme.

— Vous, vous dites cela ?

— Mais oui, il n'existe pas une chose définie, nommée âme. Vous avez une automobile. Le moteur est-il l'automobile ?

— Non.

— Les roues sont-elles l'automobile ?

— Certes pas.

— La carrosserie est-elle l'automobile ?

— Encore moins.

— Donc, si ni le moteur, ni les roues, ni la carrosserie ne sont l'automobile, pas plus que le mot automobile, le mot âme ne représente quelque chose de défini. Ce qui existe, c'est une suite de phénomènes et de sensations ; cela s'enchaîne,

comme l'avance des singes dans la forêt, qui attrapent une branche, puis la laissent échapper, en saisissent une autre et ainsi de suite. De même le Bouddha enseigne qu'il n'y a pas de Moi, mais une apparence, celle que vos journalistes nomment la personnalité.

— Voilà donc la fin du Moi, cette idole européenne aux cent bras ! — fait Shannon. — Et il se met, naturellement, à divaguer, avec une éloquence éblouissante, dont il ne restera rien.

Jâli déjeune et ne parle plus. Il n'a jamais su faire les deux à la fois, comme les Blancs. Il ne parle pas, mais il regarde Rosemary. C'est la première fois qu'il mange à côté d'une femme. Elle fume, pose des questions, sourit, met de la poudre, mais jamais on ne la voit porter des aliments à sa bouche, et le repas est fini que Jâli croit qu'elle n'a pas commencé. On ne peut rien voir de plus beau qu'elle, avec ses cheveux de paille courte, collés au cosmétique par-dessus les oreilles, son corps d'ange champion, le cadre mobile, articulé, de ses bras trop longs, ses jambes croisées très haut, pas un jour de tristesse dans l'eau du regard, pas un jour de maladie sous la peau, pas un regret au coin de la bouche ; un visage neuf.

Elle regarde Jâli, les lèvres entr'ouvertes.

— Je sens que ma sœur va se faire bouddhiste à sa majorité, — dit Kent.

— Nous vous emmenons à Paris ? — demande

Shannon, très désireux de faire une entrée remarquée par l'avenue du Bois.

— Non, j'aime mieux aller à pied. J'y serai dans trois jours.

— Où habitez-vous ? — questionne Rosemary.

— Nulle part, cela n'a pas d'importance.

— Mais votre adresse ?

— Je n'en ai pas. Je n'attends rien, de personne.

— Nous, nous serons à l'hôtel Dupuytren. Mais vous n'allez pas me dire que vous n'avez pas de banque ?

— Non, je n'en ai pas. Je ne possède plus rien, que moi-même.

— Monseigneur, quel effet cela fait-il de ne plus être riche ?

— Cela vous rend l'ouïe, la vue et l'appétit.

— Et l'on parle toujours des privilèges des riches !

— Les riches sont privilégiés parce qu'ayant tout, ils peuvent comprendre, plus vite que les pauvres, que ce tout n'est rien.

Il attend d'elle un regard de mépris. Elle le fixe bien, avec quelque chose d'aigu, de fin dans le regard et dans l'esprit, avec cette domination naturelle des blonds, rayonnement individuel, prestige solaire. Elle ajoute :

— Allons, cela me plaît.

Jâli les accompagne dans la rue. Il a un serrement de cœur. Leur voiture, c'est une belle Bugatti neuve, bleue, du type Grand Prix. Si Kent lui offrait de conduire, il ne résisterait pas.

— Ça vous va-t-il de prendre en mains le macaron ? — lui lance Kent en riant, et en s'asseyant au volant.

— Nous ne serions pas longs à aller dans un pommier, — fait Rosemary. — Il ne faut demander aux Orientaux que ce qu'ils savent faire.

Jâli tremble.

— C'est vrai, — répond-il avec calme, — je ne saurais vous conduire où je vais.

Jâli entra dans Paris, un matin, par le rond-point de la Défense. La toile du panorama fléchissait en son centre, sous le poids de la Seine, puis se relevait, tendue vers l'Arc de Triomphe. Il s'arrêta dans le Bois de Boulogne, devant Longchamp, séduit par ce fleuve retors et ce terre-plein d'herbe non foulée ; tout paysage aquatique est un paradis pour l'Orient. Rien n'y rappelait la nappe des étangs croupis de Karastra, bordés de bananiers boueux et la berge juteuse où sèchent les caïmans à l'affut des pattes noires des porcs : les usines Blériot enfonçaient dans l'eau les pilotis de leurs trois grandes cheminées. Jâli s'assit au bord du petit lac, sous le saule. Dans un lieu pas très différent de celui-ci, le

Bouddha se tenait, accroupi, sur son manteau jaune plié en quatre, pour ruminer son néant. Comme ici, des enfants venaient — dit la légende — faire marcher devant lui leurs bateaux de papier, au milieu des nénuphars.

Jâli resta trois jours sous ce saule ; il eût voulu le soigner, le peigner ; il le regardait, le touchait avec affection, car tous les arbres sont les frères de ce Figuier Sacré, sous lequel Celui-qui-sait eut la révélation ; ils participent aux honneurs rendus à Bouddha : on a eu raison de dire, pensait Jâli, que l'arbre est pour les Bouddhistes ce qu'est la croix pour les Chrétiens.

Ni la tempérance, ni la chasteté ne lui pesaient, ni le silence ; avec d'anciens songes, il s'en taillait de nouveaux. Non loin de lui, le soir, les Jeunesses Communistes faisaient l'exercice de la guerre des rues, à la sortie des ateliers ; Jâli se souvint que Renaud lui avait dit que les Français se haïssaient beaucoup entre eux ; aussi se mit-il à jeûner, par pénitence. Puis, comme les nuits étaient encore fraîches, il se construisit une cabane. Cela attira l'attention des gardes : son abri fut détruit. Il se comparait à son Maître, quand les démons essayèrent de le chasser de l'arbre et il sourit. Il traversa un pont, se réfugia sur les hauteurs entre Meudon et Saint-Cloud. Au premier plan, des gazomètres ventrus. Derrière, Paris, animal à la fois formidable par la masse et si nuancé par la

couleur. De cette colline, il l'embrassait, le dominait. C'est ainsi, se disait-il, que les plus beaux entretiens du Maître ont toujours pour cadre une forêt, mais une forêt d'où l'on ne perd pas la cité des yeux. De loin, on croit les villes éternelles ; ce n'est qu'en s'approchant, qu'on s'aperçoit qu'elles sont continuellement remises à la fonte, comme des monnaies. Dès qu'on s'élève, tout ce qui est accident disparaît, il ne reste plus que la substance.

Alors Jâli se récita la phrase qui lui paraissait la plus belle de toutes : c'était une description du Nirvâna, courte, mais si complète, qu'elle le calmait et le nourrissait à la fois : « Brisé est le corps, éteinte est l'imagination ; les sensations sont toutes évanouies ; les formations ont trouvé relâche ; la connaissance est rentrée dans son repos ». Tout le bouddhisme était là, avec son néant, ni grimaçant, ni tragique, son apaisement infini. Jâli la répéta deux mille fois. A force de se la redire, le grain de sa pensée devint si fin qu'il ne le sentit plus au toucher.

Comme la règle bouddhique interdit de demeurer en ville du soir à l'aurore, chaque matin Jâli descendait dans Paris pour mendier et remontait ensuite, son vase à aumônes au cou, debout, silencieux, les yeux baissés. On lui donnait à manger aux cuisines du Pavillon Bleu (et le lundi, il eut récolté en abondance pour la semaine, s'il

lui eût été permis de garder la nourriture d'un jour sur l'autre). On lui jetait aussi, à travers les grilles de la caserne de Saint-Cloud, de vieux uniformes ; il cousit ensemble ces chiffons avec de la ficelle et s'en fit un vêtement.

*
* *

Délivré de la famille, ne pensant plus à Karastra, tout comme s'il avait mangé de ce lotus qui fait oublier la patrie, ayant franchi sans difficulté les étapes de la chasteté et de la pauvreté, s'il n'a plus beaucoup l'espoir de conquérir le monde, Jâli se conquiert chaque jour mieux lui-même. Privilège de l'abandon, promesses d'une métamorphose prochaine. Certes, Paris n'est pas Bénarès et aucun roi à la robe blanche, à l'esprit libéral, ne s'empresse de sortir à sa rencontre sur des éléphants entourés de torches, aucune courtisane Ambapâli ne l'attend dans un bois de manguiers, aucun ministre ne l'invite à dîner, pour lui demander ensuite des conseils spirituels, aucun sophiste ne s'intéresse assez à lui pour descendre de la montagne et lui tendre des pièges, mais il faut prendre l'Occident comme il s'offre.

Cependant, Mâra, le Malin, veille pour tous. Il est cinq heures du matin : Saint-Cloud fume

de brumes. Le jour se lève, sale, couleur du vide ; c'est l'heure où l'on réveille les enfants pour leur faire prendre des purgations amères, l'heure où l'on apprend que les pourvois sont rejetés. Quelques jeunes gens en smoking et quelques femmes dans des sacs de chinchilla ou de lamé traversent le jardin d'une villa à la porte de laquelle attendent des automobiles ; ils rentrent se coucher. A ce moment, passe Jâli, drapé de jaune, qui descend chercher sa nourriture.

— Mince ! un cocu ! — dit une dame.

Jâli lève la tête. Il pensait, quand celle-ci a parlé, que s'il pouvait faire en une seconde le tour de la terre, il arriverait chez lui, en ce moment, à l'heure la plus douce, celle du soir, heure où les Chinois vendent le curry fumant, où les pêcheurs rentrent jusqu'aux aisselles dans le fleuve violacé et s'aspergent l'un l'autre, où les Européens sortent tête nue, n'emportant leur casque que pour se saluer, de voiture à voiture. Un instant de fraîcheur, qui ne se répétera plus, se glisse entre l'embrasement du jour et la pesée moite de la nuit. Alors il irait au Palais réservé à celle qu'il aime le mieux.

Descendant le perron, — style Gémier, — de sa maison aux terrasses cubiques flanquées de coupoles de fort en ciment armé, la maîtresse du lieu, élégance dorée, robe du soir (sans souci de la fraîcheur de l'aube, qui pourrait tuer, sinon

elle-même, du moins ses orchidées), accompagne jusqu'à la porte ses invités. Jâli arrive près d'elle ; leurs regards se croisent. Elle pousse un cri.

— Quoi ! Tu ne me reconnais pas ? Angèle, Angèle Ventre, de Londres, Commercial Road ! Aujourd'hui Angèle Lyris, dite Langue-de-Velours.

C'est Angèle, celle à qui il doit sa première nuit d'Europe ! Elle-même, avec ses cils épais et bleus, son beau parler de la gorge. Elle se jette au cou de Jâli.

— Comme te voilà fagoté, chéri ! Et tes cheveux ! Tu remontes de taule ?

Et à voix basse :

— Les perlouzes, bien sûr que c'était pas catholique ; on les a lavées, en vitesse, et, tu vois, je me suis établie... Finie la poisse ! Tu sais ce que c'est : la première mise de fonds, c'est tout et tout. Ensuite, il s'agit d'en coller aux gens plein la vue. Pardon, excuses, — ajoute-t-elle, — je suis crevée. Je vais aller dormir, après avoir embarqué ces messieurs-dames, mais viens déjeuner ici, à deux heures, on s'expliquera. Tu te rappelleras de l'adresse : 3, rue Pierre-Benoît.

Angèle Lyris a acheté cette maison, il y a deux mois, à une Américaine dans le besoin, si l'on peut dire. L'ère des faux laques et des peaux de tigre, qui commence avec Gaby Deslys, un peu

avant la guerre, est close ; la galanterie subit le prestige des Arts Décoratifs. Il y a ici des salons en paille, des boudoirs en galuchat, des plafonds en parchemin, des escaliers en peau de daim, le tout éclairé par des tubes de lumière au mercure et par des lentilles de phare, avec des bateaux et des atlas et des sphères armillaires, et encore des bateaux. La vie des femmes n'est pas comme celle des hommes, une poussée méthodique dans la masse amorphe de la société, c'est un jeu capricieux, aux zigzags surprenants comme ceux d'un graphique de paludisme, avec des renversements de fortune qui les trouvent d'ailleurs parfaitement à leur aise et toujours prêtes. Ayant vendu les bijoux que Jâli lui donna, rentrée à Paris, Angèle fut entretenue bientôt par une marchande d'antiquités, qu'on ne voit jamais, auquel elle a adjoint, entr'autres, un jeune écrivain fort riche et les amis de celui-ci, qu'on voit trop.

Très fière de connaître un saint, Angèle offrit sa maison à Jâli ; il n'accepta que l'accès du jardin, où, désormais, il vint souvent, vers le soir, pour se laver et prier. Cette société d'adolescents autour d'Angèle Lyris, — de ceux-là que Bossuet nomme si joliment « des fols amateurs de siècle », — les entretiens qu'il avait avec eux sur ces hauteurs dominant la ville, tout cela paraissait à Jâli aussi naturel que la vie du Bouddha dans ces

milieux élégants qui entouraient les grandes courtisanes indiennes, et où rois, brahmanes, hauts fonctionnaires et négociants aisés venaient entendre parler Celui-qui-sait. Angèle était pour lui une sorte de Belle-de-Bénarès.

Jâli commence à savoir distinguer les peuples européens ; jusque-là, comme tous les Asiatiques, il ne voyait pas la différence entre un Portugais et un Suédois. Maintenant il reconnaît deux ou trois races, bien qu'il confonde encore un Anglais avec un Allemand. Parmi les « démons étrangers », il découvre toute une hiérarchie ; parmi cette poussière d'originaux qui forment une société occidentale, il entrevoit maintenant des nuances : nations, individus. Plus l'on va vers l'Ouest, plus cela se complique. Il trouve que les Français aiment beaucoup les femmes ; « quand ils leur parlent, dit-il, ils montrent des visages souriants et pleins de douceur ». Ces Blancs ont de bien meilleures façons chez eux qu'en Orient ; ils paraissent sans préjugés de race et assez intelligents. Riquet, le jeune écrivain millionnaire qui passe pour régner chez Angèle, est si bien élevé, si effacé, que personne ne sait son nom de famille. On l'appelle simplement Riquet et on peut difficilement le considérer comme le protecteur d'Angèle, car c'est plutôt elle qui le protège contre tant d'amis. Celui qui domine ici par sa violence, sa nervosité et sa force vitale, c'est l'intime de

Riquet, Jean-Claude Potaschmann. Potaschmann ? Parent de M. Josué Potaschmann de la Cité ? Son fils, mais Français. Cet adolescent pâle, ardent, insatisfait, peut-il descendre du financier repu ? En ligne directe. Il y a toujours dans les familles israélites, à Moscou, comme dans l'Ancien Testament, une droite et une gauche. A droite, un roi gras, opportuniste et conservateur ; à gauche, un prophète étique, intransigeant, qui, chaque jour, met sur les bras de l'autre de nouveaux ennemis. Tel est le contraste qu'offre la famille Potaschmann. Jean Claude dirige une publication d'avant-garde que Riquet subventionne ; c'est une revue d'extrême-droite intitulée : *Dieu*. Le Comité de rédaction dîne à Saint-Cloud, chez Angèle, tous les jeudis.

— Nous prendrons Dieu à la gorge, — a écrit un jour Potaschmann, — et nous le forcerons à dire sa pensée.

Dieu s'exécute mensuellement et donne son explication, très tendancieuse, de l'univers, soit par l'intermédiaire de guéridons, soit par l'organe de ce nouveau Moïse qui fait ses dents. Potaschmann a pris dans le parti catholique, au delà des néothomistes, une position avancée, d'où il mise à la fois sur le Sacré-Cœur et sur le Kremlin. Son intelligence, où voisinent le goût du camp adverse, et celui de la profanation, tend à brouiller toutes les cartes pour pouvoir recom-

mencer le jeu dans de meilleures conditions: Au grand étonnement des séminaires, la revue *Dieu*, dans son dernier numéro, a reproduit des photographies de Dieu, par Man Ray, à côté de fétiches du Haut-Oubanghi.

Des vérités premières sont vaporisées dans l'atmosphère. Conversions foudroyantes, homosexualité, propagande en faveur du désespoir, statuts d'un Suicide-club destiné à aller explorer l'au-delà, retour à la confession publique, celle des Catacombes, projets d'une prochaine campagne contre le diable.

Jâli apprend à écouter vite; à répondre vite aussi.

— Mais enfin, Prince, votre nirvâna, l'avez-vous trouvé ?

— Pas encore, — fait Jâli. — Je tâche de le mériter. Mais je sais où il est.

— N'est-ce pas chez Bichara ? — interrompt Angèle.

— Ton bec ! volaille !

— Au moins, Monsieur, sentez-vous le divin ? — demande un petit affranchi, très gris-perle.

— Naturellement, gâcheuse, il le sent, — répond Potaschmann. — Notre Asie ne peut pas y échapper !

— Taratata, — dit Riquet. — Ton Asie est comme toutes les vieilles dames d'après-guerre : elle se coupe les cheveux, déchire son testament et se met à danser,

— Voyez-vous le Bouddha, Monsieur ? Pouvez-vous nous faire des révélations ? Nous les publierons intégralement.

— Il nous est défendu de nous vanter de nos extases, — répond Jâli.

— Alors quoi ? Si vous voulez sauver l'Occident, montrez-lui Dieu !

En disant ces mots, le jeune Potaschmann a, dans les yeux, le même frémissement que le lièvre a dans les oreilles.

— Le Bouddha dit que l'humanité doit périr avant que Dieu se manifeste.

— Le groupe de *Dieu* est entièrement en sympathie avec Çakyamouni. Ceci dit, mon cher, vous comprenez bien la difficulté : adaptez le bouddhisme à l'Orient et vous tombez dans sa théosopie...

— ... Qui est au bouddhisme, — dit un enfant frisé, — ce que les moulages sont aux originaux.

— ... Ou ne l'adaptez pas, servez-le nous tel quel, et alors, — (pardonnez-moi de vous dire cela), — à chaque instant, cher ami, vous côtoierez le vaudeville.

En prononçant ces mots, Potaschmann désigne du doigt la robe jaune de Jâli.

— Le ridicule ne m'est rien, — répond celui-ci. — J'ai tout quitté. Je suis un « homme parti ».

— Un homme parti ! Quelles formules notre Asie peut trouver ! — fait Potaschmann, que

cette allusion à la vie nomade, touche dans son hérédité et rend lyrique. — L'Europe elle, n'a que des hommes arrivés. Soyons amis, Jâli, voulez-vous ? Moi, vous savez, je suis un Blanc, eh bien, je n'en suis pas plus fier pour ça !

— Vous avez tort, — répond Jâli.

Potaschmann plie sous le besoin nerveux d'être immédiatement aimé. Il se penche sur Jâli et le caresse.

— Vous savez, notre Bergson est en sympathie avec le bouddhisme, notre Einstein, par la relativité, le rejoint. Rien ne nous sépare plus ?

— Pardon, Potaschmann, — fait Riquet, — rappelle-toi que Schopenhauer voyait, non sans raison, dans le caractère juif, dans son matérialisme optimiste, la vivante antithèse de l'ascétisme, du pessimisme bouddhiques.

— Peuh ! moi, je suis converti ! Ce que tu dis là, d'ailleurs pour me blesser, ne me touche pas. Amis ?

— Je n'avais qu'un ami blanc et je l'ai perdu, — répond Jâli.

— Son nom ?

Jâli se tait. Potaschmann ravagé par un besoin d'information, — cette sœur de la propagande, — le presse. Était-ce un Français ? Jeune ? Qui a vécu en Orient ? Oui ?... Mort ?... Est-il bête ! C'est sûrement Renaud d'Ecouen, son camarade du Lycée de Rouen ! Un type épatant... culot

monstre... Jolie figure... Fait pour jouir des belles femmes et des belles idées et s'en allant bêtement courir au devant de la mort ?

Jean Claude Potaschmann a une façon si sensuelle et assurée de parler du bonheur, une façon si panique de parler du malheur, qu'avec lui Jâli préfère éviter ces deux sujets.

— Bah !... au devant de ce qui nous attend tous, — conclut Angèle.

— Mais ne dis donc pas ces choses là, maladie ! — fait en frissonnant Potaschmann qui croit à l'entière valeur de la vie terrestre et apporte, le jeudi, un *Pachon*, pour que chaque invité puisse prendre sa tension artérielle après dîner.

— Rien n'est exaspérant, — ajoute-t-il, — comme ce vieux fonds de l'an mil qui vous fait tous vivre, vous autres, en obéissant au mot d'ordre de ne pas y croire !

Jâli sent que ces jeunes gens sont curieux de lui, mais qu'ils n'ont aucune envie d'être sauvés. Ils ne parlent que d'instinct, de Lautréamont, de délires, puis sortent de délicats romans figiolés et secs, dans la plus pure tradition française. Ce sont de ravissants petits égoïstes. Les femmes qu'ils fréquentent, ou celles qui sont amies d'Angèle, venant du peuple, répondent mieux à l'appel du cœur. Il y a Margot d'Ambly, la belle infirmière, Jeanne Métral, qui tient

une librairie rose, Guita Pascali, de l'Opéra.

Jâli ne porte plus sa robe jaune. Mais, presque chaque soir, il parle à ces femmes ; elles, flattées, l'écoutent ; ayant appris que le jaune est la couleur des parias, elles l'ont mis à la mode. Les bois de Saint-Cloud sont un parterre de jonquilles. Jâli traite chacune avec douceur et bonté, et même glamment :

— « Comme l'abeille n'endommage pas les fleurs en en prenant le suc, ainsi le sage sait cheminer parmi les femmes, à travers la ville ».

Elles sont toutes curieuses de pittoresque local. Quand Jâli veut leur exposer l'origine de la douleur :

— Parlez-nous plutôt du Kamasoutra, — demandent-elles, gourmandes.

Comme toutes les Européennes, elles sont séduites par le décor passionnel de l'Asie et espèrent des recettes, des nouveautés érotiques. Or, l'Asie est chaste ; sa vie sentimentale est simple et l'esprit qui anime ses amours est naïf.

Jâli est trop novice et timide pour exprimer cela : mais il le sent. Et comment se faire entendre de celles-ci, en qui *Schehérazade* et les numéros du *Palace*, où un beau danseur ocré torture une blanche, ont laissé des désirs inavoués ? Jâli pense à leurs compagnes des Indes, que Ghandi nomme « ses sœurs tombées » et dont le grand Hindou a su se servir pour son action

révolutionnaire. Il leur tend, à son tour, les mains, pour les relever, pour qu'elles se confient à lui, adoptent des métiers honnêtes et anciens. Il leur prodigue les conseils moraux et leur donne le titre de « zélatrices ». Elles disent oui, mais courent à leurs instincts. Elles disent oui à ce jeune Prince et lui mettent les bras autour du cou. Elles le caressent, seule façon qu'ont les femmes d'approuver. Mais ce n'est que lorsqu'elles sont très fatiguées d'avoir dansé qu'elles rêvent à un monastère comme à une retraite agréable et qu'elles souhaitent être une de ces *apasikas*, une de ces nonnes dont Jâli leur parle. Au fond, elles jouent avec lui comme avec un petit ours, un pékinois ; s'il n'était pas si beau, elles l'auraient « laissé tomber » depuis longtemps.

— Est-ce vrai que vous lisez l'avenir ? C'est vraiment malheureux que j'aie des patoches si sales !

— Est-ce vrai que Bérengère a voulu vous faire don de sa zibeline et que vous avez piétiné la fourrure et « vidé » la petite ?

— J'ai seulement dit que le luxe accroît la vanité et que massacrer les animaux attire la colère du ciel...

— Est-ce vrai que les animaux vous causent ? Elles sont autour de lui, empressées, se chauffent à lui comme à un poêle. Mais déjà quelques-

unes ont oublié qu'on leur a prêché l'abstinence et s'enivrent ; les autres, au contraire, ont versé dans une excessive piété, se rasant la tête, et il est arrivé que l'une d'elles, hystérique, est tombée en transe. Chez Angèle, c'est maintenant une curieuse atmosphère de désordre mental, de puérile piété et de dévotion nerveuse qui met tout le monde mal à l'aise. Jâli le premier. Ces femmes, il ne peut les comprendre ; ce Paris, il le devine plein d'agréments dangereux, de crépuscules mauves, de printemps voyants, présenté comme une réclame. La volupté d'Asie dont les voyageurs nourrissent leurs récits, surtout à leur retour, est lourde et pleine de bonhomie, avec de gros effets de poudre aphrodisiaque, qui n'ont rien d'effrayant ; celle d'ici apparaît plus dangereuse et subtile. Jâli s'enfonce les ongles dans les paumes. Chaque nuit il se retrouve dans la rue, imprégné d'une odeur de chair chaude, molle, savonnée et d'eau de rose. Ses sens d'Oriental, très prompts, habitués depuis la puberté à un libre exercice, sont saisis. Il supporte avec peine l'image de ces femmes dévêtues et blanches. Les parfums surtout le martyrisent.

La nuit, à cause du froid qui le fait souffrir depuis qu'il couche en plein air, il a des rêves épouvantables. Oui, c'est l'armée de Mâra, à n'en pas douter, avec ses monstres à têtes d'animaux, ses alligators qui se fendent en deux, ses

cobras qui gonflent comme une pâte et deviennent des volcans en éruption qui lancent en l'air des arbres avec leurs racines, des membres de jeunes filles et des têtes aux cheveux blonds. Le Maître, lui, pour triompher, n'a eu qu'à montrer au démon sa face plate, pareille au Lotus; mais Jâli n'est pas le Maître, et, quand il apparaît, l'ennemi ricane et le Tentateur ne s'en va point. Bleu de rosée, il se réveille.

Un matin, il s'aperçut qu'il ne savait plus prier, que, seules, ses lèvres remuaient. Son attention surtout faiblissait; par les brèches, l'image de Rosemary, la sœur de Kent, entra librement, et, sans avoir été appelée, s'imposa. Elle s'étendait sur la pensée de Jâli comme sur un lit de repos et son souvenir prenait un empire que la réalité n'a jamais eu.

Alors, sans même dire adieu, Jâli quitta Angèle et en abandonna la maison. Il remonta à son ermitage et commença des pratiques d'absorption intérieure réglant sa respiration et s'efforçant de la raréfier. Il s'abrutit par des répétitions de mots; ceux-ci formaient dans son cerveau des motifs géométriques qui s'amincissaient jusqu'à un tracé tremblé, filiforme.

« Le corps à deux pieds est impur, puant, plein d'infection; il dégoutte de tous les côtés ».

« Le corps humain est une boîte vide... ».

Il revint aux jeûnes, qu'il avait abandonnés, et aux pratiques de méditation des yoghis. Il maigrit et sa peau prit la couleur du citron.

De toutes parts, on lui apportait des plats ; il laissa accumuler autour de lui, sans y toucher, cet amas de nourriture, afin d'en être écœuré et de mieux couper son appétit. Une fois, on le trouva immobile, tenant en une main des immondices et dans l'autre de l'argent ; pendant plusieurs jours il répéta sans cesse : « argent... ordure... argent... ordure... ».

Il parvint à respirer tellement peu qu'il ne sentait plus son pouls sous ses doigts et que le sang lui monta à la bouche. Il voulait arriver à rectifier son esprit comme un alcool. Quand il descendait de Saint-Cloud, ses jambes ne le portaient plus : il croyait voler et sa tête chantait... Les bêtes des six domaines : corps, sens, odeurs, saveurs, choses tangibles, pensées, allaient-elles enfin cesser de ramper vers lui, avides de provoquer la sensation, puis le désir ? Déjà il n'était plus celui qui subit : il allait dompter. Il entra en méditation, à sa volonté, attendant le moment d'union avec l'absolu. Assis sur l'herbe, ayant perdu tout sentiment du moi, il pénétrait dans les régions d'une liberté supérieure...

Brusquement, quelqu'un le tire par son manteau ; il se réveille : c'est Kent et sa sœur, Rosemary.

— Eh bien ! Vous dormiez ? Voilà cinq minutes que nous sommes devant vous et vos yeux ne nous voient pas ?

L'atterrissage est si brusque que Jâli sent ses nerfs se rompre : il est comme ces mystiques qui, lorsqu'ils sortent d'extase et se retrouvent dans la vie, se prennent à sangloter. De nouveau le soleil éclaire ; la nature, molle comme de la musique, les autos, les souvenirs, les robes, le vent, entrent dans ses sens et sont perçus. Et aussi l'image de celle qui vient se poser comme une colombe sur son épaule... Ce Prince, si maître de lui, parti pour les plus grandes conquêtes, si haut déjà au-dessus des hommes, après des mois de renoncement, s'arrêtera-t-il soudain devant le plus frêle obstacle ? La haine de soi, la résignation, le ravissement, ces derniers progrès vont-ils être détruits ?

— Nous vous avons cherché partout. Les chasseurs d'hôtel, les détectives privés, les courriers de l'*American Express* ont été lancés dans toutes les directions. Avant de partir pour la Grèce, Shannon a couru à votre légation. Quelle est donc votre adresse ?

— Les bois de Saint-Cloud ; près de la terrasse. J'y remonte le soir.

— *Roughing it*, vivant à la dure ? J'adore le *camping*, moi aussi, — dit Kent. — Nous avons fini par vous découvrir nous-mêmes. Pas ordinaire !

— Il n'y a pas de hasard, Kent. Rien que des enchaînements, parfois invisibles.

— O. K ! Parfait ! Puisque nous vous retrouvons il faut que vous veniez avec nous.

Rosemary murmure un mot à l'oreille de son frère.

— Ma sœur veut absolument que vous remettiez votre robe jaune. Elle dit qu'avec votre vieille capote d'infanterie coloniale, vous n'avez pas l'air d'un vrai saint.

— Assez, *bottle it, you swine.*

Jâli est naturellement timide et ces façons d'être des Blanches, si brutales, si directes, lui font perdre pied.

— Je vous ai blessé, je suis fâchée. Expliquez-moi... Je voudrais tant apprendre. Je sors de l'école, et je ne sais rien. C'est si affreux, aussi, d'être d'une famille presbytérienne. Enseignez-moi votre foi.

— Ne parle pas de ta foi, tu la perdras, — répond Jâli.

— Quel égoïsme !

— Le Bouddha a nommé lui-même sa doctrine, une doctrine de profond éclat ; il n'y a rien en surface d'agréable, de fascinant. Vous êtes le contraire de ce qu'il faut être pour approcher de la vérité.

— Que suis-je alors ? — demande Rosemary, les yeux brillants du désir d'être définie et d'aplanir toute difficulté.

— Vous êtes la Soif ; soif de l'existence, soif de plaisirs, soif d'impermanence...

— Mais je vous assure que non !

— Votre visage assure que si. Vous êtes la soif qui conduit de renaissance en renaissance et empêche d'échapper à la douleur.

— Je ne suis pas une enfant. Je ne tiens pas à la vie, — fait Rosemary langoureusement.

— Les enfants ne tiennent pas à la vie. Mais vous, — ajoute Jâli avec sévérité, — vous vivez du besoin de saisir ce qui est hors de vous, en haut, en bas, en travers, au milieu. Or, quel que soit l'appât, sachez qu'il y a toujours un hameçon dessous ; c'est par là que le démon saisit la créature. En ce moment, c'est comme vers un objet désiré que, vers moi, vous tendez la main...

— J'aime tellement mieux, Monseigneur, quand vous ne prêchez pas ! Vous êtes si beau quand votre bouche est immobile.

— Alors, adieu. Vous penserez à moi, à ma vérité, un jour, lorsque vos paupières seront rouillées, lorsque les années auront sucé votre sève, grillé votre face, fendu en deux votre volonté et que votre lampe sera sans huile.

Jâli ne dit plus rien. Il pose les mains ouvertes sur ses cuisses et ferme les yeux. Puis il les rouvre, se lève, sans plus adresser la parole aux deux Américains. Il plie son manteau en quatre

et retourne s'asseoir dans l'herbe, au bord de la Seine.

Jâli n'en veut à ses amis que dans la mesure où il vient de se départir, par leur faute, de sa sérénité. Si cela lui arrive encore, il se punira et tiendra son bras droit élevé en l'air toute une journée et toute une nuit. Mais combien est plus grave et moins susceptible d'être enrayée l'impulsion qui, par moments, le domine ; difficulté à soutenir le regard de Rosemary ; impossibilité, aussi, de s'en passer. C'est là la raison secrète de sa colère. Ces servantes au front tatoué qu'étaient ses reines, ces êtres gentils et fluides, dont le henné n'est qu'un artificieux effort vers le blond des races supérieures, qu'avaient-elles de commun avec ce bel et grand archange aryen ?

Le soir tombait. Les bruits descendirent. Les voitures devenaient rares. Des ouvriers rentraient à bicyclette. Jâli se leva, après avoir passé la fin de la journée en méditation, et marcha sans bruit vers sa solitude. A la grille de Saint-Cloud, Rosemary l'attendait en voiture.

— Je savais que vous passeriez par ici pour remonter, — dit-elle. — Voici votre robe. J'ai acheté l'étoffe et je l'ai cousue moi-même.

Jâli la prit sans remercier.

— Adieu, mademoiselle.

— Non ; pas adieu. Je reviendrai demain. Donnez-moi un conseil. Est-ce mal d'aimer ?

— Aimer, c'est tomber sous le joug de la joie et de la douleur.

— Peut-on éviter de se perdre en pratiquant la vie simple ?

— Commencez par éviter le désir comme la tête d'un serpent.

— Je ne désire rien... que rester toujours près de vous, — dit Rosemary.

Et elle mit sa tête blonde sur les mains de Jâli.

*
* * *

Paris est là, en contre-bas, ou plutôt, les deux Paris : au premier plan, la ville américaine avec ses dures banlieues géométriques, son trafic rectiligne ; derrière elle, l'ancienne cité française avec ses façades mouvementées, ses monuments inutiles, aux lignes douces ; comme Karastra, où il y a d'une part le cantonnement européen et de l'autre la ville indigène. Dans son cœur, Jâli plaint la petite France ; les Latins sont les Orientaux de l'Europe. Mais la France n'avait pas le choix : ou devenir américaine ou devenir bolchevik. Jâli prend les mains de Rosemary et, tandis qu'elle baisse la tête, les garde dans les siennes.

Elle relève les yeux, le fixe jusqu'à le faire fondre :

— De vous aussi, Jâli, on pourrait dire ce que vous me disiez du Maître : « Son sourire est si charmant qu'il suffirait à discipliner le monde ».

— Il souriait parce qu'il souffrait...

— Vous souffrez ?

— Oh ! Puits de Loyauté, tous ceux qui ont eu la foi ont souffert. Voyez Keshub, Chunder Sen, Pawâri Baba, Tagore, Rama Krishna, empoisonnés par les Brahmanes en plein dix-neuvième siècle, Ghandi, incarcéré...

Jâli prend Rosemary par les oreilles :

— En vous regardant, je pense à la rencontre du Parfait avec une femme : « Ils se reconnurent, dit le texte, sans s'être jamais vus... »

— Moi, je vous ai reconnu, Jâli, parce que vous êtes la sagesse.

— Croyez-vous ? Seul un sage peut reconnaître un sage.

— D'abord, j'ai entendu dire que les grands sauveurs ne descendent sur la terre que dans les périodes d'extrême détresse, — ajoute Rosemary. — Cette heure est bien la vôtre. Moi, je pense que vous allez sauver des milliers d'entre nous, oui, des pays entiers.

■ Une ardente tradition de prosélytisme monte aux lèvres de Rosemary, du fond de son hérédité puritaine.

— Personne ici ne tient à être sauvé. On répète : « toute sagesse vient de l'Orient » ; mais, nul n'y croit.

— Jâli, vous me faites l'effet d'un pur sang qui choisirait de tourner une meule.

— C'est un maléfice que, sous le nom de progrès, l'Europe a communiqué à l'Amérique et c'est de là qu'il nous revient aujourd'hui.

— On dirait que cela avance avec le soleil ?

— Oui, les idées, comme les villes, marchent vers l'Ouest. Qui sait ? Les astrologues à Karas-tra m'ont enseigné cette loi de magie : l'initié tuera l'initiateur.

— Vous êtes un juste, — dit Rosemary. — L'Occident ne vous épate pas, mais vous ne cherchez pas, non plus, à vous venger de lui.

— Mieux vaudrait refuser, comme nos pères, de rien savoir de l'Occident, que d'en avoir des notions viles, fausses, misérables.

— Il ne peut y avoir rien de cela dans votre esprit, — continue Rosemary ; — moi, je sens votre silencieuse puissance ; je sens que vous êtes un sauveur. Il me semble que vous m'emportez dans les airs.

Le Prince-Mendiant lève sur elle ce regard effrayé qu'il a souvent et qui n'est pas sans charme. Malgré son innocence certaine, celle-ci n'a peur de rien. Elle a beau avoir la peau douce, elle est bien la petite-fille de ces hommes qui

tirent des coups de revolver, dans les bars, à même leur poche, à travers leur pantalon. Il redoute les Américaines : déjà ces grands Blancs font peur; que penser alors de leurs femmes, qui sont les vrais maîtres, puisqu'eux ne désirent, ne peinent que pour elles ? Tout ce qu'on doit combattre ici vient d'elles, le goût du changement, le luxe, cette forme moderne du démon.

Rosemary fixe le Prince :

— Vous avez deux charmantes petites lumières au fond des yeux. Jâli. Ils sont si étroits en ce moment qu'on ne voit plus qu'elles. Je crois vraiment que je vous aime.

Il faut connaître l'amour oriental, ses longs travaux d'approche, ces interminables hommages qui n'osent jamais cheminer que sous le couvert de symboles, qui ne se risquent qu'en jeux de mots, en discrètes allusions poétiques inspirées des meilleurs classiques, pour comprendre l'effet que cet aveu à bout portant a pu produire sur Jâli. Il vacille, en s'efforçant de rester impassible.

— Il ne faudra m'aimer, — répond-il, — que lorsque je serai un saint.

— En tout cas, vous êtes déjà un très grand homme. Vous, avez-vous aimé ?

— Je n'ai jamais eu près de moi, ô Vase de Vertu, que des femmes achetées, capturées, ou que l'on m'avait offertes en présent.

Cette préparation douce, dont un beau jour d'été levait les ombres, le soleil la vernissait. On voyait des remorqueurs labourer l'eau, tor-dre en vis le reflet des droits peupliers. C'était ce paysage de Sèvres, d'un mauve démodé, usé jusqu'à la corde par les Impressionnistes, que les Parisiens ne connaissent d'ailleurs que par les marchands de la rue La-Boétie. Jâli sait que les Français, comme les Chinois, ont horreur du plein air. Lui, est sensible à la nouveauté de cette nature d'Occident, dont la beauté est d'être réduite aux proportions humaines, si bien construite et jamais confuse, jamais emmêlée comme celle des tropiques : les crêtes de Clamart, ondu-leuses, Montrouge peint de suie, de chaux, de terre ocreuse, avec des vitres qui jouent au soleil, vrais petits miroirs incrustés, comme au Siam. Au lieu d'une eau croupie, de fruits épineux, d'orties monstrueuses, c'est la Seine, doux fleuve fait pour les chansons gauloises, le vin bouché sous les tonnelles, les fritures, les baisers dans les frisons du cou, les raclures de palette sur les troncs d'arbre, avec, çà et là, la touche d'or des vieilles locomotives, boucles de la Grande-Cein-ture. Ces lieux innocents, choisis par le destin pour une entrevue profonde entre leurs deux races, étaient pareils à ces villages niais marqués de deux sabres, sur l'atlas, pour une bataille his-

torique, ou grandis, malgré eux, par un traité de paix

Rosemary repose, près de lui étendue.

— Pourquoi souriez-vous, Rosemary ?

— Pourquoi ne sourirais-je pas ? Je suis fille d'un peuple heureux, où chacun se réveille en sifflotant.

— Moi, je n'aime que les malheureux.

— J'ai beaucoup d'argent, — dit-elle. — Nous ferons le bien avec. En Amérique cela coûte les yeux de la tête de faire le bien. Il n'y a pas de pauvres. Il faut les faire venir de très loin.

Mystique union de ces deux cœurs jeunes, ardents au mieux. Clairs et obscurs, leurs doigts joints ressemblent à un clavier. Alors se lève en Jâli une lumière plus tiède que tout ce qu'il a senti jusqu'à ce jour ; lumière moins éclatante que celle qui entourait, sur les toits de Londres, l'image du Parfait ; celle-ci ne le force pas à baisser les yeux et à se coucher sur le sol ; elle lui entre, comme du soleil, par tous les pores ; à travers les vêtements, chauffe son sang. Ses mains brunes sertissent la figure ovale de Rosemary, lissent ses cheveux, tranchés d'un coup sur le front et qui, eux-mêmes, semblent une lame. Il ne peut se retenir de toucher sans cesse à cette masse de blond métal. Alliance étrange, nouvelle, du Nord et du Sud, de l'Est et de

l'Ouest, dans ce ciel parisien, sans dieux, sans vautours.

— Je ne resterai pas en ce lieu, — dit Jâli, — les promeneurs se font trop nombreux, les curieux m'assaillent, les journalistes me harcèlent. De nos jours, la modestie est devenue si étrange, si rare, qu'elle attire l'attention de tous. L'on me croit fabuleusement riche et quand je demande à manger, on me jette des pierres. On me traite de mètèque entretenu, de fakir, de derviche mangeur de verre pilé. Il paraît que les zélatrices d'en bas tournent au scandale ; maintenant sous prétexte de donner leurs robes aux pauvres, elles vont nues. D'ailleurs, Paris étouffe sous l'esprit critique et succombe à la peur d'être niais. Il lui faut une révélation par jour. Les mots seuls ici retiennent ; mais la voix elle-même et les idées qu'elle habille et l'essence qui met en mouvement ces idées, cela n'intéresse personne. A la connaissance, on préfère l'ignorance, bien que d'elle sortent uniformément la naissance et le deuil, l'attachement et le désespoir. Rama Krishna a dit qu'on voyait mieux le Christ de l'Orient que de l'Occident. Mais c'est le diable qu'on voit bien mieux de Paris que de Karastra. Insensé ! Je lutte contre le besoin et cela, dans la ville même où le besoin est roi !

— Les saints n'ont de succès que dans les

pays où l'on s'ennuie, — soupire Rosemary. — Mais je suis sûre que nous triompherons. Je vais expliquer à mon frère Hamilton ce qui m'appelle vers vous. Il a une bonne âme. (Elle disait cela, comme on dit : « Il a une bonne figure » et c'était cela, en effet.) Il me comprendra. Je vous suivrai et vous aiderai, tant qu'il le faudra.

— Alors venez, — dit Jâli. — Partons. Quittez tout. Renoncez à vos extravagances. Brûlez ces étoffes manufacturées, tissées avec la sueur des pauvres ; vêtez-vous simplement. Venez avec moi. Vous serez respectée de tous, je vous défendrai. Nos relations seront de pureté parfaite ; je vous nommerai ma sœur.

Et Jâli, lui aussi aplati dans l'herbe, appuie sa tête contre celle de Rosemary, en une accolade fraternelle, comme celle des chevaux.

III

Je ne suis pas un saint. Je ne suis pas le Parfait, — dit Jâli. — Au lieu de rester immobile comme celle du Figuier Sacré, l'ombre de l'arbre sous lequel je suis assis ne peut s'empêcher de tourner avec le soleil, comme n'importe quelle autre. Je ne traverse pas les fleuves sans me mouiller. Ni aux bras, ni aux genoux, je ne porte les trente-deux signes caractéristiques de Ceux qui ne renaîtront plus. Les tremblements de terre, les éclairs dans les cieux ravis, tout ce qui devrait annoncer ma prochaine illumination, le voyez-vous ?

— Je le verrai un jour, — dit Rosemary.

Elle rentre sous bois, pour préparer leur repas.

Ils sont installés maintenant dans le parc de Marly, près de ces étangs stagnants, de ces levées de terre qui rappellent les fondations du château détruit. Ils passent les nuits dans un télégraphe optique abandonné.

« L'illumination ne viendra jamais pour moi, pense encore Jâli avec amertume, car j'aime celle-ci et chaque jour, maintenant, je m'éloigne davan-

tage de la perfection. Les seuls succès que j'ai remportés en Occident l'ont été sur des femmes. C'est dire qu'ils sont faciles et sans lendemain. Mais comment en attendrai-je d'autres puisque, sans cesse, je me perds un peu plus moi-même ? J'ai plaisir à quitter les vérités éternelles et à m'enfoncer dans la confusion et l'obscurité. »

— Le repas est prêt, — fait Rosemary.

Elle s'amuse, se rappelle son enfance dans la vallée du Yosemite, les tentes de toile, les bains dans la Merced glacée, les truites arc-en-ciel, les daims broutant sous les grands arbres rouges, parmi les Ford couvertes d'une bâche, contre la rosée.

Pieds nus, vêtue de lin blanc, elle apporte ce qu'elle a cuit, dans une écuelle. Elle est habituée, en vraie Américaine, à se passer de domestiques. Ils s'asseoient, — lui sur ses talons, — et mangent avec leurs doigts.

Jâli, tu n'es plus un homme en attente de l'ineffable : tu es désormais la moitié d'un couple suburbain, qui se nourrit !

Le cri des grenouilles rappelle à Jâli Karastra ; Karastra, les délicieux repas de gingembre frais, de bananes rôties, de lait de coco, apportés par des serviteurs aux pieds nus. Tant qu'il a vécu seul, il n'a prêté à son ordinaire aucune attention ; aujourd'hui, pour un peu, il se plaindrait de cette morue séchée ; qui ne reconnaîtra, à ce signe

certain, qu'il est entré en ménage ? Il cherche à se rassurer :

— Ne pourrais-je, sans atteindre la sainteté, être comme toute créature, un simple messenger de Dieu ? Le divin n'est pas un miracle ; le miracle serait qu'une créature pure qui cherche la vérité, ne la trouvât point.

Mais à quoi bon tout cela ? Jâli ne progressera plus ; la femme, infailliblement, est venue à son heure, à un point de moindre résistance, au moment même où s'affaiblissait cette force centrifuge de charité, de bonté qui l'avait mené du premier élan à l'autre bout du monde, au secours de l'Occident. L'Occident ! l'Orient ! comme il était loin de l'époque où, en compagnie de Renaud, il maniait ces termes abstraits, les croyait modifiables, plastiques au gré de la volonté, d'une vocation. Maintenant la terre lui apparaît comme une très vieille aventure, dont la fin est depuis longtemps réglée et qui n'a que faire de dévouements individuels. Tout ce qui, de Karastra, semblait si net, si facile, ici se brouille, devient illusoire, insoluble. Le monde des mirages ce n'est pas l'Équateur, c'est Hampstead, c'est Saint-Cloud.

Quel beau corps elle a, cette fille d'Amérique ! Ces reins cambrés, ce ventre dur, cette peau si blanche, tachée de rousseur, comme les livres, à la campagne. Pleine de trésors qui dorment. Jâli

se prend à la convoiter comme les Jaunes convoitent la Californie. Alors il s'efforce d'en détourner sa pensée.

Londres. Paris. Accueils un peu différents mais résultats identiques : complet échec. Qu'eût-il fallu pour être *a successful soul winner*, un « gagneur d'âmes » à succès ? Apporter aux gens un divertissement. Les malheureux n'ont que faire de consolations qui les obligent à de nouveaux sacrifices. La vague asiatique du temps de Montesquieu, celle de l'époque des Goncourt, seraient-elles restées célèbres si, au lieu de Chinois de potiches, de Japonais d'estampes, elles avaient présenté à la frivole Europe une sobre application du confucianisme, ou le texte intégral des Upanishads ? Pour forcer un âge comme celui-ci à accepter une règle sévère, il eût fallu être d'incarnation divine.

— Mais, vous l'êtes, Jâli !

— Non, Rosemary. J'ai attendu longtemps. Je ne crois plus. Regardez bien : je n'ai rien dans les yeux de surnaturel. Suis-je insaisissable ? Mon corps écarte-t-il les balles ? Imparfait, créé par une force imparfaite qui s'est efforcée, on le sent, vers la perfection, mais qui n'a pu faire mieux que ce que je suis.

Jâli indique du geste qu'il se décourage.

— Quel rapport entre Paris et un pays comme

celui d'où je viens, où la langue ne comporte même pas de pronom personnel, où tout est collectif, où l'identité des êtres n'est pas définie ? Paris, ce sont des milliers de personnalités évidentes, des millions d'idées « en l'air », dans un oxygène très vif où les feux brillent plus qu'ailleurs, mais chauffent moins, comme sur les hauts plateaux du Thibet ? Autant, ici, l'on tend à être, à se faire connaître, autant, à Karastra, l'on s'efforce de se cacher sous des pseudonymes ; et même de se dissimuler sous le titre de ses fonctions, pour ne pas attirer l'attention des mauvais esprits. Moi, j'ai vécu entouré d'interdictions magiques, de chiffres mystiques menaçants, de jours néfastes, de fonctionnaires épiant la forme des nuages, de maréchaux de cour destinés à surveiller les succubes ; comment expliquer nos terreurs surnaturelles à des Blancs qui en rient et qui foncent tout droit devant eux, sans rien redouter ? Je sais maintenant que je n'aurai sur eux aucune influence ; ce sont eux qui en ont eu sur moi : je ne serai jamais en état de Bouddha, je ne posséderai jamais la Connaissance.

- En priant beaucoup ensemble, Jâli ?
- Non ; désormais je ne serai plus délivré.
- N'avons-nous pas renoncé à tout ?
- Non, Rosemary. Pas l'un à l'autre.

*
* * *

— Allons, — dit Jâli avec brusquerie, — mettons-nous en marche.

— Pour aller où ? — demande Rosemary.

— Qu'importe ! le Bouddha recommande de ne pas rester trois jours de suite au même endroit. Il faut marcher. Tout ce qui est juste est pénible. Il faut que la vie soit dure. D'ailleurs qui nous retient ? Nous ne sommes d'aucun pays.

Ils quittent le bois de Marly, froissant de leurs pieds nus les premières feuilles mortes. On entend les marrons tomber et s'ouvrir, ou courir sur le sol. Ce soir-là, ils dînent de mûres, de glands, de champignons. L'automne est entré, et les feuilles enflammées par octobre donnent du soleil longtemps après le coucher du jour. A l'orée du bois, le vent d'ouest leur arrive de la plaine, dans la figure. L'un derrière l'autre, ils suivent la route de Louveciennes à Versailles. Il se met à pleuvoir ; c'est un dimanche. L'asphalte mouillé brille comme une glace sous les phares des autos qui rentrent à la file. Des feux rouges vont dans un sens et des feux blancs dans l'autre, précédés de longs cônes de lumière scintillante, striés d'eau. Ils marchent sur le bas côté de la route et les voitures les éclaboussent. A Versailles, Jâli propose la route de Rambouillet.

Rosemary s'arrête.

— J'ai froid, — dit-elle. — Je crois que j'ai la fièvre.

Jâli la regarde. Elle est livide. Où l'emmenner, maintenant que la saison des pluies va recommencer ? Il faudrait la déposer, peut-être, à l'hôpital américain ?

— Je vais arrêter une auto et vous faire conduire chez votre frère. Demain, si vous êtes mieux, vous reviendrez ; je vous attendrai, à la même heure, à cette porte, — fait Jâli.

Elle se sent soudain si mal qu'elle ne refuse pas. Elle le devine irrité. Devant cette figure atone, *that blank face*, comme elle dit, devant la courtoisie exquise de cet homme qui l'appelle « rose d'Innocence » et qui ignore la vulgarité occidentale et délicate de la colère, Rosemary fond en larmes.

« Les Blancs ont perdu toute capacité de vivre la vie simple, pense Jâli. Même si l'esprit consent, le corps ne suit pas. Ils parlent trop, dorment trop. D'ailleurs, c'est ma faute ; qui a jamais rêvé de faire son salut avec une femme ? »

Quand il est seul, il se sent coupable, mais délivré.

Ce ne fut que le troisième jour, au coucher du soleil, que Rosemary revint ; elle allait mieux.

— Pouvons-nous repartir cette nuit ? demande Jâli.

— Dans quelle direction ?

— A pied, vers le Sud ; j'hivernerai à Menton.

Rosemary rougit. Elle ne renvoyait pas sa voiture. Elle expliqua qu'elle avait pris un mauvais froid, que le médecin lui interdisait la vie en plein air. Son frère, elle ne l'avait pas trouvé. Elle s'était fait conduire chez une de ses tantes, femme d'un juge du Mississippi, qui habitait la rive gauche. Là, elle avait appris que, les vacances terminées, son frère était retourné à Cambridge, que ses parents s'inquiétaient... Maintenant, elle avait peur de son père, millionnaire radical, resté brutal comme un ouvrier... A distance, comment lui expliquer ?

Jâli avait compris.

— Quand part votre bateau ? — questionna-t-il avec une infinie douceur.

Rosemary hésita un moment.

— Au besoin, il y aurait le *Mauretania*... demain soir... à Cherbourg. Oh ! je vous promets que je ne ferai qu'aller et revenir... Du reste, je vous télégraphierai. Où cela ?

— Ma sœur ne télégraphiera pas.

— Jâli ! je vous le jure.

— Soit. A Menton, poste restante. Mais ma sœur ne retournera jamais. Je sais.

— A bientôt, Jâli. Je vous y rejoindrai, et

pour toujours. Ou bien vous viendrez dans mon pays. Vous verrez, c'est la terre de la jeunesse, de l'hospitalité. Grâce à moi, vous connaîtrez ce qu'elle a de meilleur, de plus grand. C'est un pays vraiment à votre taille ; tout ce que l'on désire, il vous le donne.

— Tout ce que je veux, il me l'enlève.

Rosemary posa ses lèvres roses sur les lèvres violettes de son ami.

Jâli resta seul. Il n'était plus ni un Prince Héritier, ni un Bouddha, ni un ascète : mais un homme faible et vaincu.

IV

« We are piqued with pure descent
but nature loves inoculations »

« Nous nous piquons de pure lignée,
mais la nature aime les mélanges. »

(EMERSON)

Jâli est de nouveau sur un paquebot. Très incliné, cette fois-ci. Marées d'équinoxe. Octobre sur l'Atlantique. L'automne se lit sur les eaux ainsi que sur la terre, mais à d'autres signes : les bassins des ports, jonchés de plumes de mouettes, comme une écritoire, les vagues, d'un marbre plus vert, les nuages, non plus mousseux mais lacérés, la lune aqueuse. La mer tire à blancs boulets dans les côtes du navire ; la vaisselle se brise, l'argenterie roule, les meubles craquent, les malles tombent, les passagers s'accrochent ; tout résiste mal à une succion des profondeurs.

Rosemary est partie depuis plus d'un mois, depuis le soir où elle a quitté Jâli, à Versailles. Promettant de revenir, mais ne revenant pas, parce qu'elle s'est bien embarquée en effet dans l'intention d'expliquer aux siens, avec franchise,

sa situation, mais que cette situation n'est guère explicable, surtout à Julius O. Kent, orateur redouté au municipe de Vincennes, Grand dragon du Klan, adversaire des Noirs et ennemi des Jaunes. Pendant son séjour dans le midi, Jâli est descendu plusieurs fois de la montagne où, dans les grottes mêmes qui abritèrent l'homme quaternaire, il prenait abri ; à la poste de Menton, il a trouvé un télégramme de Rosemary, différant son retour, des lettres expliquant son retard, puis renonçant définitivement à l'Europe. Plus aucune allusion à un voyage de son ami aux États-Unis.

« Là où des chaînes de fer échoueraient, un cheveu de femme le retiendra », dit le père du Bouddha, désireux de tout essayer pour garder près de lui son fils. Mais Çakyamouni n'est pas dompté. Et Jâli ?

Jâli a attendu. Puis il a compris qu'elle ne viendrait plus. Alors il a essayé de ne penser qu'à son devoir. Il ne voulait pas renoncer à la perfection, à cause d'une femme. Il a prié. Il a jeûné, maigri beaucoup. Mais le moment est venu où il lui a bien fallu plier ; l'amour le tenait. Dans la lutte entre lui et l'Occident, l'Occident se défendait comme il pouvait, lâchement d'ailleurs, avec des femmes. Le côté violent, léger et imaginaire du Prince, trop dompté, reprenait le dessus. En rentrant au plus vite à Paris, par le train, en

empruntant, pour partir, de l'argent à son ministre, Jâli ne sait plus s'il a fait preuve de faiblesse ou d'acharnement ; car la faiblesse, est-ce autre chose que de s'acharner à ce qui est défendu ? A présent, puisqu'il ne peut rien pour se sauver lui-même, il se contente de répéter qu'on ne saurait rien tenter pour sauver le monde. En réalité, il n'y pense plus. Oui, il ne sait même pas que son aventure se termine, du fait qu'il en a anéanti le terme. Aveuglé, il retourne, sans s'en douter, à l'obscur, à l'informe de l'âme orientale. Il est ailleurs, perdu dans la jungle de l'instinct. Tuer le désir ? les Brahmanes eux-mêmes n'enseignent-ils pas que le désir fut la première manifestation de l'Esprit ? C'est à un désir qu'on doit le monde ! Il aime ; son sang jaune, ce sang si indomptable que, dans les unions mixtes, il dévore toujours le sang blanc, se rue vers celle qui lui est apparue comme de la race des dieux védiques. Jâli ne peut pas vivre sans Rosemary, sans ses dents blanches, si petites qu'elles semblent limées. Il ne se souvient que de ce jour d'été au bord de la Seine normande, à falaises de craie, où il l'a rencontrée, que de son regard qui lui est entré dans la chair comme un harpon. Le reste est un déficit, un abîme. Que lui importe de se contredire ! L'Asie se moque bien de cela ! Sur ce grand transatlantique penché, au poitrail baveux, à la crinière d'étincelles rouges,

basculant dans les trous mous de la mer, sous la nuit qui tombe, Jâli est-il encore le jeune Prince enthousiaste, chargé d'offrandes mystiques qui, il y a bientôt un an, roulait sur l'océan Indien, à bord du *Félix-Faure* ? Où est la Croix du Sud ? Où est le Bouddha ? Il a disparu du ciel comme il était apparu, discret, silencieux, divinité qui jamais ne s'impose à qui ne la sollicite pas.

Jâli n'est qu'un homme qui va essayer de retrouver une femme, au delà des mers.

New-York. La Batterie. La Liberté, couronnée d'épines.

Do not anchor here. « Ne jetez pas l'ancre ici. »

Entrée dans le fleuve sali d'épaves, de paille, sillonné de vedettes, rayé de bacs blancs, de chalutiers, de pyroscaphes à aubes ; coups de vent qui frisent l'eau et les fumées à contre-sens ; vagues que brisent les quais et qui pénètrent dans les docks comme une émeute dans un palais.

Le paquebot remonte lentement le courant, évite des bouées chargées de mouettes jaunes, passe en revue toutes les lignes maritimes de l'univers, les bateaux, si différents d'échelle que les uns pourraient être hissés sur les ponts des autres, chacun rangé dans son écurie, gares per-

pendiculaires aux quais, formant d'immenses dentelures qui mordent l'eau argentée par le contre-jour. A droite, les gratte-ciel, — les anciens, cubiques, les nouveaux, tubulaires et à terrasses, — surmontés de panaches de fumées, s'escaladant, dressés comme des orgues, à longues cannelures prismatiques dans lesquelles s'introduit l'ombre. Puis les entrepôts, les plates-formes en ciment armé des Compagnies de navigation, construites en porte-à-faux au-dessus du vide, arborant mille couleurs, noires d'hommes se tordant comme des vers, à la vue des arrivées d'outre-mer.

Pour Jâli, ce n'est pas un nouveau monde. Il n'y a pas ici, comme pour un Européen, de surprise. La grande surprise ce fut Marseille. Pour lui, comme pour ses frères d'Orient, les États-Unis ne sont qu'un Occident excessif. L'Amérique offre les mêmes problèmes, poussés à l'absurde. Jâli tend le dos ; ce matin, il est un adolescent pauvre, frêle, qui n'est pas bien sûr de ne pas être refoulé à Ellis Island, à cause de son passeport d'occasion et qui attend l'instant de retrouver celle sans laquelle il ne peut pas vivre. Que le machinisme, la ploutocratie ou l'impérialisme triomphent maintenant, Jâli ne s'en soucie pas : là, sur le quai éclairé de fanions verts et jaunes, dans cette immense, mouvante et noire attente, où Rosemary se trouve-t-elle ?

Rosemary n'est pas là ; elle n'est pas venue à la rencontre de Jâli, malgré les sans-fil. Le bateau devrait pencher maintenant sous la ruée des passagers, à babord. Presque tous reconnaissent sur le quai un visage familier ; les cœurs ne sont plus séparés que par un fleuve, que par une rivière, que par un ruisseau, que par une rigole d'eau clapoteuse qui éloigne encore, un instant, le paquebot du quai. Jâli est inspecté par la Police, interrogé par l'Immigration, ausculté par la Santé, fouillé par la Douane, parmi le grand déballage des robes, des bijoux, des chapeaux, des étoffes provenant du pillage de l'Europe. Il gagne la terre ferme. Il est lancé dans le jaillissement des acheteurs giclant hors des grands magasins ; bloqué soudain, au coin des rues, sur l'ordre de sonneries électriques impérieuses et invisibles ; arraché aux trottoirs par l'hémorragie du trafic, humé par la montée d'ascenseurs-geysers ; il chemine entre la fuite ou plutôt la chute des perspectives étroites de ces maisons, quadrillées comme des gaufres, si hautes qu'il ne peut lever la tête, vrais volcans carrés avec leurs fumerolles. Le voici, le même qu'à Londres, l'enfant perdu des premiers soirs ; mais, en moins d'un an, combien plus vulnérable, plus névrosé, moins agile ! Le besoin de revoir Rosemary le contente ; à la vie il ne demande rien d'autre. Il sait qu'elle habite une villa de Long

Island ; c'est très loin... Surtout, Jâli n'ose pas. L'Amérique lui fait très peur. Quand il n'a pas été reçu par la vieille dame, au château d'Écouen, il a souri. Ici, au milieu de ces rues qui s'ouvrent et se ferment comme des écluses, il préférerait se noyer que de se heurter à un de ces hommes quadratiques, verbeux, qui manient l'obligeance comme une massue, qui vous adressent spontanément la parole et veulent tous savoir d'où vous venez, où vous allez. Déjà, sur le bateau, il avait souffert d'être interpellé à brûle-pourpoint, questionné sur sa race, son identité, alors que l'étiquette orientale ne permet pas de s'informer du nom de quelqu'un, autrement que par des tiers.

Jâli se fait conduire à un hôtel voisin du Park, rectangle rose chair avec des fleurs, des boutiques de poupée et du marbre partout. Un monsieur en redingote lui répond, en se tordant les mains de désespoir, qu'il n'y a plus de chambres. Son taxi le mène à un second hôtel, dans Manhattan, puis à un autre vers la Huitième Avenue, dans le Cas-Broadway : tous sont complets. Le conducteur noir lui rit au nez.

— Eh bien, allez où vous voulez !

Le nègre descend dans la Ville Basse ; une maison en briques où on loue des chambres à la journée, avec un escalier extérieur ingnifugé, pareil à un dépliement de sommiers métalliques, et des Bibles dans toutes les chambres.

Lessive dans l'arrière-cour ; délicieuse et complaisante patronne mulâtre ; quelle détente soudaine que la vue d'un noir... Toutes sortes de gens extraordinaires, en pension, qui semblent réfugiés, comme pendant une averse ou un combat de rues. Jâli se sent moins mal ; il s'arrête là et porte lui-même ses bagages à sa chambre...

Il se retrouve, pour le lunch, dans un réfectoire orné d'un bar, où les hommes mangent debout, le chapeau sur la tête, habillés de couleurs voyantes. On lui sert tous les plats à la fois, dans son assiette, comme une pâtée de chien.

Après avoir beaucoup hésité, Jâli quitte soudain la table d'hôte, entre dans la cabine téléphonique, met dix *cents* dans l'ouverture ; il demande le numéro de Julius O. Kent, à Long Island. C'est l'heure du déjeuner ; Rosemary est peut-être chez elle ? Il fait cela calmement, comme il poserait une bombe. Il se recule maintenant pour juger de l'effet.

— Vous, Jâli ! où êtes-vous ?

— A New-York, dans un hôtel.

— Dieu ! vous, à New-York !

Il y a dans sa voix de la surprise, l'ombre d'un recul.

— Dois-je vous attendre, Rosemary ? Où puis-je vous voir ? Avez-vous déjeuné ?

— Non... C'est-à-dire, oui. D'ailleurs, je ne

suis pas libre, en ce moment. Nous avons du monde.

— Puis-je aller chez vous ?

— Oh ! non. Cela, c'est impossible.

— Êtes-vous toujours celle que je nommais ma sœur ?

— Oui, oui.

Il n'y a pas de place, dans un téléphone américain, pour des banalités et il y en a moins encore pour l'échange de paroles profondes. Et comment repérer ici, à tâtons et dans le noir, la position exacte d'un sentiment que le temps, la distance, les vents contraires ont pu faire dévier ? Jâli devine ce désarroi ; il sent qu'elle a hâte de quitter l'appareil.

— Où me donner rendez-vous ?

— Tenez, — dit-elle, — soyez demain matin à midi, à l'entrée de Coney Island.

Maintenant, Jâli remonte vers le centre avec précision, comme s'il allait quelque part, comme s'il avait autre chose devant lui qu'une rencontre dans vingt-quatre heures. Qu'est-il venu faire en Amérique, sans que Rosemary l'ait appelé ? Il ne se souvient même plus d'avoir pris la décision de quitter l'Europe ; il a agi, ces dernières semaines, comme un somnambule. Sa vie n'était plus là-bas ; son double l'avait quitté, l'avait précédé ici. Il courait, comme dans les rêves, autant après lui-même qu'après elle.

Cette faculté de se comprendre qu'il avait peu à peu acquise et qui le mettait à part et au-dessus des autres Orientaux, il semblait l'avoir perdue. Toute objectivité avait disparu. Il ne savait plus sous quel aspect voir Rosemary. Tantôt elle lui apparaissait comme une héroïne shakespearienne, idéale, pure, insignifiante ; tantôt comme un être redoutable, de grande puissance personnelle. Elle était peut-être les deux, suivant qu'il se reprenait ou s'abandonnait. Mais il était prêt à tout engager, à tout endurer pour la garder. Car la seule image qui ne le quittait plus, pensant à elle, c'était sa peau blanche.

Coney Island et ses échafauds, forêt boulonnée ; cirques ; jeux populaires, chemin de fer zigzaguant parmi des rocs cartonnés, lac mort du *water-chute*, boîtes à culbutes, courants d'air artificiels pour relever les jupes, filets, bars, tirs macabres au fond des hublots béants, miroirs déformants, chevaux mécaniques, lamentables sous la lumière crue de la solitude et du matin, c'est à ça que s'amuse la plus grande des races blanches ? Pourquoi lui avoir donné rendez-vous dans cet endroit perdu ? Jâli attend parmi les marchands d'*icecreams* en plein vent, les dessinateurs de silhouettes, les *frittimisti* italiens, les photographes avec leurs toiles de fond toutes prêtes, — autos, avions, palmiers peints, — où des trous ovales

sont réservés pour les figures. Maintenant, habillé de façon bourgeoise, il lui semble être aussi un morceau grotesque de la foire ; il perd toute consistance, il se sent fondre. Il n'est plus en union directe avec l'univers ; il n'est plus tout le monde, mais comme tout le monde. On dirait que, de son vivant même, on l'a réincarné en une créature inférieure à celle qu'il était hier.

Ce n'est plus nu-pieds, ni vêtue de lin, que Rosemary apparaît, mais cerclée de fourrures, avec de petits souliers vernis et de hauts talons ; une jupe très enfantine, si courte que, quand elle croise les jambes, on voit ses jarretières et un peu de chair.

— Jâli ! Vos cheveux ont repoussé. Je vous aime mieux ainsi.

Plus belle encore que tout ce qu'il attendait, parce qu'elle est si lointaine, enveloppée dans sa nation, cuirassée de préjugés locaux. Ils ne sont plus tous deux à l'étranger, sur un terrain neutre : Rosemary est chez elle. Lorsqu'on regarde ses pieds, on voit qu'ils ne reposent pas sur un autre sol que le sien. Des lois se chargent de la protéger, des mœurs dures, une famille, une société toujours sur la défensive, où la femme est toute puissante, s'interposent entre elle et lui. Sa figure même a changé : elle a un visage américain, carré comme ses souliers, un nez borné et dur, un menton robuste, des lèvres réservées.

— Ma sœur ! — dit Jâli cependant.

Il comprend à un nouveau signe, à peine indiqué, de recul, qu'elle n'a plus l'habitude d'être appelée ainsi. Jamais l'on ne retrouve une femme au point où on l'avait quittée. Devant elle, si grande, si blonde, il se voit soudain, petit adolescent jaune, aux épaules étroites, mal habillé, écrasé par un melon qui s'enfonce jusqu'à ses oreilles décollées, pauvre sauvage. Mais cette humiliation lui plaît.

— Le monde est aussi vide, Rosemary, lorsque Votre Lumière ne luit pas, que lorsque Gautama, après avoir plié son manteau en quatre, s'est étendu dessus pour mourir.

Elle sourit et se détend.

— Dès que je vous retrouve, Jâli, vous me remplissez de confiance. Je sens jusqu'à moi vos lignes de force.

— Plus encore que lorsque vous étiez présente, à ne plus vous voir j'ai perdu cette force. Je suis un guide faillible, Rosemary, au pouvoir limité.

— Mais pourquoi être venu à New-York ?

Il voudrait dire :

« Où vous êtes, là est ma patrie. » Mais il est repris de cette difficulté des Orientaux à s'expliquer, si douloureuse qu'elle les conduit souvent au suicide.

Elle continue :

— Avez-vous cru que je vous aimais moins ?

Vous savez bien, Jâli, que du jour où j'ai compris votre renoncement, le mépris dans lequel vous teniez tout ce qui n'est pas votre salut, je n'ai pas eu d'autre besoin que de vous connaître, d'autre désir que de vous admirer.

— Je sais seulement que c'est à partir de ce jour, que moi, j'ai cessé de renoncer... Rosemary, je ne vis plus, comme autrefois, pour être pur.

Elle lève les yeux vers lui, vainct sa pudeur.

— Alors vous-même sentez cela ? moi aussi, je l'ai senti, — réplique-t-elle.

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Non, Jâli, ce n'est pas votre faute. C'est de la mienne. Je n'aurais pas dû être si libre avec vous, un Oriental... mais vous n'étiez comme personne ; vous étiez une image de sainteté, une belle statue...

— Voulez-vous de moi, tel que je suis ?

— ... Ce n'est pas cet homme-là, que j'aime le plus.

Quand ils s'approchent jusqu'à se toucher, ils sont deux corps jeunes et chauds qui s'entendent, mais dès que leurs yeux se croisent, ils cessent de se mêler, car ce qu'il y a dans les yeux n'est pas de la même essence que ce qu'il y a dans les corps. Ce sont deux races, deux planètes qui s'opposent, l'une claire, émerveillée et optimiste, l'autre, sombre, millénaire, sans espérance. Rosemary laisse couler des larmes muettes. Elle se

divise : une partie d'elle-même est joyeuse près de Jâli ; l'autre, ne tient plus en place, ne pense plus qu'à se libérer.

— Où puis-je vous revoir, Rosemary ?

Il ne peut être question d'aller chez elle ; — quoi de plus ennuyeux qu'un Américain qui reçoit ? dit-elle, essayant de plaisanter ; — ni chez lui, naturellement, puisqu'il est à l'hôtel.

Jâli propose de déjeuner quelque part, le lendemain.

— C'est que... je ne sais comment m'absenter, dit-elle. Sans compter que c'est affreux ces endroits publics, pour s'ouvrir le cœur... Il faudrait une excuse.

— Une excuse ? moi, je vous avais connue libre, libre comme l'Amérique.

— C'est que vous ignorez l'Amérique, Jâli.

— Je me rappelle bien pourtant ce que votre Y. M. C. A. en disait, à Karastra : que tout ce qui est encore enchaîné dans le monde sera délivré par votre pays !

— Jâli ! puisque vous êtes l'homme qui sait tout et que vous pouvez lire dans les cœurs, laissez-moi ne pas parler davantage...

— A cause de vous, je ne sais, je ne peux plus rien, Rosemary. C'est fini, Mâra, le démon, m'a vaincu. Ce à quoi j'avais tout sacrifié m'est refusé ; je suis puni. Je suis seul, pauvre, sans patrie et sans amour.

A Paris, quand Jâli disait cela, Rosemary se sentait déborder d'enthousiasme ; toute indépendance cessait, et il reprenait son ascendant sur elle.

« *You're so magnetic* », « vous êtes si magnétique », avait-elle accoutumé de dire, subissant son charme. Mais toute trace de l'effort qu'elle avait tenté en Europe, pour rompre ses préjugés, avait disparu. Désormais, le conformisme américain reprenait le dessus. Aujourd'hui, elle ne l'admirait plus d'être seul contre tous ; cela lui faisait peur. Elle ne se sentait ni la force ni même l'envie de le défendre. Pourquoi ? Depuis la veille, depuis que Jâli avait soudain surgi à New-York, Rosemary s'était avoué qu'elle appréhendait de se montrer en public, avec un homme de couleur. C'était une terreur venant du plus profond de sa race. Si les yeux bridés de Jâli, son teint de bronze, son nez plat, le faisaient prendre pour un Chinois ? Un Chinois, aux États-Unis, c'est presque un nègre ! Elle savait que cette société exotique n'est pas permise à une jeune fille américaine. Rosemary rougit ; maintenant, devant lui, elle avait honte de cette honte, se rendant compte combien cela était indigne d'elle. Son courage exigea une satisfaction immédiate. Vis-à-vis d'elle-même, il lui fallait à tout prix se justifier.

— Je vous attends demain, — fit-elle avec

désinvolture. — Il faut que vous m'emmeniez déjeuner.

Ce qui s'imposait à cet instant, c'était quelque chose d'humble comme un lavement de pieds ; de bienséant pour elle, et, en même temps, à l'égard du monde, d'éclatant. Ce fut par défi qu'elle dit, exagérant, et au lieu de choisir un petit cabaret modeste où ils auraient passé inaperçus :

— Voulez-vous que nous nous retrouvions, à une heure... par exemple... chez Sherry's ?

La rencontre eut lieu. Mais cela se passa à peu près comme Rosemary l'avait prévu.

Elle était arrivée avant une heure. Dans le hall de ce restaurant élégant, elle avait demandé le maître d'hôtel. « Un gentleman d'Asie allait être son hôte... Il venait de débarquer à New-York. Qu'on les mît dans un coin tranquille, là-bas, au fond, par exemple. Il y aurait intérêt à ce que ce jeune homme, quand il arriverait, ne fût l'objet d'aucune attention... »

Serrées dans leurs peaux de panthères, étroites, flexibles, les merveilleuses de Park Avenue, à cœurs de fauve, arrivaient. Déjeuners d'où, l'homme était si absent qu'on eût dit d'antiques mystères. Conspirations. Alliances. Trêve dans la lutte des sexes, pendant que les maris suaient dans la Ville Basse.

Quelques minutes après une heure, Jâli apparaît, souple, mince, les yeux glissants et noirs. Rosemary ne voit plus combien son visage est charmant, mais combien il est foncé. Que le blanc de ses yeux est d'un dur émail, que l'éclat de ses dents attire l'attention... Elle-même, elle se sent si claire, si différente de lui, qu'un tel contraste est insupportable, dès qu'il est devenu conscient.

Ils se sont assis à table et se sont mis à causer, lui, timidement, elle, avec trop d'assurance. Leurs questions et leurs réponses tombent automatiquement de leurs lèvres sèches. Rosemary a chaud aux oreilles. Elle sent venir l'obstacle, sur lequel ils vont être précipités ; il avance, grandit, tandis que la vitesse devient folle. Elle perd le contrôle de son cœur, de ses nerfs, ses muscles remuent sans qu'elle les sollicite. Elle entend, comme dans une pièce voisine, la voix lointaine de Jâli, mais ne comprend plus ce qu'elle dit. C'est cette apathie-là qui fige, au moment de la catastrophe ;... elle saurait dire l'instant où cela va commencer... voilà...

— Je vous demande pardon de vous interrompre mademoiselle, — murmure une servante, fardée, prétentieuse, en s'adressant à elle, à voix basse, — mais ces dames à la table d'en face, font remarquer que ce n'est pas ici la place d'un Chinois, d'un monsieur d'Asie,... Pour cette fois-ci, ça va bien, mademoiselle, mais il y aurait intérêt... Vous savez, des habituées...

Rosemary, très rouge, se lève pour aller leur parler, leur dire qui est Jâli et à qui elles font affront.

— Non, ne bougez pas, — dit Jâli ; — c'est mieux ainsi... Ne vous portez caution, je suis insolvable. Je suis un homme de couleur. Comme cela, c'est parfait. J'aime ce sacrifice.

Il lève la tête et dévisage très calmement ses voisines. Son désarroi ne se voit que dans ses mains qui tremblent et sur son teint, devenu de cendre. Il parle avec dédain, comme un seigneur devant l'émeute.

Cela s'est passé avec une brusquerie silencieuse, une violence bien élevée. Rien d'une rixe de bar ; aucune assiette n'a volé, aucune bouteille n'a servi de massue, comme dans les films ; mais l'on sent mieux l'implacable heurt de deux races, la jalousie charnelle, la férocité envers cette figure jaune des fils et des filles de ceux qui construisirent ce pays neuf. Comme le déjeuner tire à sa fin, Jâli dit simplement :

— Je vais quitter New-York.

Les plats arrivent, à la fois, vertigineusement. Tout le monde a hâte que ce soit fini. C'est un repas à haute tension. Grâce aux bruits, aux tziganes, aux babillements d'alentour, on comble les silences, comme des fosses béantes.

— Où irez-vous ?

— Le plus près possible de l'Asie. Sans doute

en Californie. Je ne peux supporter vos hivers.

— Jâli, c'est un supplice d'être ainsi l'un en face de l'autre à cette table. Je n'en peux plus. Sortons.

Dehors, Jâli garda le silence. Comme cela lui faisait trop mal, Rosemary reprit :

— Je sais bien que les hommes sont semblables et qu'ils sont frères. Il n'y a que les marques d'excellence qui les distinguent..

Jâli hoche la tête, poursuit sa pensée. Race de couleur ! Il comprend maintenant pourquoi il a fait tous les grands hôtels sans trouver une chambre.

— Jâli ! c'est affreux. Je sens que vous me détestez, que vous haïssez mon pays. Vous êtes en colère...

— En colère ? (on ne pouvait lui faire plus grande insulte) contre quelle partie de vous serais-je en colère, Miracle de Douceur ? Contre vos cheveux ? Contre votre menton ? Contre votre tête dorée ? Tout cela n'est-il pas ce qui vous compose ? Il me suffit de penser à cet assemblage dont chaque partie est irresponsable, pour être aussitôt purgé de tout attachement, affranchi de toute colère. C'était la méthode du Maître ; elle n'est pas mauvaise. Elle me permet de vous dire adieu, en vous remerciant de vous être trouvée sur ma route.

— Jâli !

Il coupa court et s'inclina, disant :

— Je suis indigne, je suis très indigne...

Il accompagna ces mots d'un sourire d'Orient, où il entre de la distance, de la politesse, de la cruauté ou de la douleur, mais de la joie, jamais.

QUATRIÈME PARTIE

LE PARASOL À NEUF ÉTAGES

I

Le coucher du soleil fait descendre les drapeaux du haut des citadelles et les pavillons du sommet des mâts. Avec leur kodak en bandoulière, les derniers touristes sont partis, fusilleurs de paysages. Maintenant, à part un sirop de roses répandu vers l'ouest, la nuit serre de partout la montagne, comme une main l'empoignant. A l'orée de la forêt, Jâli est couché dans la terre de bruyère cendrée, près d'un feu d'eucalyptus. C'est l'heure où il commence à vivre, à s'ouvrir, ainsi que les fleurs de lune, à Karastra ; celle où l'Amérique s'est débarrassée de ses cent vingt millions d'habitants, de ses vingt-deux millions d'autos, et redevient d'un coup la solitude immense et vierge qu'elle était hier ; volontiers il débaptiserait les villes pour leur rendre leurs noms indiens, si près de la nature. Depuis plusieurs jours, Jâli est devant San Francisco, attendant l'heure de rentrer en Asie. Il n'a plus d'argent, mais dès qu'il le pourra, il reprendra le paquebot. Le soir même de sa dernière entrevue avec Rosemary, il a quitté New-York et, dès lors, s'est retranché du monde blanc. Aussi est-il comme un homme caché dans le

sous-sol d'une banque, après la fermeture : partout des murs d'acier lisse, des cages, des portes boulonnées et hermétiques ; des combinaisons brouillées défendent les issues, des décharges électriques mortelles attendent celui qui s'aventurera. Sur sa blessure de simple amour, l'amour-propre est venu mettre en croix une plaie nouvelle. Torture grotesque, infamante : on lui a fait affront. Douleur plus vive mais plus courte, et qui l'a désendormi brusquement, lui que l'esclave de service ne devait réveiller, à Karastra, que suivant les rites, c'est-à-dire par une douce et lente pression de la main sur le pied nu, le plus loin possible du cœur, pour lui éviter tout sur-saut.

Il souffre si terriblement que ce qu'il éprouva pour Rosemary commence à lui apparaître comme peu important. Souvent il nous arrive de prendre une anecdote pour un événement, simplement parce qu'elle s'est produite à une heure que le hasard ou d'autres circonstances firent décisive. A part un court instant où il a failli céder à l'impulsion de son sang, il semble maintenant à Jâli qu'il ne l'a pas aimée. Le vrai désir laisse d'autres traces ; il est accablant, mais humble. Quelle est alors cette douleur fière, cette irruption sourde, à fleur de peau, du pus de la haine ? Rosemary, petite intelligence à lunettes d'écaille, ivre de Freud et d'Havelock Ellis... Au fond, une fille

de marchands, d'un de ces marchands blancs que la vieille Asie, il n'y a pas cent ans encore, prenait soin d'isoler comme des pestiférés dans les ports à traité. De cette Asie-là, quelques grands lettrés avaient été les initiateurs et Jâli, maintenant, souhaite qu'on revienne à leurs enseignements, puisqu'a échoué cette harmonieuse alliance de l'Orient et de l'Occident qu'il avait cherché à réaliser dans le culte du Parfait, et ensuite, par la chaude fusion de deux cœurs, par le précipité de deux races...

Jâli se consolait ainsi par des visions troubles, celles d'une apocalypse sans consistance, dont le monde occidental était la nécessaire et quotidienne victime. Ce crépuscule des Dieux pâles, avec écroulement de banques en carton, dont il se donnait à soi-même l'imaginaire spectacle, était la chose qui le soulageait le mieux. Depuis New-York, il ne cessait de se l'offrir jusqu'à ce que cela lui fût devenu nécessaire comme une drogue, comme une de ces manies qui permettent aux névrosés de trouver le sommeil.

Devant lui, l'obscurité était toute perforée de lumières, les unes fixes, les autres qui bougeaient. D'abord, en bas, Oakland, une des villes de la baie, avec ses cent mille bungalows. Puis, quand son regard s'élançait, c'était la baie elle-même, immobile comme une cuve de mercure. Des

bacs vitrés sillonnaient l'eau, parallèlement, s'en allant avec leurs passagers vers San-Francisco, vers les étoiles verticales des gratte-ciel et vers le clignement affectueux de la publicité en couleurs de Market St. Enfin, derrière la crête des Pics Jumeaux, on apercevait une petite barre de métal lunaire ; alors, Jâli sentait son cœur se déplier : il avait, face à lui, l'Océan Pacifique. Rien d'autre ne le séparait de l'Asie ; c'était contre elle qu'on avait pointé ces pièces de marine à longue portée, braquées derrière les forts du Presidio et de la Porte d'Or. Encore sur la même terre que Rosemary, et cependant loin d'elle, comme en un rêve, il chevauchait à la fois le passé et l'avenir. Parvenu au bord du grand océan, il ne s'arrêterait ici qu'un moment, pour reprendre souffle ; le moins longtemps possible. Dès qu'il le pourrait, il irait se réfugier dans la grande chair chaude et sans ombre de l'Asie (car l'Asie porte son ombre sur l'Europe mais, sur soi, n'en souffre aucune).

Jâli se souvenait encore des mots par lesquels la servante de chez Sherry's avait su le désigner : *a gentleman from Asia*. Un monsieur d'Asie. Oui, et le dernier sans doute. Puisque ces Blancs, pensait-il, n'ont pas su comprendre, qu'ils aient donc affaire à la nouvelle Asie ! Alors ils pourront dire à juste titre : *a cad from Asia*, un voyou d'Asie. Une fois encore, le monde ne verra l'évidence

qu'après avoir versé des torrents de sang. Les conflits de race seront les véritables crimes passionnels du ^{xx}^e siècle. « Origine mongole », mot magique, malédiction qui suffit, en ces régions, à vous interdire la possession d'une femme, d'une terre. Il tardait à Jâli d'avoir quitté ce sol américain, de s'être lavé, en traversant la mer, de toute souillure, d'aborder au Japon où il comptait vivre dans un monastère. Ce n'était plus l'exemple du Parfait qui le poussait, ni même la foi, c'était plutôt l'impossibilité d'aller ailleurs. L'ère patriarcale et religieuse, partout en Asie, était close : seul, le Japon offrait un asile sûr aux fils de roi. Les îles seront peut-être le refuge des dernières aristocraties, alors que les continents vont être écrasés sous les masses ? Le Japon, Jâli pouvait-il oublier qu'il avait le premier terrassé une nation d'Europe, sans renoncer cependant à ses vertus ancestrales et même grâce à elles ? Une sorte de piété filiale l'attirait vers cette race aquatique, vers ce vieux grand-père polynésien.

Il se leva et, à pied, il longea la route en corniche que l'on nomme *Skyline Tour*. Les hampes noires des sapins dévalaient les dernières pentes, avant d'arriver à la mer et de devenir des mâts. Au bord des torrents, on voyait encore les trous que les chercheurs d'or y creusèrent il y a soixante-dix ans, grattant avidement la terre avec

leurs ongles, comme si les vraies richesses d'ici n'étaient pas le soleil, la mer, l'air déjà marin, parfumé de résine, saturé d'algues. De tardives flaques de neige, demeuraient étendues, çà et là, comme des lessives. A cette heure nocturne, de l'autre côté de la baie, la ville chinoise s'éveillait, les boutiques et les restaurants de Chinatown venaient de s'ouvrir. Jâli marcha, distrait, se laissant descendre jusqu'à ce que des plaintes d'enfant le réveillassent : mouettes ; il était parvenu au bord de la baie.

Jâli passa l'eau sur un de ces larges bacs vitrés, tout éclairés, qui sont comme des serres à trois étages, ceux-là même que, du haut de sa montagne, il admirait chaque soir. Un quart d'heure après, il débarquait à San-Francisco. Il monta ces rues en pente, durs escaliers sans marches, si raides que ceux qui les gravissent manquent de retomber en arrière, avant d'arriver au faite. A mi-côte, une longue rue ceinturait la colline, rue toute éclairée de lanternes chinoises, écla-boussée de la tache des lampes à arc d'hôtels asiatiques. Aux coins, se tenaient de jaunes rôdeurs américanisés, qu'il reconnut pour cantonnais à leur petite taille, à leur teint pain d'épice, à leur grosse tête plate. A mesure qu'il avançait, il ren-contrait de moins en moins de Blancs. Encore quelques Italiens, marchands de légumes ; puis, de furtifs métis japonais, placiers en cocaïne. Enfin, rien que des Chinois. Une bonne odeur de fosses non septiques et demeurées ou-vertes par faisait ce décor oriental. Décor ? Non, mais bien l'Asie, un morceau d'elle-même, accro-ché au flanc de l'Amérique. Chaque boutique

était la Chine, restaurants, négociants en soie, recéleurs, marchands de noix salées, droguistes. Là, la poudre de sabot d'antilope se vendait à tous venants, contre les rhumatismes. Jâli croisait des vagabonds de races diverses, des chômeurs qui, le col relevé, le chapeau rabattu, erraient comme les fantômes dans le folk-lore chinois. Il entra dans un théâtre, ayant lu sur l'affiche verticale qu'on y jouait *La Princesse Araignée*. Pour quelques cents, il eut accès aux fauteuils. Des rangées de faces d'un bronze plus ou moins doré. Pas un Américain. Tous lisaient les journaux chinois, édition du soir, s'entretenant de leurs affaires, tandis que les acteurs, du haut de la scène, leur déversaient sur la tête un vacarme de cymbales. La voix stridente de la chanteuse-homme perçait les oreilles. Jâli resta là, isolé, parmi ces voisins jaunes qui ne prêtaient aucune attention à lui. Depuis longtemps, il ne s'était senti mieux. Les cris de ces comédiens de quartier l'éblouissement de leurs tiares de papier doré, leur jeu barbare et traditionnel lui rappelaient les troupes nomades qui venaient jadis à Karastra, jouer au Palais, les jours d'enterrement. Jâli se laissait pénétrer par l'impression douce d'être rentré chez lui... On lui eût interdit l'accès de la ville américaine, on l'eût condamné à vivre ici, qu'il se fût trouvé comblé. Son ressentiment, peu à peu, s'apaisait. Tous, autour de lui, semblaient

heureux ; ils ignoraient l'exil, ces gens qui ont l'assurance que leurs os retourneront en Chine. Ici, en attendant, ils échappaient à la famine, au pillage ; ils ne risquaient pas ces coups de soleil de la grande démocratie jaune que les professeurs blancs ont inventé pour les distraire ; bien à l'abri, ils engraisaient leurs comptes en banque et cette parodie-là, au moins, enrichissait.

Le spectacle fini, Jâli ne se décidait pas à rentrer. Et d'ailleurs, où rentrer ? Il parcourut des yeux un long placard de laque rouge : *chop-suey* et entra dans le restaurant ; en un cabinet particulier, en bois de fer découpé, clos d'un travail de vannerie, sur une haute table de marbre, on lui apporta le riz et le thé. Il se mit à réfléchir aux moyens de se procurer de l'argent pour la traversée. Télégraphier à Karastra blessait son orgueil ; il ne se résolvait pas non plus à agir indirectement, par l'intermédiaire de ses légations. Il décida alors de chercher du travail dans le quartier, peut-être aux docks, et d'économiser ce qu'il lui fallait pour son passage. Une heure du matin sonna. Infatigables, les Chinois peinaient encore, portaient des fardeaux, rasaient, repassaient, rabotaient des cercueils, épilaient des narines. Les maisons de jeu fonctionnaient comme des grands magasins. Des Américains ivres se faisaient descendre en taxi — qui dit Chinatown

dit mauvais lieu. Jâli les voyait plongés dans l'ivresse comme dans un baquet. Ils lui dirent des injures, mais il ne répondit pas.

C'est alors qu'il s'arrêta, pour faire réparer sa montre, chez un vieil horloger, nommé Ah Kien. L'homme travaillait seul, sous le cône d'une lampe ; il ne possédait qu'un quart de boutique, qu'il avait sous-loué à un marchand de primeurs. Il y avait juste place, là-dedans, pour lui et ses outils. Des herbes parfumées brûlaient devant une Kwanon de bronze. Jâli s'introduisit dans l'échoppe. Il avait besoin de parler, non de dormir :

— D'où es-tu, Ah Kien ?

— D'Amoy. Ma mère est de Formose, mais chinoise.

— Y a-t-il longtemps que tu es ici ?

— Trente ans.

Jâli regardait cet homme penché sur son établi, cette figure terreuse, millénaire, qui se paraît d'une visière de toile cirée verte, et d'énormes lunettes américaines de conducteur de locomotive.

— N'es-tu pas malheureux ici ?

L'horloger leva vers Jâli un très ancien regard d'Orient, des yeux d'eau de mare.

— On n'est malheureux que parce qu'on est jeune, — répondit-il.

— L'Amérique, ce n'est pourtant pas un pays pour les vieux...

Le Chinois resta d'abord muet, puis il ajouta, dédaigneusement, du haut de ses trente siècles :

— Je ne connais pas l'Amérique.

— Mais, cette avenue Grant, ce sol, ton escalier, c'est l'Amérique...

Jâli vit, à travers le crâne de son interlocuteur, que ces mots ne produisaient aucun effet.

— C'est une rue bien tranquille... Je ne l'ai plus quittée depuis que j'ai traversé la mer... Il n'y a jamais de soldats, jamais d'inondations... Personne ne vous tenaille les seins pour vous faire avouer où est votre argent. Les gens d'ici paient toujours le prix qu'on leur demande... Est-ce parce que ta montre ne parle plus que tu viens ?

Jâli n'osa dire que c'était plutôt pour être lui-même réparé. Cet étrange compagnon lui faisait du bien, acceptant son sort avec simplicité, sans cette révolte des bas quartiers de grande ville. Ce vieillard lui paraissait, comme le Parfait, ne connaître ni inclination, ni haine ; il travaillait à ses mécanismes comme l'autre à son salut. Translucide cristallisation d'expériences millénaires. Il semblait de la couleur même de la Chine, une parcelle de son loess, une miette de cet immense pain bis. Il était pur, comme ceux qui peinent de leurs mains.

En rentrant dans la forêt, Jâli écouta, du haut de son observatoire, le bruit confus de galets

roulés que font les villes qui s'éveillent ; parfois se détachaient le cri déroulé d'une sirène d'usine, l'engueulade d'une trompe d'auto. Il se sentit mieux. Il imaginait qu'il pourrait maintenant monter à un de ces vingtièmes étages, sur le toit par exemple de l'hôtel Fairmont, ce gâteau de lumières, sans céder à l'envie de sauter dans le vide. Cette élasticité, cette plasticité qui permettent aux âmes des Orientaux de consentir à de surprenants revirements le servaient. Repliement secret ou étonnante faculté d'oubli, que ceux qui ignorent l'Asie prennent trop souvent pour de l'insensibilité. L'heure qu'il avait passée avec cet artisan que rien n'émouvait, cuirassé de calme et qui maniait l'outil de ses mains merveilleusement longues et sèches, avait apaisé Jâli. Il pria à son tour la Déesse de la Pitié ; il sut ne se nourrir que d'un hareng, que d'une idée. Il se rappelait la figure, tirée comme celle d'un hâleur, de cet homme qui remorquait sa vie à contre-courant, comme une lourde jonque, et pourtant était toujours de bonne humeur. Flétri et sage, entassant les *cents* pour les convertir en sapèques, ce Chinois momifié attendait au milieu de ses ressorts, de ses échappements d'horloge, l'heure où son fils glisserait sous sa langue la pièce d'argent pour amadouer les génies des ombres.

Plusieurs fois, Jâli retourna le voir ; il en accepta un salaire. Il apprit à polir les verres de

montres, à travailler à la meule. Maintenant son chagrin se dissolvait dans un conflit plus général, plus élémentaire, non sans analogie avec ce qui l'avait jadis éloigné de Karastra. Sa désespérance devint moins visible sans diminuer, loin de là, — car si la peine a besoin de larmes, la douleur se traduit par des yeux secs. Ce goût de la douleur en lui persistait, sans qu'il y vît, comme jadis, un raccourci souhaitable vers la connaissance de l'Être. C'était un abandon consenti, une sorte de mélancolie métaphysique et souvent voluptueuse, une non-résistance qui, dans le domaine du sentiment, rappelait celle que Ghandi a prêchée dans le domaine politique : comme un refus de collaborer à la vie, une grève perlée du cœur. De plus en plus étranger aux intérêts du genre humain, Jâli assistait à la dissolution de sa pensée et se laissait ravir par une impuissance à l'action, qui allait croissant ; il arrivait à désirer de perdre forme et substance. A nouveau, ainsi qu'aux premiers soins de Londres, qu'aux premières matinées de Paris, il se sentait exténué. Ces villes sont bien, comme on l'a dit si souvent, les tombeaux des nations. L'idée même de la réorganisation du monde lui semblait maintenant insoulevable. Il pensa au suicide. Ce besoin de s'anéantir, venant après le besoin de se chercher, n'est-il pas d'ailleurs le rythme de la vie, le mouvement même de la terre, dans sa giration ?

Impossibilité de demeurer en Amérique, quoi qu'il arrivât. Assez de ces maisons droites comme un cri, de ces automobiles, toutes semblables, d'un noir bleu, luisantes, pareilles à des mouches à viande. A cette foi enfantine dans la science et dans le progrès, — et, pour récompense, cette offusquante prospérité, Jâli préférait encore l'Europe avec son scepticisme, son irrégion, sa méchanceté de malheureuse. D'ailleurs, le déclin de l'Amérique n'était lui-même qu'une question de temps, — déjà elle s'avérait surmenée et neurasthénique, — car chaque chose contient son contraire et chaque germe de vie émet la mort. Les idées ne se heurtent qu'en apparence. En réalité elles circulent, comme l'eau autour du moteur. Devant ce jeu, à la fois consolant et amer, il n'y avait qu'à être le plus probe, le plus simple possible, concluait Jâli. Alors, tout ce que sa conduite passée pouvait contenir d'orgueil, il le comprit. Il souffrit à la pensée qu'on pourrait l'avoir jugé là-dessus, lui en attribuer encore, en ce moment même où il touchait pourtant le fond de la solitude, de l'humiliation, de la misère.

L'enseignement le plus divin, l'encouragement le plus affable au mérite le plus haut venaient à Jâli des heures qu'il passait maintenant, chaque soir, dans Grant Avenue, avec l'horloger. Les nuits, si douloureuses jadis, s'écoulaient désormais sans le blesser : les heures s'enfuyaient

presque avec complaisance jusqu'à l'aube. Il terminait son travail, rangeait ses outils et regagnait, au petit jour, sa colline. Peu à peu, Jâli apprenait d'Ah Kien l'essence humble de la sagesse chinoise, l'art réaliste du compromis, vertu dernière. Rien ne valait que ce qui est raisonnable. Monter sur le trône après son père et régner, suivant les rites, sans aucun voyage à l'étranger, sans aucune réforme, dans l'ordre immobile, silencieux et nocturne du calendrier lunaire, dans le cadre de sa destinée, peut-être eût-ce été la pénitence suprême, l'obéissance vraie ? Vouloir faire son choix dans l'ordre, ou même le désordre universel, c'était peut-être la grandeur de l'Occident, mais céder, consentir à son sort, c'était certainement celle de l'Orient. Il ne s'agissait plus d'imiter les ascètes, comme les enfants cherchent à singer les athlètes. Celui qui reste un homme de bonne volonté, trouve sa voie dans le monde quotidien au lieu de se chercher de façon désordonnée dans le désert, ne s'approchera-t-il pas au plus près du Parfait, n'interprétera-t-il pas au mieux la pensée du Maître, prenant au Bouddha ce qu'il a de vivant ?

Ce matin-là, les Pics Jumeaux, comme le double moyeu de l'ombre, encore immergés dans le violet des dernières ténèbres, plus aigres que l'oseille, venaient de recevoir à leur sommet les

rayons du soleil levant qui, un à un, s'arrachaient de la terre. Jâli respirait, inhalant lentement, profondément, suivant l'art des Yoghis, cherchant à dominer par la pensée, Oakland, Berkeley, Alameda, les trois villes de la baie qui s'éveillaient à ses pieds, chancelant encore entre la léthargie du sommeil et l'émoi prochain du jour. Il ne résistait plus ; il sentait des rapports de bon voisinage s'établir entre son passé et son avenir ; il licenciait cette amertume qui lui avait tant servi ; plus qu'une trêve, un accord profond existait maintenant en lui, suspendu entre le ciel et la terre. Soudain il céda à l'envie de ployer les genoux et de se prosterner.

.
À cette même heure, les dernières éditions spéciales, en piles roses, du *San Francisco Examiner*, annonçaient la mort du roi Indra de Karastra.

III

Malgré ses six cents mètres de large, le fleuve ne laisse aujourd'hui à la navigation, qu'un chenal. Parmi les bois flottés qui le couvrent d'un parquet mobile, — forêt couchée et cependant en marche, — se fauillent les jonques, les cuisines flottantes, les canots à balancier, les barques, menées de l'arrière par des femmes pliées sur la rame flexible. Comme c'est jour de fête à Karastra, les longs racers, à moteurs d'aviation, des millionnaires Chinois, viennent s'embouteiller dans cette confusion, au risque d'érafler leurs belles coques de bois précieux. Tout est pavoisé : les cargos de l'*Est asiatique danois*, les charbonniers de *Jardine and Matteson*, les vapeurs des *Affréteurs Indo-Chinois*, les navires de guerre de Karastra, roses comme des crabes cuits, et le Yacht royal lui-même. Tant de flammes forment un brasier international. Les paquebots construits à l'échelle du large et cependant ancrés en pleine ville, rapetissent le paysage, dominant les banques et les mâts des Légations, où flottent aussi toutes les

couleurs du monde. Dans une trombe d'eau, parmi les imprécations et le tumulte aigu des sirènes, la police fluviale passe, exigeant l'alignement ; si l'on tarde à obéir à leur porte-voix, les policiers se penchent hors du bord, dans le vide, et, de leur pied noir, repoussent les barques.

Ces embarras nautiques, ces convulsions populaires s'apaisent, réduits au silence, dès qu'on lève les yeux vers les grands temples bouddhiques dressant, sur le ciel faisaillé par le soir, leurs terrasses. Quand on arrive à leur hauteur, le trafic cesse et on peut voir le fleuve entièrement dégagé pour la cérémonie ; le chenal va s'agrandissant, jusqu'à ressembler à une avenue nettoyée pour une revue ou l'arrivée d'un souverain. La population indigène, aux membres courts comme des nageoires, taillée pour la rame et la brasse, couleur de boue, — parmi l'ambre plus poli et plus clair des bustes de Chinois, — se presse sur les bords, la figure zébrée de chaux blanche ; les têtes lisses luisent d'huile de cacao, comme des carapaces d'insectes. On jette aux poissons des drogues pour les enivrer et les capturer. On attend depuis des heures, sans aucune impatience, que passe le nouveau Roi, qui doit se rendre à la Grande Pagode, pour son couronnement. Il en est ainsi jusqu'à ce que le soleil ait disparu.

Alors, au loin, se trace, d'abord doucement, puis plus durement, une ligne d'or : le cortège

débouche. Les pirogues avancent lentement, dépliant à peine la surface, lourde comme une liqueur. D'abord douze « ballons » d'escorte, se suivant à la file, chacun mené par cinquante marins rouges qui chantent l'hymne de l'eau et frappent en mesure le fleuve, comme une molle enclume, de leurs pagaies d'argent, parmi des étincelles liquides. A leur suite viennent des embarcations effilées, pareilles à des armes, porteuses de présents pour les prêtres. Des nautonniers, debout, marquent la cadence de leur canne d'ivoire. Dès que leur sillage s'est effacé, l'enthousiasme électrique du peuple fait place à un guet attentif : voici la pirogue royale, long squalé précieux, cravaté à l'avant de crins de cheval et de sachets magiques, relevé à l'arrière d'un coup de queue rigide qui élève la poupe à dix pieds hors de l'eau. Elle contient en son tabernacle central, tendu de soie rose, l'ancien Prince Jâli, le nouveau roi de Karastra, Indra III. La présence de son souverain invisible ne se révèle à la foule, abîmée soudain dans la profondeur de son ravissement, qu'au geste automatique de l'éventeur, qui se tient debout, derrière. Inaccessible puissance. Obscurité mythique, sans autre degré d'initiation que celle que peut conférer la parenté avec la Lune. A la suite du Souverain, les princes, la plupart en uniforme militaire, les nobles, les eunuques, les astrologues, descendent le fleuve,

conformément au cérémonial, tel que les annales de voyageurs chinois du XII^e siècle l'ont décrit. Tous les pavillons glissent au haut des mâts. Arrivés devant la Grande Pagode, les pagayeurs poussent leur cri rituel, imitant le canard sauvage qui se lève.

.

Le milieu du temple était vide. Le long des murs moisis, suintant d'humidité, en face de l'autel, le corps diplomatique et les fonctionnaires européens se tenaient debout ; à droite, comme une tache de soleil rectangulaire et immobile, les prêtres, cinquante-huit d'entre eux, sur trois rangs, rituellement assis, les jambes repliées, les genoux ouverts et, hors de la toge jaune, l'épaule droite nue, la tête rasée ; ne daignant pas regarder, ils transperçaient la cérémonie de leurs yeux au loin fixés, refusant de s'ouvrir sur ce monde. Vis-à-vis d'eux, sur un trône d'or en forme d'esquif, le Roi, — pilote symbolique. Un Bouddha régnait sur le temple, immuable, dormant dans le calme lourd du cuivre d'un sommeil de lingot. Il semblait sûr de soi, prêt à répéter sa phrase favorite : « la Doctrine a été bien dite. » Parfois, le nouveau souverain levait la tête : alors, sous l'ombre du toit, il pouvait voir briller, ainsi qu'un astre impassible, la face sacrée du Parfait. La flamme qui sortait de la chevelure du dieu était si pointue que le

plafond avait dû être surélevé. Son corps poli, haut de six mètres, se penchait lourdement vers ceux qu'il enseignait et ses pieds sacrés s'enfonçaient dans un buisson d'arums, aux cornets blancs.

Le Roi se dressa, se prosterna trois fois sur la natte d'argent et remit à l'abbé, qui, à sa droite, commandait la file des prêtres, les présents que les rites permettent d'offrir. Sans un mot de remerciement, en pleine absence terrestre, ces dons furent reçus, passèrent de main en main. Alors l'abbé, à son tour, s'avança et éleva un vase d'or où l'eau des principales rivières nationales était contenue : liqueur séminale du royaume, essence pure de ce sol d'Asie, filtrée dans les neuf éléments nobles : terre, cendre, farine de blé de riz, de lotus, de jasmin, poudre de fer, d'or, de charbon, sans oublier la flamme. Le Roi trempa sa main dans le vase et s'inonda les cheveux, qui en furent d'autant plus noirs, plus plats. Les prêtres descendirent de leur estrade et vinrent l'arroser avec une coquille de nacre. Il ruisselait maintenant comme les demi-dieux des bassins. Les prières dites en pâli levaient un rauque et rigide bruit, par lequel chacun affirmait que le nouveau souverain était agréable au Maître. Les jasmins descendaient, neige étoilée.

Le roi Indra III ressemblait au Bouddha. Accroupi comme lui, pieds nus, les mêmes cierges

de cire jaune mettaient à l'un et à l'autre une même lumière au creux du menton, à la pointe du nez, au front. Pareil raccourci de l'épaule, pareil galbe de la joue, et oblique montée de l'œil vers la tempe. Leurs torses nus semblaient fondus d'un seul métal. Par les fenêtres aux contrevents laqués d'or, on voyait le ciel noir de chaleur, ourlé de plombagine, percé des premières étoiles embuées, envenimé de charognards qui planaient très haut, sans remuer leurs ailes. Les premières chauves-souris entrèrent dans le temple. Quand la prière fut dite, il y eut un silence. Puis éclatèrent cinq fanfares. Les clairons et les tambours sonnèrent aux champs. Dans le port fluvial, les salves d'artillerie, rigides, abattirent de hauts piliers d'air qui s'écroulèrent fracassés. Effrayés, les crocodiles du temple se cachèrent dans les bassins.

Un tel excès de mérite désignait ce jeune souverain, de si grands présages l'avaient favorisé, au-dessus de l'autel, l'impassibilité du Parfait contrastait si victorieusement avec les convulsions ordinaires du Crucifié occidental, que les fonctionnaires européens parurent sur le point de s'agenouiller. Le Roi Indra III était assis sur son trône, immobile ; devant lui, à terre, se trouvaient les pantoufles d'or et les sept sceaux. Dans une main il tenait le sabre, et le sceptre dans l'autre ; son cou penchait sous le poids de chaînes massives ;

au-dessus de sa tête couronnée, s'inclinait le parasol blanc à neuf étages, qui est le symbole de la toute-puissance.

REPOS

Bangkok, septembre 1925

Les Mesnuls, avril 1927

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE INTERDITE	7
--------------------------	---

SECONDE PARTIE

LA VIE SANS MAISON	59
--------------------------	----

TROISIÈME PARTIE

ILLUMINATION	129
--------------------	-----

QUATRIÈME PARTIE

LE PARASOL A NEUF ÉTAGES.....	223
-------------------------------	-----

CET OUVRAGE A PARU PRÉCÉDEMMENT DANS LES « CAHIERS VERTS » PUBLIÉS A LA LIBRAIRIE BERNARD GRASSET, SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY ; LE TIRAGE A ÉTÉ DE TROIS MILLE HUIT CENT QUATRE-VINGT-DEUX EXEMPLAIRES, DONT SOIXANTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR, NUMÉROTÉS MADAGASCAR I à L ET H. C. 1 à H. C. 12 ; CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL I à CL ET H. C. 1 à H. C. 20 ; TROIS MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ, NUMÉROTÉS ALFA 1 à 3300, ET EXEMPLAIRES DE PRESSE I à CCCL ; ET EN OUTRE DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME, NUMÉROTÉS L. H. C. I à L. H. C. X, ET CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BOUFFANT, NUMÉROTÉS BONNES FEUILLES 1 à 100.

EXCEPTIONNELLEMENT IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUATRE CENT CINQUANTE-SEPT EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS IN-4° TELLIERE, DONT CINQ EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON, NUMÉROTÉS VIEUX JAPON 1 à 4 ET I ; SOIXANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR MONTVAL DES PAPETERIES CANSON ET MONTGOLFIER, NUMÉROTÉS MONTVAL 1 à 60 ET I à V ; SOIXANTE-TREIZE EXEMPLAIRES SUR ANNAM DE RIVES, NUMÉROTÉS ANNAM 1 à 65 ET I à VIII ; DEUX CENT SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ARCHES, NUMÉROTÉS ARCHES 1 à 250 ET I A X ; SEPT EXEMPLAIRES SUR RONSARD GRIS DES PAPETERIES LOUIS MULLER, NUMÉROTÉS RONSARD 1 à 5 ET I ET II ; HUIT EXEMPLAIRES SUR ROMA VERT DES PAPETERIES LOUIS MULLER, NUMÉROTÉS ROMA 1 à 5 ET I à III ; QUATORZE EXEMPLAIRES SUR OR TURNER, NUMÉROTÉS OR TURNER 1 à 10 ET I à IV ; SEPT EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LA LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET NUMÉROTÉS JAPON 1 à 5 ET I ET II ; ET DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE RIVES, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LA LIBRAIRIE TISSOT A PARIS ET NUMÉROTÉS VERGÉ DE RIVES 1 à 15 ET I à III.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JUIN 1927
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)



LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

6, Rue des Saints-Pères, PARIS (VI^e)

FRANÇOIS MAURIAC

Grand Prix du Roman 1926

La Robe prétexte.....	12	»
L'Enfant chargé de Chaînes.....	12	»
Le Baiser au Lépreux.....	7	50
Le Fleuve de feu.....	12	»
Genitrix.....	10	»
Le désert de l'amour.....	12	»
Thérèse Desqueyroux.....	12	»

ANDRE MAUROIS

Les Silences du Colonel Bramble.....	12	»
Les Discours du Docteur O'Grady.....	12	»
Ni ange, ni bête.....	12	»
Ariel, ou la Vie de Shelley.....	15	»
Meïpe, ou la Délivrance.....	12	»

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

Monsieur des Lourdines.....	12	»
La Brière.....	15	»

HENRY DE MONTHERLANT

Le Songe.....	15	»
Le Paradis à l'Ombre des Epées.....	7	50
Les Onze devant la Porte Dorée.....	7	50
Chant funèbre pour les Morts de Verdun.....	7	50
Les Bestiaires.....	12	»

PAUL MORAND

Lewis et Irène.....	12	»
L'Europe galante.....	12	»
Rien que la Terre.....	12	»

PQ 2625 .067 B6 1927

Morand, Paul, 1888-1976.
Bouddha vivant.

010101 000



0 1163 0243697 1
TRENT UNIVERSITY

PQ2625 .067B6 1927

Morand, Paul

... Bouddha vivant

DATE	ISSUED TO
	159512

159512

